BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
44
NAPOLI

SERMONS
DU PERE
CHEMINAIS,
DE LA COMPAGNIE
DE JESUS.
TOME PREMIER.

TROISIEME EDITION.

Bibliotheca S. Scudrini et Sorrii

Sur l'Imprimé

A PARIS,

Chez GEORGE & LOÜIS JOSSE, rue saint Jacques, à la Couronne d'épines.

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LEs Sermons qu'on donne au public, ne ſont proprement que les Ouvrages d'un malade, qui a ſçeû profiter des heures, où ſes incommoditez luy donnoient un peu de relaſche, pour écrire ce qu'il penſoit ſur les principales véritez de la Religion; mais qui n'a jamais crû que ce qu'il écrivoit dût voir le jour. Son nom ſeul, ſi on l'oſe dire, fait ſon Eloge. Le Pere CHEMINAIS a eû toutes les qualitez qui ſervent à former un parfait Prédicateur, ſans en pouvoir faire tout l'uſage, qu'on

avoit lieu d'attendre d'un homme entiérement disposé à seconder les veûës de Dieu sur luy, & à travailler utilement selon sa vocation.

Il avoit l'esprit solide, droit & pénétrant: une imagination vive, & brûlante; mais autant de flegme, & de justesse qu'il falloit, pour régler son feu: sur tout un génie heureux, & une facilité extraordinaire, pour inventer; & en même-temps un bon goust & un discernement fin, pour bien choisir: beaucoup de netteté, & de méthode: des réflexions toûjours saines & judicieuses, avec une expression aisée & noble tout ensemble.

Mais en quoy le Pere CHEMINAIS a excellé, c'est à tourner ce qu'il disoit, d'une ma-

niere capable d'aller au cœur, & de faire impreſſion ſur ceux qui l'écoûtoient. Il poſſédoit l'art de toucher les Ames : ou plûtôt ſans nulle affectation & ſans art, il donnoit aux choſes les plus communes une onction particuliere, & il répandoit par tout des ſentimẽs d'une dévotion tendre & affectueuſe : pluſieurs ont verſé des larmes en l'entendant parler ; & il eſtoit difficile de s'en défendre. C'eſtoit là proprement ſon caractére, & c'eſt auſſi ce qui le diſtinguoit des autres Prédicateurs.

Son talent extérieur pour bien prononcer un diſcours, répondoit parfaitement à ces qualitez, Il avoit le ton de la voix fort beau ; un air modeſte & dévot, mais vif & ani-

mé : toute ſon action étoit naturelle ; & on ne peut ſouhaiter dans un Orateur de plus grandes diſpoſitions pour la déclamation. Mais c'eſt à quoy il s'eſt moins appliqué dans les dernieres années de ſa vie ; parce qu'une douleur de tête habituelle l'ayant fort affoibli & l'affoibliſſant tous les jours davantage il ne pouvoit pas ſe donner là deſſus toutes les peines qui ſont neceſſaires, & qu'il auroit priſes s'il eût jouy d'une parfaite ſanté.

C'eſt encore par cette raiſon qu'il n'a pas pû vacquer à la lecture des Peres, autant qu'il l'eût ſouhaité. Il étoit riche par lui-même, & quoyque ſes Sermons ne ſoient peut être pas auſſi remplis en quelques endroits, qu'il l'au-

roient eſté, s'il eût eû plus de commerce avec les Auteurs ſacrez; on aura toûjours lieu d'être ſurpris, que dans l'accablement où il étoit, il ait ſi bien ſceû ſe paſſer de tous les ſecours étrangers, & ſuppléer de ſon fonds à ce qui luy manquoit d'ailleurs.

Il avoit ſoin néanmoins de ménager tous les jours quelques momens, pour lire la ſainte Ecriture; & il ſera aiſé de remarquer dans pluſieurs de ſes Sermons, qu'il s'en ſervoit tres à propos; & qu'il ſçavoit tirer d'un Evangile tout ce qui étoit propre au ſujet qu'il vouloit traiter.

Tout le monde ſçait quel ſuccés il a eû, & quelle reputation il s'eſt faite dans le peu de temps qu'il a preſché. A

peine eut il commencé à paroître dans Paris, qu'on voulut l'entendre à la Cour, & ſes infirmitez ſeules, qui redoublerent alors, l'empeſcherent d'y preſcher l'Avent, pour lequel il fut nommé. Mais ceux qui l'ont connu particulierement ſont encore plus touchez de la maniere dont il regardoit l'eſtime des hommes, & du mépris qu'il avoit pour tout ce qui n'eſt grand qu'aux yeux du Monde. Il eſtoit entré parfaitement dans l'eſprit de ſon miniſtere; & fort éloigné des idées de l'éloquence profane, il s'eſt toûjours ſouvenu qu'il preſchoit l'Evangile de Jeſus-Chriſt.

Comme ſon zéle eſtoit pur & déſintereſſé, il cherhoit

bien plus à édifier ſes Auditeurs, qu'il ne penſoit à leur plaire : pour cela il retranchoit de ſes Sermons tout ce qui ne peut ſervir qu'à marquer de l'eſprit dans un Prédicateur. Il s'eſtoit même propoſé une maniere de preſcher toute ſimple, ſans diviſion & ſans ornement, mais pathetique & touchante ; dont on a trouvé le projet parmi ſes papiers. Il s'y eſt attaché dans quelques unes de ſes pieces, entre autres dans celles qu'il a compoſées ſur la crainte des Jugemens de Dieu, & ſur la Charité, envers les Priſonniers. Il ſembloit fort diſpoſé à ſuivre un jour cette méthode dans la ſeule penſée qu'il pourroit faire par là plus de bien auprés du prochain.

Il n'a jamais eû de ces empreſſemens de paroître ſi ordinaires aux perſonnes qui réüſſiſſent en quelque choſe. La grande reputation qu'il s'étoit acquiſe en ſi peu de temps, bien loin de l'élever, ne ſervoit qu'à l'humilier & à le confondre, dans la connoiſſance qu'il avoit de ſes miſeres, pour uſer de ſon expreſſion. Quelque applaudiſſement qu'il eût lorſqu'il parloit, il n'avoit point de peine à ſe taire; & il ſemble qu'il n'ait receû du ciel un ſi grand talent, qu'afin d'en faire un ſacrifice à Dieu. Il s'eſt ſoumis là deſſus aux ordres de la Providence pendant huit années, avec une réſignation parfaite & une humilité profonde, en ſe reconnoiſſant tout à fait indigne d'un miniſtére ſi ſaint.

AVERTISSEMENT.

Autant que le Pere CHEMINAIS negligeoit ſa propre gloire, autant avoit-il d'ardeur pour avancer la gloire de Dieu. Malgré ſes infirmitez il prenoit ſur luy tout ce qu'il pouvoit ; & ſes amis ſçavent combien il ſouffroit aprés avoir parlé en public. Il le faiſoit neanmoins de temps en temps, tout languiſſant qu'il étoit, & le travail qu'il entreprit pour ſe mettre en eſtat de preſcher tous les Dimanches du Careſme, ne contribua pas peu à la maladie dont il eſt mort.

Son zéle au reſte ne ſe bornoit pas à la prédication. Il parloit beaucoup de Dieu dans les entretiens qu'il avoit avec les gens du Monde, & il en parloit d'une maniere pro-

pre à les édifier ſans leur cauſer de l'ennui. Son humeur agréable, ſes maniéres honnêtes, & le tour d'eſprit dont il aſſaiſſonnoit les diſcours les plus ſerieux, le faiſoient toûjours écoûter avec plaiſirs. Dans un temps où ſes infirmitez ne luy permettoient preſque nulle application, il alloit tous les Dimanches inſtruire les pauvres de la campagne. Il s'eſtoit encore attaché à former les mœurs des jeunes gens, dont il s'attiroit aiſément la confiance; & on auroit peine à croire tout ce qu'il faiſoit pour leur inſpirer l'horreur du vice, ou pour les entretenir dans la vertu.

Il ſentoit luy-même ce qu'il vouloit faire ſentir aux autres; & ſans doute ce don de

toucher les cœurs, qui le diſtinguoit ſi fort, venoit en partie de ce qu'il eſtoit tout penetré des veritez du Chriſtianiſme. Il avoit de grands principes de Religion, qui regnoient dans ſa conduite, & qui lui ſervoient de régles pour celle des Ames qui mettoient leur conſcience entre ſes mains. Perſonne n'a ſceû peut-être jamais mieux s'accommoder aux beſoins & aux foibleſſes du prochain, ſans rien relaſcher de la ſéverité raiſonnable que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt doivent avoir.

Il joignoit à une pieté ſolide tout ce que la devotion a de plus tendre. Il avoit ſans ceſſe recours à nôtre Seigneur par des aſpirations vives & ferventes ; & tous les jours il

s'entretenoit avec luy au pied des Autels à de certaines heures réglées.

Ses souffrances continuelles l'avoient beaucoup détaché de la vie. Il se regardoit comme un homme qui n'avoit plus guéres de temps à vivre, & qui ne devoit penser qu'à l'éternité. Il mourut le quinziéme de Septembre de l'année 1689. âgé de trente-neuf ans ; & Dieu pour achever de le purifier, voulut qu'il souffrist jusques à son dernier jour. Il a été regretté de tout le monde, & il a merité de l'être : car outre ses vertus Chrétiennes & Religieuses, & son rare talent pour la prédication, on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez qui rendent un homme tres-aimable ; une probité

exacte, un naturel obligeant, une candeur admirable, une humeur douce & gaïe, juſques dans le fort de la douleur; une converſation charmante, mais toûjours acompagnée de beaucoup de ſageſſe & de modeſtie; qu'il eſtoit enfin un amy genereux, un tres-bel eſprit, & un parfait honneſte homme.

SERMONS

CONTENUS

DANS LE PREMIER TOME.

SUR les Souffrances, page 1
Sur la Paſſion dominante, 42
Sur la Penitence de Magdelaine, 73
Sur la Rechûte dans le peché, 115
Sur le Jugement dernier, 153
Sur les Jugemens de Dieu, 187
Sur la Profeſſion Religieuſe, 127
Sur la Profeſſion Religieuſe, 276
Sur la Ferveur dans le Service de Dieu, 319
Sur la Sainteté de vie. 352
Sur la Patience Chrétienne. 395

SERMON
SUR
LES SOUFFRANCES.

Joannes autem cum audiſſet in vinculis opera Chriſti, mittens duos de Diſcipulis ſuis, ait illi: Tu es, qui venturus es, an alium expectamus.

Jean ayant appris dans la priſon les actions merveilleuſes de Iesus-Christ, *il luy fit dire par deux de ſes Diſciples qu'il luy envoya : Eſtes-vous celuy qui doit venir, ou ſi nous en devons attendre un autre ?* En S. Matth. chap. 11.

VOICI, Chrêtiens, quelque choſe de bien irregulier, & de bien étrange. Jean Baptiſte eſt en priſon, & il y eſt par les ordres de l'impie Herode, c'eſt à dire que la

vertu languit dans les fers, tandis que le vice domine ſur le Trône : & c'eſt auſſi de là que les Peres ont pris occaſion de juſtifier la Providence ſur les adverſitez qu'elle envoye aux Juſtes ; matiere importante & dont je vous aurois entretenu volontiers, s'il ne s'en preſentoit une à mon eſprit encore plus utile & plus neceſſaire ſur l'uſage des ſouffrances. Rendons-nous juſtice, mes chers Auditeurs : de quelque vertu que nous puiſſions nous flater, il n'eſt plus de Jean Baptiſte dont la vie ſoit exempte des moindres taches du peché : les plus juſtes d'entre nous ſont les moins coupables. Mais nous ſommes tous aſſez grands pecheurs, pour avoir merité les afflictions qui nous arrivent. Ne penſons donc pas à juſtifier le Ciel ſur les adverſitez du juſte, mais à profiter des châtimens dont il afflige le pecheur.

Entrons, s'il vous plait, dans les vûës de la providence, & tâchons de nous convaincre aujourd'huy de cette verité ſi importante & en même tems ſi conſolante pour nous, que la ſainte & ſage Judith inſpiroit au peu-

ple de Bethulie, ſavoir que les peines qui nous viennent de la part de Dieu, ne ſont pas des châtimens d'un Juge qui veut nous perdre, mais d'un Pere qui a deſſein de nous corriger : *Flagella Domini, quibus quaſi ſervi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem noſtram eveniſſe credamus.* Judith. c. 10.

Sur quoy je vous prie de faire deux reflexions avec moi, qui vont faire les deux parties de ce Diſcours. Les châtimens dont Dieu nous afflige, ont deux fins dans les vûës de la Providence ; l'une regarde l'avenir, l'autre le paſſé : celle qui regarde l'avenir, eſt la converſion du pecheur, & le changement de ſes mœurs ; celle qui regarde le paſſé, eſt l'expiation de ſes fautes, & la ſatisfaction qu'il doit à la juſtice de Dieu. Il n'eſt point de moyen plus efficace que les diſgraces & les peines de la vie, pour obliger le pecheur à ſe convertir, & à changer de mœurs pour l'avenir, c'eſt le ſujet de mon premier point : il n'en eſt point de plus propre à lui faire expier les pechez de ſa vie paſſée, c'eſt le ſecond point. Le

pecheur pour entrer dans les vûës de la Providence ſur l'uſage des ſouffrances, premierement il eſt inexcuſable s'il ne ſe convertit, & s'il n'en devient meilleur: ſecondement il eſt injuſte s'il ne les accepte de la main de Dieu, pour expier ſes offenſes. Voilà, Chrétiens, les deux parties de mon Diſcours. Jugez de l'importance de cette matiere par ſon étenduë: il n'y a point d'état dans la vie où l'on ne ſouffre; chacun ſe plaint, & peut-être a-t-on raiſon de ſe plaindre: un joug peſant, dit le Sage, *Eccli. c.* 40. a été impoſé aux enfans d'Adam depuis le jour de leur naiſſance juſques au jour de leur mort, *Iugum grave ſuper filios Adam, à die exitus de ventre matris eorum, uſque in diem ſepulturæ:* & cela dans toutes les conditions depuis le Prince aſſis ſur le Trône juſques au pauvre couché ſur le fumier, *A reſidente ſuper ſedem glorioſam uſque ad humiliatum, in terrâ & in cinere.* De quelle conſequence eſt il donc pour vous, d'aprendre une fois à faire un bon uſage des ſouffrances; & quelle conſolation ſeroit-ce pour moi dans cette fatale neceſſité

de ſouffrir, dont il n'eſt pas en mon pouvoir de vous exempter, ſi j'étois au moins aſſez heureux pour adoucir vos peines, en vous aprenant à en tirer ces deux grands avantages, de vous convertir à Dieu pour l'avenir, de ſatisfaire à Dieu pour le paſſé: Demandons au ſaint Eſprit les lumieres dont nous avons beſoin, par l'entremiſe de Marie, *Ave Maria.*

SECONDE PARTIE.

JE dis que le pecheur eſt inexcuſable de ne penſer pas à ſa converſion dans l'adverſité, & de n'en pas devenir meilleur; parce que Dieu ne peut pas mettre en œuvre un moyen plus puiſſant & plus efficace pour le convertir. En effet, Chrétiens, comme la proſperité fait ſur le cœur de l'homme trois impreſſions dangereuſes, qu'elle l'attache au Monde, qu'elle lui fait oublier Dieu, & qu'elle entretient tous ſes vices; on peut dire que l'adverſité par un effet tout contraire procure au pecheur trois avantages oppoſez; car en premier lieu elle détache ſon cœur du monde; en ſecond lieu elle l'attache plus fortement à Dieu; en troiſiéme

lieu elle nourrit & cultive toutes les vertus. Appliquez-vous à profiter de ces leçons ſi ſalutaires, que Dieu vous fait par le moyen des adverſitez.

Tout convaincus que nous ſommes du neant du bien de la terre, il n'apartient qu'à l'adverſité de nous en faire une leçon forte & efficace, qui détrompe nôtre eſprit, & qui dégage nôtre cœur. Nous ſavons tous en general que rien n'eſt plus frivole que le monde; les perſonnes qui y ſont les plus attachées, ſont les plus éloquentes ſur la vanité de ſes biens: à juger de ce qu'ils en penſent par les portraits vifs & touchans qu'ils en font quelquefois, on les croiroit détrompez. Mais on en voit peu dans la proſperité, dont ces maximes gueriſſent l'eſprit; & aprs que chacun a raiſonné ſur la fragilité & ſur l'inconſtance des choſes humaines, la paſſion l'emporte ſur le raiſonnement, & fait tirer des conſequences toutes contraires. Or l'adverſité nous applique perſonnellement ces principes generaux; elle nous les rend propres, & par une ſcience experimentale qui ſeule a la force de dé-

tacher le cœur, elle nous fait ſentir ces veritez qui nous étoient comme étrangeres.

On ne vous dit plus en general que la ſanté eſt un bien fragile, ſur lequel il y a peu de fond à faire; que les temperamens les plus robuſtes peuvent être alterez par les plus legers accidens, & que quand une fois on a perdu ce treſor, on n'eſt plus rien dans la vie. Tandis que vous joüiſſez d'une ſanté parfaite, que vous avez des forces, de la vigueur, ces reflexions vous touchent peu, l'experience d'autrui ne vous détrompe pas; au contraire les infirmitez de vos égaux ou de vos proches qui vous font place, allument vôtre ambition. Mais une longue maladie que Dieu vous envoye, vous convainc perſonnellement de cette verité. C'eſt à vous qu'il adreſſe la parole par l'adverſité, comme il fit à David par la bouche de Nathan, *Tu es ille vir.* 2. Reg. cap. 12. Il vous apprend que c'eſt vous qui ne devez plus compter ſur les douceurs de la vie, en vous ôtant le goût des plai-

firs, en vous éloignant des affaires dont vous devenez incapables : il vous fait une leçon continuelle de détachement du Monde, en vous banniſſant du commerce & des aſſemblées. Une infirmité habituelle vous accoutume peu à peu à mourir à tout ; elle vous fait ſentir à chaque moment par ſes atteintes douloureuſes, par des langueurs mortelles, & par l'oubli des hommes ; que le monde n'eſt plus rien pour vous, quelque agreable & quelque beau qu'il ſoit pour les autres. Ainſi Alexandre, qui avoit eû toute ſa vie l'image de la mort devant les yeux, ne s'aperceût, dit l'Ecriture, qu'il étoit mortel, que lorſqu'il fût lui-même frapé de maladie.

On ne vous dit plus en general qu'il ne faut pas tellement faire dépendre vôtre deſtinée des Grands, que vous mettiez en eux toute vôtre confiance & tout vôtre apuy, ſans compter ſur la Providence. Tandis que vous êtes dans la proſperité, toutes ces leçons font peu d'impreſſion ſur vous. Quelle apparence de

détromper un homme enyvré de ſa fortune, aimé de ſon maître, qui voit tout trembler ſous ſon autorité ? quoi qu'il arrive de fâcheux aux autres, leur diſgrace n'eſt point une inſtruction pour lui : au contraire elle lui donne un nouvel aſcendant ſur eux : il ſe regarde dans l'abondance comme un homme privilegié: *Dixi in abundantiâ meâ, non movebor in æternum.* pſ. 29. Mais la froideur d'un maître qui commence à retirer ſa confiance, la faveur d'un nouveau venu qui s'empare de l'eſprit du Prince, une diſgrace éclatante qui change la face des choſes, la perfidie de vos amis qui vous manquent au beſoin, tout cela vous dit efficacement que c'eſt vous qui ne devez plus vous appuyer ſur les hommes ; que c'eſt pour vous qu'ils ſont infideles auſſi bien que pour les autres, & que maudit eſt celui qui met ſa confiance en un bras de chair : *Maledictus homo qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum.* Jerem. c. 17.

On ne vous dit plus en general qu'il ne faut pas tellement vous attendre aux perſonnes que vous aimez,

que vous établiſſiez vôtre repos & vôtre bonheur ſur le commerce que vous avez avec eux. Tandis que leur preſence vous ſoûtient & vous rend heureux, vous oubliez ces leçons ſi ſalutaires. En vain vous voyez tomber autour de vous ceux qui vous ſont indifférens, vous vivez avec ceux que vous aimez, comme s'ils ne devoient jamais mourir. Mais la mort en vous arrachant d'entre les bras la perſonne qui vous étoit la plus chere, un Pere, une fille, une femme, peut-être un ami qui vous tenoit encore plus au cœur que tout cela, vous imprime profondement cette verité dans l'ame; & par une perte ſi ſenſible non ſeulement vous fait payer avec uſure l'attachement que vous aviez, mais vous fait encore une leçon touchante ſur le neant & la vanité des amitiez humaines ſi rarement conſtantes pendant la vie, & par une fatale mais inévitable neceſſité toûjours ſujettes à être interrompuës par la mort.

Ce n'eſt plus ſeulement l'Apôtre qui vous avertit de ne pas mettre

toute vôtre eſperance dans les richeſſes ; que c'eſt un fonds incertain : *Divitibus hujus ſæculi præcipe non ſublime ſapere, neque ſperare in incerto divitiarum.* Tandis que vos affaires vont bien, vous vous flatez que vous ne manquerez jamais. Mais une taxe, la perte d'un procez, la ſuppreſſion d'une charge, des années ſteriles, une banqueroute, tout cela vous fait connoître ſenſiblement le peu de fonds qu'il y a à faire ſur les biens temporels : une voix interieure vous fait entendre ſouvent ces paroles du Prophete Royal, *Divitiæ ſi affluant, nolite cor apponere* ; Pſ. 61. Si les richeſſes vous viennent en abondance, bien davantage ſi elles s'échapent, ſi elles vous ſont enlevées, n'y attachez point vôtre cœur.

Enfin on ſait aſſez en general & on le dit ſouvent, qu'il n'y a point de bonheur parfait ſur la terre : quoi qu'on n'y voye perſonne abſolument content, le peu d'experience qu'on a, fait qu'on ſe promet quelquefois un ſort plus heureux que les autres, ſur tout quand on entre dans le Monde. Mais bientôt les traverſes qu'on y rem-

contre, je dis même les plus legeres, font ouvrir les yeux : car tel eſt le malheur de l'homme, qu'il eſt infiniment plus ſenſible aux maux qu'aux biens de la vie : de quelque fonds d'eſprit qu'on ſe flate, une bagatelle eſt quelquefois capable de troubler le repos du plus heureux homme du ſiecle ; un chagrin domeſtique répand l'amertume ſur la proſperité la plus digne d'envie ; un mari débauché ou jaloux, avare ou prodigue, une femme peu réguliere ou peu complaiſante, des enfans mal nez ou pour l'eſprit ou pour le cœur, des parens intraitables ou fâcheux à vivre, un domeſtique peu fidele & peu ſeur, ou trop imperieux & cependant neceſſaire, un maître difficile, dur, impitoyable, qui n'aime que lui, auquel on ſe trouve attaché par ſon état ou par ſa fortune, une ſeule de ces circonſtances eſt un levain qui corrompt toute la maſſe & qui empoiſonne toutes les douceurs de la vie la plus heureuſe. Ces afflictions ſont d'un ſecours admirable pour nous détromper, & quoi que nous ayons cent fois entendu & debité des

maximes sur la vanité du siecle, nous convenons alors que nous n'en avions pas aprofondi la verité, & qu'il nous falloit ces disgraces pour nous en convaincre d'une maniere pratique.

Voilà, mon Dieu, dit S. Augustin, les ressorts que vôtre Providence a fait agir, pour me détacher du Monde. Toûjours contraire à mes desirs par une conduite dure en aparence, mais en effet misericordieuse envers moi, vous avez pris plaisir à jetter l'amertume sur tout ce qui pouvoit m'engager : *Aderas Domine misericorditer sæviens.* Vous avez semé d'épines toutes les voyes par où je pouvois m'écarter de vous ; vous m'avez rendu odieux tout ce qui pouvoit me faire aimer les biens de la terre. J'adore cette conduite sur moi ; elle est d'un pere également bon & sage, je connois ma foiblesse, & je l'ay trop éprouvée : non, mon Dieu, je n'aurois jamais eû la force de rompre mes chaînes, si le monde ne m'avoit été cruel & impitoyable ; malheur à celui qui le trouve favorable à ses desirs, il en sera toûjours esclave.

Mais d'autre part rien n'eſt plus capable de nous attacher à Dieu que l'adverſité. Pourquoy cela ? c'eſt parce qu'alors nous ſommes réveillez par nos propres beſoins, & comme forcez de retourner à lui. Car remarquez, Chrêtiens, qu'en quelque état que l'homme ſe trouve, il veut être heureux : il ne perd jamais cette inclination naturelle ; s'il ne trouve pas ſa conſolation dans le Monde, il la cherche dans Dieu. Or il n'appartient qu'à l'adverſité de mettre l'homme dans cette heureuſe ſituation d'eſprit, où les vûës de l'éternité faſſent une forte impreſſion ſur lui. Dans la proſperité les grandes veritez de la foy, les objets qu'elle propoſe, les biens de l'autre vie, la felicité des Saints, la douceur qu'il y a dans le ſervice de Dieu, le bonheur de la vertu, toutes ces choſes nous touchent peu, parce que les ſens épuiſent toute l'attention de l'homme, & le rendent peu capable de penſer à des biens inviſibles, bien moins encore de les aimer. Mais quand une fois les ſens ſont détrompez, rebutez

par les affections du corps & de l'eſprit, cette favorable diſpoſition fait revivre dans le cœur les maximes éternelles ; la foy rentre dans ſes droits ; tout ce que l'homme charnel n'avoit pû comprendre des treſors ineſtimables de l'autre vie, lui paroît alors dans un jour qui l'éclaire & le convainc ; la vertu qui ſembloit auſtere devient aimable.

Quand vous oppoſez l'inconſtance & la fragilité des choſes créées, que vous venez d'éprouver, à ces biens durables que rien ne peut vous ravir, ce moment vous en fait ſentir toute la ſolidité. En vain on vous diſoit que Dieu étoit le meilleur de tous les maîtres, le plus liberal, le plus juſte, le plus facile à ſervir ; cela n'entroit point dans vôtre eſprit : mais quand vous le comparez avec le Monde, je dis ce Monde devenu pour vous injuſte, perfide, cruel, ingrat, le choix n'eſt plus difficile à faire ; le joug du Seigneur paroît doux, ſa loy raiſonnable, ſes liberalitez ſans meſure. Heureux, dit-on, ceux qui ſont à Dieu ; il n'y a que cela de

ſolide dans la vie ; le ſalut eſt la grande affaire ; il eſt tems d'y penſer ; tournez-vous donc, ô mon ame, vers le centre de vôtre repos ; *Convertere anima mea in requiem tuam.* Pſ. 114.

La grace interieure qui ne manque jamais d'accompagner ces reflexions, acheve ſouvent la converſion du pecheur. Car au travers de ces diſgraces, Dieu eſt le ſeul qui nous tend encore la main ; il prend plaiſir à ſe montrer plus facile, pour profiter de ces momens de ſalut qu'il nous a lui-même ménagez avec tant de ſoin. Dans ces heures precieuſes où l'homme ſe trouve obligé par ſon propre interêt à n'avoir plus que de l'averſion pour le Monde, le Pere celeſte ſe fait voir à lui ſous un viſage plein de douceur : il fait luire un rayon d'eſperance, il lui ouvre un azile dans ſon ſein, il le réveille, il le conſole, il le preſſe, il le ſollicite par des traits ſi inſinuans, que l'homme confus de ſe voir recherché d'un Maître qu'il avoit oublié, & d'en être recherché dans un tems où tout l'abandon-

ne, ne peut plus ſe deffendre, il ſuit avec plaiſir l'attrait de la grace, & n'eſt-ce pas par ces ſecrets reſſorts de la Providence, que pluſieurs doivent l'accompliſſement de leur ſalut au renverſement de leur fortune ?

Un homme dans cet état va ſe conſoler au pied des Autels. Il fait à Dieu mille proteſtations d'une éternelle fidelité. Il a commencé par être dégoûté du monde ; mais ce dégoût produit dans la ſuite un veritable ſentiment des choſes du Ciel. On reconnoît tous ſes égaremens ; on condamne ſa conduite paſſée, ſes attachemens, ſes deſirs ; on verſe tout enſemble des larmes de douleur & de joye en ſe voyant avec l'Enfant prodigue entre les bras d'un Pere plein de bonté ; cent fois on benit l'heureuſe diſgrace qui traverſa nos deſſeins, qui ruina nôtre fortune, & qui nous aida preſque malgré nous à nous détacher du Monde ; on a honte alors de l'avoir aimé ; on ne voudroit plus de ſes faveurs, que pour en faire un ſacrifice plus entier à Dieu. Qu'on regarde bien d'un autre œil ces heu-

reux, dont on envioit la deſtinée ! que leur proſperité paroît digne de compaſſion, & qu'on s'eſtime heureux ſoi-même de n'y avoir point de part.

Voilà, Chrétiens, ce que le Prophete demandoit à Dieu pour les Juifs : *Imple facies eorum ignominiâ, & quarent nomen tuum, Domine.* Pſal. 82. Il avoit obſervé que ce Peuple ingrat oublioit Dieu dans l'abondance, & perdoit juſqu'au ſouvenir de ſes miracles. Au contraire dés qu'il ſe trouvoit dans la pauvreté & l'humiliation, il invoquoit le Dieu de ſes Peres ; frapez-les donc, Seigneur, & vous les verrez revenir à vous, *Imple facies eorum ignominiâ, &c.* Souffrez que j'en diſe autant pour la pluſpart des gens du Monde, mes chers Auditeurs. Affligez, mon Dieu, ceux que vous aimez ; ne les ménagez pas : tandis que vous ferez des heureux, vous ne ferez que des ingrats, *Imple facies eorum ignominiâ, & quarent nomen tuum, Domine.*

D'ailleurs rien n'eſt plus propre à nous maintenir dans le bien, & à cul-

tirer toutes les vertus que l'adverſité. Car au lieu que la proſperité, comme un poiſon lent & ſubtil, gagne le cœur peu à peu, & corrompt inſenſiblement les ames les mieux nées ; qu'elle inſpire un orgueil ſecret, dont on ne s'apperçoit pas ſoy-même ; qu'elle rend l'homme imperieux, fier, mépriſant, à meſure qu'elle le rend indépendant ; qu'elle le jette dans le luxe & dans la moleſſe, qu'elle fait naître en luy la dureté envers les pauvres, & l'oubli de Dieu : l'adverſité par un effet tout contraire vous donne un air modeſte & retenu. Elle vous rend humble, par ce qu'elle vous rend dépendant ; elle vous fait aimer la retraite parce qu'elle vous ſepare des compagnies, où vous ne pouvez plus paroître avec éclat ; elle vous inſpire de la compaſſion pour les malheureux, en vous faiſant ſentir à vous-même la miſere : c'eſt un frein qui vous retient, dés que vous penſez vous échaper. Un homme affligé ne trouve de reſſource, ni de conſolation, que dans les exercices de pieté.

Mais il en eſt, me direz-vous, qui

bien loin de devenir plus vertueux par la voye des afflictions, s'endurciſſent & deviennent plus méchans. Ils blaſphêment, comme le mauvais Larron, ſur la croix, & ils y conſomment leur reprobation. A cela, MESSIEURS, comment puis-je répondre, ſinon en déplorant leur ſort, comme ſaint Auguſtin déploroit celuy de ceux de Carthage? Vous avez perdu tout l'avantage de vos calamitez, leur diſoit-il, aprés la deſolation de leurs Provinces; vous êtes devenus miſerables, & vous n'en êtes pas devenus meilleurs. Dieu vouloit vous rendre veritablement Chrêtiens en vous affligeant, & vous vous êtes opiniâtrez dans le peché: vous avez peut-être autant ſouffert que les plus grands Saints de l'Egliſe, vous le dites vous-mêmes; mais loin de vous ſantifier, loin de vous purifier dans la fournaiſe, vous en êtes ſortis plus ardens, plus vifs, plus paſſionnez pour tout ce qui flate la nature & qui entretient le vice: d'autant plus inexcuſables devant Dieu, qu'il a mis en œuvre le moyen le plus efficace

pour vous convertir. Car, dites-moy, par où voulons-nous que Dieu nous rapelle, comme il s'en plaint par le Prophete Iſaye, chap. 1. *Super quo percutiam vos ultrà addentes prævaricationem ?* Par où voulez-vous que je vous faſſe rentrer dans les voyes de la juſtice, ſi vous épuiſez toutes les reſſources de ma Providence ? Je vous ai frapé par les endroits les plus ſenſibles, & je vous trouve toûjours également eſclaves de vos paſſions. Quand je vous appellois lorſque vous étiez dans la proſperité, vous diſiez que le tems de la devotion n'étoit pas encore venu ; vous vous excuſiez ſur la difficulté qu'il y a de renoncer au Monde, aux plaiſirs, aux vanitez du ſiecle, quand on eſt heureux, quand on a du bien, de la naiſſance, de la ſanté, des amis ; vous répondiez que c'eſt s'enſevelir tout vivant que de prendre le parti de la pieté : j'attendois, j'avois compaſſion de vôtre foibleſſe, & c'eſt pour vous aider à rompre les liens qui vous attachoient que j'ai pris ſoin de vous humilier, de vous mortifier, de ren-

verſer vos deſſeins : j'ay retranché la matiere au luxe, au jeu, à la débauche par la perte de vos biens ; je vous ay rendu impoſſible l'uſage des plaiſirs en vous affligeant de maladies continuelles : il n'y avoit plus d'autre voye pour aller à vôtre cœur que celle-là ; voilà le tems venu. Et cependant vous aimez encore le Monde qui vous échape, qui vous perſecute, qui vous maltraite ; tout odieux qu'il eſt il vous plaiſt encore plus que jamais : vous vous plaigniez qu'il étoit engageant ; il n'eſt rien moins à preſent pour vous : il eſt cruel, il eſt impitoyable, il eſt le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait un tel & une telle, dit-on dans le Monde ? qu'attend-elle ? quelle pretention chimerique la retient ? que ne penſe-t-elle à ſon ſalut ? il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voilà comme parle le Monde, & cependant vous en êtes toûjours înfatuez. Vous vous attachez à tout ce que vous pouvez comme un deſeſperé qui ſe noye ; vous tâchez de

ſauver encore quelques reſtes du débris. Il ſied mal de vouloir être du Monde dans un état où le Monde vous rebutte ; vous n'en pouvez plus être que la fable.

Ah, Chrêtiens, ne donnons pas dans un écueil ſi funeſte au ſalut de l'homme ; ne reſiſtons pas aux deſſeins du Pere qui nous châtie, pour nous remettre dans le bon chemin ; mettons nous en état de dire avec le Prophete Iſaïe, ch. 31. *Caſtigaſti me, & eruditus ſum* : vous m'avez châtié, Seigneur, mais ce n'eſt pas en vain ; car j'ai tâché de profiter de l'inſtruction qu'il vous a plû de me faire par l'adverſité ; je ſuis entré dans les deſſeins de vôtre Providence, & j'ay compris que vous aviez des veuës plus particulieres ſur le ſalut de mon ame ; j'ay été touché de la bonté que vous avez de me détromper, de me dégoûter du monde pour m'attacher à vous ; je vous ay cherché, je vous ay reclamé dans ces momens de tribulation, & c'eſt là que j'ay apris à vous ſervir ; *Caſtigaſti me, & eruditus ſum.* Mais il ne ſuffit pas pour faire

un bon uſage des ſouffrances, de s'en ſervir pour ſe convertir & changer de mœurs à l'avenir ; il faut encore les recevoir de la main de Dieu, comme une peine qu'il nous envoye pour expier nos pechez paſſez : c'eſt la ſeconde veuë que nous devons avoir, & c'eſt auſſi le ſujet de ma ſeconde Partie. Renouvelez vôtre attention

Le pecheur qui ne reçoit pas avec ſoumiſſion les afflictions temporelles que Dieu luy envoye, pour expier les pechez de ſa vie : eſt en premier lieu injuſte à l'égard de Dieu, qu'il veut priver des ſatisfactions qui ſont duës à ſa Juſtice : en ſecond lieu injuſte, ſi je l'oſe dire ; à l'égard de lui-même, de ſe refuſer la conſolation la plus ſolide, & peut-être la ſeule qu'il puiſſe avoir dans ſes ſouffrances.

Pour entrer dans la premiere de ces deux reflexions, il faut ſuppoſer un principe inconteſtable, que tout le monde ſait & auquel on penſe peu, ſavoir que tout peché porte avec ſoy non ſeulement l'obligation de retourner à Dieu par la contrition ; mais encore

encore de satisfaire à la Justice Divine dans cette vie ou dans l'autre: cela est d'une indispensable necessité. Or par le mot de satisfaction le Concile de Trente nous aprend, que l'Eglise n'entend pas seulement la Penitence que le Prêtre enjoint dans le Sacrement, ni celle que les Penitens s'imposent eux-mêmes ; mais il declare au chapitre neuviéme de la quatorziéme Session, que Dieu par une condescendance de Pere pour nous, a bien voulu que toutes les calamitez temporelles dont il afflige les pecheurs de quelque genre qu'elles soient, pûssent servir à expier les pechez de la vie passée, & que comme telles il les accepte en vertu des merites de Jesus-Christ, quand le pecheur les reçoit avec soumission, & les souffre avec patience.

Quelle est donc l'injustice du pecheur qui ne veut pas se soumettre à Dieu dans ces afflictions ? la voici, Chrétiens ; c'est qu'il veut goûter les fruits de son peché, sans en ressentir les peines : il en aime la douleur, & n'en peut souffrir l'amertume :

il ne veut pas ſe mortifier, mais il ne veut pas non plus que Dieu l'afflige; c'eſt un coupable qui voudroit que le crime fût impuni. Et cependant n'eſt-ce pas-là, Messieurs, la conduite des gens du Siecle? Dans les Cloîtres je vois des auſteritez, des macerations, des jeûnes, des veilles, du ſilence, de la retraite, l'éloignement des plaiſirs, mais dans le Monde quelle penitence faites-vous? vous vivez dans le luxe & dans la moleſſe; vous ne refuſez rien à vos ſens de ce qui peut les ſatisfaire; & cela non ſeulement les mondains qui vivent dans le libertinage, mais la pluſpart des perſonnes qui ſe piquent de regularité & même de vertu: car voilà à la honte du Chriſtianiſme quelle eſt aujourd'hui leur vie; un logis commode & quelquefois ſuperbe, une table delicate, un équipage propre; on n'eſt plus du grand Monde, dont on ne peut plus être, & dont on ſeroit peut-être incommodé; mais on ſe retranche ſur un petit nombre d'amis d'un commerce aiſé, quelquefois on ignore, je ne dirai pas les rigueurs,

mais juſques aux œuvres les plus faciles de la penitence.

Or je vous demande, Chrêtiens, avec le peu de ſoin que vous avez de ſatisfaire à la Juſtice Divine, ne ſeroit-il pas naturel en cet état de prendre du moins de la main de Dieu les afflictions qu'il vous envoye, pour ſupléer aux penitences que vous ne faites pas? Ne ſeroit-il pas raiſonnable de vous dire à vous-mêmes: voilà une diſgrace qui nous vient, recevons-là, nous l'avons bien meritée: nous ne faiſons rien dans le Monde pour expier nos fautes; voilà la penitence qui convient à nôtre état: nous nous excuſons des jeûnes de l'Egliſe par la delicateſſe de nôtre complexion, du ſoin de mediter par le peu d'uſage que nous avons de ce genre de prieres; qu'avons-nous à repliquer aux afflictions que le Ciel nous envoye? quelle excuſe nous peut diſpenſer de les prendre en patience, & ſans murmurer? ne ſommes-nous pas trop heureux, qu'un Dieu ſi griévement & ſi ſouvent offenſé veüille ſe contenter de ces peines tem-

porelles, & qu'il nous faſſe payer dans la vie preſente, ce qui nous coûteroit ſi cher dans l'autre, s'il differoit à nous punir ? je vivrois toûjours dans cette molle & criminelle indolence, & je ſortirois de ce monde redevable à ſa Juſtice pour toutes les offences de ma vie paſſée.

C'eſt dans cette vûë que le Prophete Royal diſoit à Dieu : Seigneur, vous avez fait paroître un trait de clemence par le ſoin que vous avez pris de vous venger des pecheurs, *Deus tu propitius fuiſti eis ; & ulciſcens in omnes ad inventiones eorum.* Pſal. 98. Mais où eſt la clemence, dit S. Auguſtin expliquant ce paſſage, ſi Dieu ſe vange ? oüi, répond ce Pere, il eſt également miſericordieux, & lorſqu'il pardonne, & lorſqu'il punit le peché ; *Non ſolum donans peccata, ſed etiam vendicans propitius fuit* : comment cela ? c'eſt en ce qu'il change un ſuplice rigoureux qu'il deſtinoit au pecheur, dans une peine tres-legere. Voilà, mon Dieu, en quoy vous marquez vôtre bonté à l'égard des gens du Monde : vous en uſez

comme un ſage creancier, qui fait quelque fois une violence ſalutaire à un debiteur negligent, & ſe montre dur envers lui, pour ne pas le laiſſer endormir par une fauſſe & maligne indulgence, qui n'aboutiroit enfin qu'à l'accabler de dettes accumulées les unes ſur les autres, & à le ruiner ſans reſſource : *Deus tu propitius fuiſti eis, & ulciſcens in omnes adinventiones eorum.*

Mais on voudroit voir d'autres croix & d'autres afflictions dans la vie ; toute autre peine ſeroit plus ſuportable que celle que Dieu nous envoye ; on aimeroit mieux les penitences les plus rigoureuſes, les jeûnes, les auſteritez. Je ne m'arrête pas à vous faire voir l'aveuglement de l'homme, qui eſtime toûjours plus grands les maux preſens qu'il endure, que les abſens qu'il ne ſouffre pas. Je me contente de vous faire voir que ce langage renferme une double injuſtice à l'égard de Dieu. La premiere eſt, en ce que le pecheur ôte à Dieu, qu'il a offenſé, le droit d'exiger le genre de ſatisfaction qu'il lui plaît de

nous imposer : or c'est un droit dont Dieu se montre jaloux dans l'Ecriture, *Mea est ultio ; & ego retribuam in tempore.* Deut. c. 31. c'est à moy à tirer du pecheur la vengeance que je jugerai le plus à propos pour reparer ma gloire, & j'aurai soin de prendre mon tems pour cela. Que fait le pecheur ? il veut substituer une satisfaction de son choix. Au lieu de dire avec soumission : c'est à vous, mon Dieu, d'ordonner ; il n'appartient pas au coupable de choisir le genre de son suplice ; c'est trop, mon Dieu, que vous vouliez vous relâcher d'une éternité de peines, & les changer en des afflictions temporelles, ma grande affaire est, que les satisfactions que je fais pour mes pechez, vous seront agreables ; or je n'en puis avoir des marques plus certaines, que de me soumettre à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer ; ces afflictions ne sont point de mon choix ; ce ne sont point de ces penitences d'éclat, où il peut entrer de l'amour propre, de la vanité, de l'humeur, ce sont des disgraces humilian-

res qui ne ſont nul honneur dans le Monde, & où la nature n'a point de part ; elles ſont, pour ainſi dire, marquées de vôtre ſceau ; c'eſt par là, Seigneur, qu'elles doivent m'être cheres. Trop heureux ſi je puis m'aſſurer que je ſatisfais à cette Juſtice inexorable, devant laquelle les plus juſtes doivent trembler : *Hic ure, hic ſeca, modo in æternum parcas*, brûlez, mon Dieu, coupez & ne ménagez pas un pecheur, trop heureux encore une fois d'échaper à cette éternité de peines, qu'il a meritée.

Le pecheur voulant choiſir luy-même ſes croix & ſes peines ; commet une ſeconde injuſtice envers Dieu : en ce qu'elles ne ſont pas ſouvent proportionnées à ſes offences : je m'explque. La Juſtice demande qu'il y ait de l'égalité entre l'offenſe, & la ſatisfaction ; *pro menſura peccati erit & plagarum modus.* Deut. c. 25. Il eſt aiſé de faire quelques aumônes, quelques prieres, mais ce qui fait une ſatisfaction proportionnée à la faute, c'eſt une mortification dans le

même genre qu'on a peché.

Vôtre cœur s'eſt laiſſé enfler d'un orgueil ſecret ; vous n'avez rien refuſé à une ambition démeſurée : de là le mépris d'autrui, les jalouſies, les médiſances, les menſonges, les calomnies. Dieu vous envoye une diſgrace humiliante ; cela eſt dans l'ordre ; tout ce que vous feriez de vous même ne vaudroit jamais l'humiliation qui vous eſt arrivée. Vôtre peché a été l'avarice & l'interêt ; vous n'en avez rien ômis pour vous enrichir, les moyens les plus injuſtes vous ont paru legitimes ; toute vôtre application, tous vos ſoins ont été là. Dieu vous afflige par une perte de biens, & vous fait rentrer dans le neant dont le peché vous a tiré, eſt-il rien de plus juſte ? il vous punit par où vous vous êtes rendu coupable. Vous avez eu un attachement criminel pour une femme, pour un maître ; vous n'avez rien oublié pour gagner leurs bonnes graces ; vous leur avez tout ſacrifié, vôtre conſcience, vôtre fortune, vôtre repos, vôtre famille, vos amis :

une infidelité de leur part que le Ciel permet, eſt un moyen admirable pour expier cet attachement. Vous avez abuſé de la ſanté que Dieu vous avoit donnée, par le mauvais uſage que vous en avez fait, en menant une vie de plaiſirs : il vous afflige enſuite de maladies continuelles; voilà le châtiment que vous avez merité; c'eſt à vous-même qu'il faut vous en prendre. Enfin vous avez peché par un amour aveugle pour des enfans; vous avez tout fait pour les élever, pour les enrichir; vous avez manqué pour eux à vos devoirs les plus eſſentiels; Dieu vous les enleve, ou ſuſcite contre vous vôtre propre ſang dans la perſonne de ces enfans ingrats: adorez la Juſtice Divine; dites avec le Prophete Royal : *Juſtus es Domine, & rectum judicium tuum*; à Dieu ne plaiſe que j'en apelle de cet Arrêt; je reconnois, Seigneur, qu'il eſt équitable, je ne ſerois pas bien puni par tout autre châtiment que celui-là; il étoit de vôtre ſageſſe, mon Dieu, de le choiſir & de me fraper par cet endroit : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum.*

En ſecond lieu le pecheur qui n'eſt pas ſoumis à Dieu dans les afflictions eſt injuſte à l'égard de luy-même ; parce qu'il ſe prive de la ſeule conſolation ſolide, qui luy reſte dans ſes ſouffrances, qui eſt de ſavoir que par là il ſatisfait à Dieu pour ſes pechez

Car ſur quoy, je vous prie, ſe conſolera-t-il ? Sera-ce ſur le ſecours de ſes parens, ou de ſes amis ? mais combien nous arrive-t-il d'afflictions, où leur ſecours eſt impuiſſant ? combien de maux, où l'induſtrie des hommes ne peut trouver de remede ? combien de diſgraces, qui nous rendent coupables devant ceux qui ne nous ont aimé que par interêt ? combien de chagrins, qui ne nous viennent que par la dureté de nos proches, ou par la trahiſon de nos amis ? combien de peines, que nous ſommes obligez de cacher au fond du cœur, parce que les regles de la bien-ſeance, & le reſpect humain nous empêchent de les faire éclater ? Tel eſt mort de langueur & conſumé d'un long ennuy, qui l'a miné ſecretement, & qui n'eſt

jamais venu à la connoiſſance de perſonne.

La raiſon humaine conſolera-t-elle un homme dans ces cruelles perplexitez ? Mais ne voyons-nous pas que ceux qui ſe piquent le plus de raiſon, ſont les plus impatiens dans leurs ſouffrances, & qu'ils ſe font de leur raiſon même un nouveau ſupplice plus cruel que tout ce qu'ils endurent d'ailleurs ? N'eſt-ce pas la raiſon qui non contente des maux preſens s'attache à creuſer juſques dans l'avenir, & fait à l'eſprit une peinture formidable de ce qui peut-être n'arrivera jamais ? c'eſt elle à qui rien n'échape des circonſtances les plus affligeantes du mal ; qui s'applique à nous en faire ſentir toute l'activité ; qui, lorſque nous penſons nous dérober à la douleur, nous rappelle à nous-mêmes & par mille retours fâcheux nous fait payer bien cher le plaiſir d'avoir pû oublier pour un tems que nous étions malheureux.

Qui conſolera donc encore une fois le pecheur dans ſes diſgraces ? Sera-ce la ſatisfaction de ſe plaindre

& de murmurer contre Dieu & contre les hommes ? car il ſy a des perſonnes aſſez déraiſonnables, pour ne ſe nourrir ainſi que de fiel & d'amertume. Mais y a-t-il rien de plus cruel & de plus violent que cet état ? n'eſt ce pas là proprement ſouffrir en reprouvé ? ſavoir que quelque dureté de cœur qu'on oppoſe à Dieu, les ordres de ſa Providence ſont inflexibles, & vouloir cependant toûjours luter contre la deſtinée qui nous attache à la Croix ! *Quid inquis voluntatibus tam contrarium & tam adverſum*, dit S. Bernard, *quam conari ſemper, impingere ſemper & fruſtrà?* De conſid. l. 5. Eſt-il rien de plus triſte & de plus déplorable, que de s'efforcer toûjours en vain de rompre ſa chaîne, de reſiſter ſans pouvoir ſe deffendre : de ſentir une main inviſible, qui nous porte toûjours des coups inévitables : d'eſſayer de ſurmonter celui qui nous fait la loy, & d'être toûjours au deſſous ? Quelle cruelle conſolation pour un malheureux que de vouloir toûjours ce qui ne ſera jamais, & de ne vouloir jamais ce qui ſera toûjours ? *Quid tam pœnale quam ſemper velle*

quod nunquam erit. Ibid. De-là ſuit le deſeſpoir : on s'abandonne aux tranſports qu'inſpire une douleur qui n'a plus de frein ; le pecheur ſuccombe ; il apelle la mort à ſon ſecours, comme Saül qui ne pût ſoûtenir la honte de ſa défaite, la perte de ſa couronne, & les reproches de ſa conſcience : *Sta ſuper me & interfice me* ; de grace, dit ce Prince déſeſperé, enfoncez moi le poignard dans le ſein ; je ne puis plus ſouffrir la vie. 2. *Reg.* 1.

Que ſi l'on n'en vient pas à ces extremitez, on traîne une vie languiſſante dans le chagrin. Combien voit-on de ces mondains malheureux, qui ſe plaignent de tout, de la fortune ? des grands, du ſervice, des amis. De-là naiſſent les dépits, la liberté de parler, les intrigues criminelles, les hauteurs mal entenduës, les paroles qui coûtent cher & dont on ſe repent enſuite : on ne compte pas toûjours juſte ſur ſa fierté ; il faut aprés s'humilier, reparer ſes fautes avec plus de patience qu'il n'en eût fallu pour ſouffrir d'abord avec ſoumiſſion. De-là ces recits ennuieux qu'on fait de ſes

disgraces, & dont on fatigue des gens qui n'y prennent point de part : car dans le monde on eſt peu ſenſible aux maux d'autruy : on n'aime pas les malheureux, & c'eſt ſouvent un crime que de l'être.

Le vrai Chrêtien évite tous ces défauts ; il renferme ſa douleur dans luy-même, ou il ne l'a répand qu'aux pieds de ſon crucifix. C'eſt-là qu'il fait à Dieu un ſacrifice entier de ſes reſſentimens ; il étouffe les ſecrets murmures de ſon cœur ; il fait taire la voix de la nature qui veut éclater ; il reſpecte les Grands & l'Oint du Seigneur, & fait voir que l'Evangile inſpire à ceux qui le pratiquent la vraie prudence & la vraie force d'eſprit : *Qui patiens eſt, multâ gubernatur prudentiâ.* Prov. c. 14.

Finiſſons, Chrêtiens, par les paroles dont je me ſuis déja ſervi au commencement de ce diſcours : *Flagella Domini, quibus à Deo quaſi ſervi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem noſtram eveniſſe credamus.* Judith. c. 10. Imprimons-nous fortement cette verité dans l'eſprit,

que Dieu ne nous envoye des disgraces que pour nous corriger. Apprenons des adversitez à n'avoir plus un si grand attachement pour le Monde, mais à nous attacher à Dieu : recevons-les avec soumission, pour expier nos fautes passées avec humilité, sans murmurer & nous plaindre ; avec courage, sans nous laisser accabler : avec action de graces, en benissant la main paternelle qui nous châtie. Ne soyons pas du nombre de ceux qui souffrent pour un tems, mais qui succombent à la fin : mourons sur la Croix avec Jesus-Christ, qui voulut y consommer l'ouvrage de nôtre salut, & qui n'en descendit pas, quelque pretexte qu'il eust de le faire pour convertir les Juifs : *Descendat nunc de cruce, & credimus ei.* Matth. c. 27. Les Saints ont desiré les souffrances avec ardeur : si nous n'avons pas assez de courage pour les souhaiter comme eux, ayons du moins assez de force pour les supporter, quand le Ciel nous les envoye. Allons à la

Gloire par le chemin que Jeſus-Chriſt nous a tracé. Tremblons quand Dieu nous traite avec trop de douceur : mais aſſeurons - nous que s'il nous fait ſouffrir, il a pour nous des bontez de Pere & qu'en faiſant un ſaint uſage des ſouffrances, nous meriterons la gloire éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

SUR

LA PASSION DOMINANTE.

Tu quis es ?

Qui êtes-vous ? En S. Jean, ch. 1.

C'Est la demande que firent les Juifs à ſaint Jean Baptiſte, ſurpris des actions merveilleuſes qu'il faiſoit, pour ſavoir au vray s'ils ne ſe trompoient pas dans l'idée qu'ils avoient, qu'il pouvoit bien être le Meſſie : & c'eſt auſſi, MESSIEURS, la queſtion que chacun de nous ſe doit faire ſouvent à ſoy-même, s'il veut parvenir à ſe connoître. Connoiſſance en quoi conſiſte toute la ſageſſe chrêtienne : connoiſſance qui toute importante qu'elle eſt, n'eſt

point ſi abſtraite, ni ſi difficile, qu'on veut ſe le perſuader. Car ſans entrer dans un trop long examen, voulez-vous ſavoir qui vous êtes? *Tu quis es?* obſervez ſeulement quelle eſt la paſſion qui vous domine, quelle eſt l'habitude qui vous fait agir, le peché qui vous eſt le plus ordinaire & le plus familier. Quand vous l'aurez découvert tenez-vous-en là, l'avoir connu, c'eſt avoir acquis la connoiſſance de ſoy-même : tous les autres vices vous peuvent être comme étrangers, mais la paſſion dominante fait vôtre propre caractere; c'eſt vôtre fonds, c'eſt-là proprement l'homme.

Mais connoiſſance qui ne doit point être ſterile & infructueuſe. Non, mes chers Auditeurs, il ne ſuffit pas de ſe connoître en Philoſophe ; il faut ſe connoître en Chrêtien, pour retrancher le vice qui regne en nous. Il faut concevoir une ſainte horreur de cette paſſion imperieuſe, pour la combatre enſuite ſans relâche : c'eſt toûjours par là comme par l'endroit le plus foi-

ble, que le Lion rugiſſant, qui cherche à nous devorer, attaque nôtre cœur, auſſi cette ſeule victoire nous met à couvert des plus fortes tentations de l'Ennemi.

Or je dis, MESSIEURS, que toute la malignité de la paſſion dont je parle, peut ſe reduire à trois chefs, qui vous feront connoître par degrez le peril qu'il y a de la fomenter, & l'avantage qu'on retire en la ſurmontant; & c'eſt ces trois articles que je me borne, ſans chercher à diviſer autrement mon diſcours. Car premierement la paſſion dominante eſt la cauſe de tous les pechez que nous commettons: ſecondement, elle eſt la ſource de toutes les fauſſes maximes que nous nous faiſons en matiere de conſcience: en troiſiéme lieu c'eſt elle qui nous conduit le plus ordinairement à l'impenitence finale. Quoy de plus capable de vous la rendre odieuſe que ces trois motifs, & de vous faire dire avec David: *Non dominetur mei omnis injuſtitia.* pſ. 18. Ne ſouffrez pas, Seigneur, qu'aucune iniquité domine en moy? De-

mandons au ſaint Eſprit les lumieres, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

OÜY, MESSIEURS, on peut dire que la paſſion dominante eſt une ſorte de peché originel, qui n'eſt qu'un en eſpece, mais qui produit & entretient tous les autres. Pourquoy cela ? parce que dés qu'une paſſion vous gouverne & regne avec empire dans vôtre cœur, elle vous porte à tous les pechez qui peuvent contribuer à la ſatisfaire. Quand vous auriez naturellement horreur des autres vices, s'ils flatent vôtre paſſion, c'eſt un poids qui vous entraine, c'eſt un charme qui vous ſeduit, c'eſt une loi qui vous tyranniſe. Faiſons ſentir cette verité par des exemples de l'Ecriture qui vous repreſenteront ce qui ſe paſſe encore tous les jours dans le Monde, & qui feront la principale preuve de la premiere propoſition que j'ai avancée.

Saül avant que de monter ſur le Trône avoit du merite & de la ver-

tu : c'eſt ce qui le rendit agreable aux yeux de Dieu, & qui fût cauſe de ſon élevation. Mais il ſe laiſſa malheureuſement prevenir d'une forte jalouſie contre David : de cette ſource empoiſonnée combien ſort-il de pechez, qui corrompent la pureté de ſes mœurs ? il devint ſoupçonneux, les éloges qu'on donne à David luy font ombrage ; défiant, il obſerve toutes ſes actions ; critique, il donne un tour malin aux choſes les plus innocentes ; ingrat, il oublie le ſervice que ce jeune berger venoit de rendre à ſon Etat & à ſa Perſonne; injuſte, il ne peut plus voir de bon œil un Sujet qu'il regarde comme le rival de ſa gloire & de ſon autorité, quelque ſoin que David ait de ménager l'une & l'autre. Il devient lâche & timide, ſe livrant à la triſteſſe que luy cauſe la proſperité de ce jeune homme : malin à ſon égard, rendant ſa fidelité ſuſpecte par des médiſances ſecretes : faux, trompeur & diſſimulé, il ne penſe plus qu'à luy tendre des pieges pour le ſurprendre. Il paſſe juſqu'à la cruau-

té : il ajoûte à tous ces pechez le parjure, manquant au ſerment qu'il avoit fait à Jonathas de ne plus attenter ſur la perſonne de David. On doit être ſurpris de voir tous ces vices dans un Prince qui avoit de la vertu ; il en conçoit luy-même de l'horreur en certains momens, & reconnoît l'injuſtice de ſon procedé : *Juſtior tu es quam ego* ; 1. Reg. 24. ah ! vous avez plus de vertu que moy, s'écrie-t-il à David : & cependant il continuë de le perſecuter avec plus d'acharnement que jamais. Qui eſt à la teſte de tant de crimes ? la jalouſie, MESSIEURS, tandis que cette paſſion le domine, il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit eſclave de toutes les autres.

Jeſabel étoit une Princeſſe fiere & imperieuſe ; ſa paſſion étoit l'orgueil & l'envie de regner : de-là cette longue ſuite de pechez, que nous liſons dans l'Hiſtoire Sainte. Elle forme des intrigues contre ſon propre mari ; elle eſt violente juſqu'à l'emportement contre ceux qui lui reſiſtent ; injuſte à l'égard de Naboth,

dont elle entreprend d'uſurper l'heritage ; hautaine & mépriſante, délicate & maligne, ne parlant de luy qu'en des termes offençans & injurieux, ne pouvant ſouffrir qu'il repreſente ſon bon droit, donnant de mauvais conſeils & excitant contre Naboth l'indignation d'Achab qu'elle rend jaloux de ſon autorité : *Grandis autoritatis es* : vraiment, luy dit-elle, vous ſavez bien vous faire obeïr. Elle va juſqu'à la calomnie, le faiſant accuſer fauſſement d'avoir mal parlé du Gouvernement, & blaſphemé le nom du Seigneur. Elle ajoûte à ces crimes l'impieté & l'irreligion, mépriſant les avis du Prophete Elie envoyé de Dieu pour la reprendre. Elle devient fourbe, rempliſſant la Cour de faux Prophetes, pour ramener à elle l'eſprit du Prince, & l'engager à ſuivre ſes conſeils. Elle devient cruelle, juſqu'à faire mourir un ſujet innocent, & à perſecuter Elie, parce qu'il luy annonçoit des veritez triſtes & fâcheuſes. Tous ces pechez ſont des effets neceſſaires de ſon or-

gueil, & de ſon ambition. 4. Reg. cap. 21.

Le Grand Prêtre Heli n'étoit ſujet ni à l'envie, ni à l'ambition, ni à l'avarice : ſa paſſion dominante étoit un vice que pluſieurs croyent innocent, & qui fût cependant la ſource de tous ſes malheurs. Il aimoit le repos, & haïſſoit les affaires : c'étoit un caractere d'eſprit doux & facile ; ennemi du bruit & de l'embarras : de là combien de pechez d'omiſſion, qui le rendent coupable aux yeux de Dieu ? Il laiſſe faire ſa charge par des enfans indignes d'aprocher des Autels : Il ne s'informe pas des deſordres de leur vie : il ſouffre qu'au ſcandale du peuple de Dieu, ils deshonorent leur caractere par des excez honteux ; que par une avarice ſordide ils éloignent les fideles de l'Autel & des ſacrifices : averti de leur conduite, il ſe contente de reprendre mollement ceux qu'il falloit retirer du miniſtere. Voilà, MESSIEURS, où le conduit une paſſion qu'il n'a pas eu ſoin de combattre.

Cherchons

Cherchons encore un exemple, Chrêtiens, qui vous convainque de la verité que je vous prêche : car je ne puis vous en apporter de preuve plus ſenſible. Judas eſt dominé par une paſſion d'interêt : de là vient l'égarement & l'aveuglement de ſon eſprit, juſques dans les plus ſaints miſteres : il ne penſe plus qu'à l'argent. C'eſt un hipocrite, qui tandis que Magdelaine repand des parfums ſur la tête du Sauveur, fait ſemblant qu'il n'a regret à cette diſſipation qu'en faveur des pauvres. C'eſt un fourbe & un larron, qui s'aproprie les aumônes qu'il reçoit. Il paſſe plus avant : après avoir trahi ſa conſcience, il vend ſon Maître, & communiant en cet état avec les Apôtres, il met le comble à ſes pechez par un ſacrilege : il y ajoûte l'infidelité, doutant ſi le Fils de Dieu liſoit dans ſon cœur, & s'il en connoiſſoit le fonds : *Numquid ego ſum ?* Math. c. 26. Quel enchaînement de pechez dans un Apôtre, élevé à l'école de Jeſus-Chriſt, & temoin de ſes miracles !

Remontons à la ſource comme on fait dans les maladies du corps : toute la maladie reſide dans la paſſion dominante ; c'eſt de-là que le poiſon ſe répand ſur toutes les actions de la vie.

En effet, MESSIEURS, l'ambitieux veut avancer ſa fortune, & il ne le peut qu'en s'élevant ſur la ruine des autres : pour en venir à bout, que de médiſances, que de faux raports, que de trahiſons, que d'intrigues criminelles, que de miſteres d'iniquité, où toute la malice de l'homme eſt miſe en uſage ! Le ſenſuel, le voluptueux eſt tourmenté d'une violente paſſion, & il la veut ſatisfaire : à quels deſordres ne s'abandonne-t-il point ? Idolâtre d'une vaine beauté, dont il adore tous les caprices, il n'eſt rien où il ne ſe porte pour lui plaire : Samſon revele ſon ſecret ; Herodes fait tuer Jean Baptiſte ; emportemens, dépits, jalouſies, dépenſes exceſſives diviſions dans les familles, mépris des choſes ſaintes, oubli entier de Dieu, ce ſont des ſuites inévita-

bles. On a beau vous faire des remontrances & des reproches ; tandis que vôtre cœur eſt eſclave d'une paſſion brutale, il faut qu'il ſoit ſujet à tous ces vices : en vain vous couperez les branches de cet arbre fatal ; tandis que le tronc demeure ſur pied, il en repouſſera inceſſamment de nouvelles.

Verité ſi connuë dans le monde, que la pluſpart des fautes où les hommes tombent, ne viennent que de ce qu'on les prend par leur foible. On étudie leurs paſſions, mais ſur tout celles des Grands à qui l'on a interêt de plaire : c'eſt par là qu'on les ſurprend : il n'eſt pas imaginable combien on forme de deſſeins ſur une paſſion qu'on a decouverte dans une perſonne qu'on veut gagner. Ceux qui ſont intereſſez à flater le vice qui domine en vous, ſont les yeux trop ouverts pour ne les pas appercevoir, & ſont trop attentifs à tout ce qui peut l'entretenir pour le manquer : tout y conſpire, diſcours, preſens, ouvrages d'eſprit, maniere de vivre, d'agir, de penſer ; tout

vient aboutir à ce centre : on ne réuſſit, dit-on, auprès d'une telle perſonne que par-là ; il faut être de ſes plaiſirs, & de ſon jeu ; il faut entrer dans ſes haines & dans ſes averſions: il faut flater ſa vanité, il faut acheter ſon ſuffrage : il faut gagner les Compagnons de ſes débauches ; c'eſt ainſi qu'on peut s'ouvrir un chemin facile à ſon cœur, & le tourner enſuite à ce qu'on voudra, juſques à l'injuſtice & à la violence. Leçon importante pour tous les hommes, mais ſur tout pour les perſonnes conſtituées en dignité.

Ah ! Seigneur, s'écrioit le Sage dans la connoiſſance qu'il avoit des excez étranges où nous porte une paſſion qui nous maîtriſe, ne ſouffrez pas que mes yeux ébloüis du faux éclat de la grandeur, élevent leur vûë ambitieuſe aux premieres places, *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi.* Eccleſ. c. 23. Ecartez loin de moi, Seigneur, ces deſirs vifs & inſatiables, dont la violence ne ſouffre ni bornes, ni meſure : j'en connois les conſequen-

ces pernicieuſes : j'en ai veu les effets tragiques dans les premiers hommes du monde : quelque zele que j'aye pour vôtre ſervice & pour l'obſervation de vôtre ſainte Loy, je ne répons plus de mon cœur, dés qu'il ſera dominé par une paſſion : *Et omne deſiderium averte à me.* Ibid.

SECONDE PARTIE.

Un ſecond effet qui marque encore mieux la malignité de la paſſion dominante, c'eſt que non ſeulement elle eſt la cauſe de tous nos pechez, mais elle eſt auſſi la ſource de toutes les fauſſes maximes que nous nous faiſons en matiere de conſcience. Car remarquez, MESSIEURS, qu'on ne ſe contente pas de ſatisfaire ſa paſſion : mais on veut auſſi ſe la juſtifier : *Sanctum eſt quod volumus*, dit ſaint Auguſtin ; ce que nous voulons fortement, nous voulons toûjours qu'il ſoit juſte & raiſonnable : ce ſeroit peu de ſuivre ſa paſſion, ſi on n'avoit le plaiſir de

l'autoriſer ; on ſeroit troublé par les remords de ſa conſcience, ſi ce qu'on fait ſe montroit toûjours ſous l'image affreuſe du peché. Mille retours delicats & certains doutes involontaires viennent traverſer vos deſirs : on eſt en peine ſi les attachemens qu'on a n'ont rien de criminel, & ce doute peut troubler le repos d'une perſonne, qui a encore de la crainte de Dieu ; on entre en quelque ſorte de ſcrupule ſur certains profits illegitimes, où l'on ne voit pas aſſez de bonne foy : on ne ſait ſi la froideur où l'on eſt avec certaines perſonnes, ne va point juſqu'à bleſſer la charité que nous ordonne l'Evangile : il vient quelquefois des reflexions ſur la liberté indiſcrete qu'on ſe donne de railler, de cenſurer ceux qu'on n'aime point & ſur qui on a une envie ſecrete : la conſcience vous reproche quelque fois des jeux exceſſifs & immoderez, qui intereſſent vos affaires temporelles : elle fait ſentir à d'autres le peril d'une vie molle, oiſive, ſenſuelle ; ces momens ſeroient capa-

bles de repandre l'amertume ſur tout ce qu'on a de ſatisfaction, en ſuivant le penchant de ſa paſſion dominante. Mais obſervez ici quelle eſt ſa malignité? elle détourne l'eſprit de tout ce qui pourroit le convaincre de ſes devoirs, & ne l'aplique qu'à examiner les raiſons qui peuvent la favoriſer. On reſout tous les doutes, qui naiſſent, non pas en s'éclairciſſant, qui eſt la ſeule voie legitime; mais en paſſant par deſſus, qui eſt un libertinage de conſcience: non pas en les refutant par des raiſons ſolides, appuyées ſur l'autorité de gens qui ayent de la ſcience & de la vertu, car cela ſeroit dans l'ordre; mais en les ſuprimant par indulgences pour ſoy-même, en les traitant de ſcrupule & de foibleſſe, en retenant comme parle Saint Paul, captive dans ſon cœur la verité qui veut ſe montrer: *Veritatem Dei in injuſtitia detinent.* Rom. c. 1.

En toute autre matiere on ſera ſevere tant qu'il vous plaira, même au de là de l'Evangile; mais

ſur tout ce qui touche la paſſion dominante, on eſt large juſqu'à ſe faire des maximes libertines. Je ne ſais, dit un homme intereſſé, en quelle conſcience on peut abſoudre des gens que je vois dans le Monde entretenir des commerces ſuſpects qui font parler, garder des haines ſcandaleuſes, ſe permettre des médiſances ouvertes, commettre des prophanations & des impietez dans les Egliſes; cela crie vengeance: mais il conçoit admirablement qu'on puiſſe faire profiter ſon argent autant qu'on peut, ſans autres bornes que l'impuiſſance d'en tirer davantage; qu'on puiſſe fruſtrer ſes creanciers de ce qu'on leur doit, par des formalitez de juſtice; faire des gains illegitimes, condamnez par l'uſage des gens d'honneur, ou par la Loy; rafiner ſur des voyes ſordides de s'enrichir aux dépens du prochain: retenir entre ſes mains le ſalaire des travaux d'autrui, la dote d'une ſœur, la legitime d'un frere, le legs d'un parent, le dépôt d'un ami. Il ne manque

jamais de bonnes raisons pour autoriser son procedé.

Un autre d'un caractere plus droit, mais d'un humeur fâcheuse & colere, declame hautement contre l'avarice, condamne l'ambition, la molesse, la débauche, le libertinage : tous ces pechez lui paroissent inexcusables : mais pour les emportemens il a toûjours des raisons qui les autorisent ; il croit que les fautes les plus legeres lui donnent droit de traiter durement les siens, & trouve par tout non seulement de quoy nourrir le fiel de sa passion, mais de quoi se la justifier.

L'envieux manqua-t-il jamais de pretextes pour couvrir son envie ? c'est indignation de voir des gens qui ne meritent pas l'honneur qu'on leur rend, la reputation qu'ils ont, les faveurs qu'on leur fait, les places qu'ils occupent ; c'est une franchise d'humeur, qui ne sait point flater, c'est un zele de la gloire de Dieu, de l'interêt du public ou de ses amis, qui le porte à déchirer par des médisances cruelles

ceux dont la prosperité lui fait mal au cœur. Il est bon, dit-on, que ces personnes soient connuës pour ce qu'elles sont : mais ne croiez pas qu'il aplique son esprit à découvrir la malignité de ses intentions & la fausseté de ses pretextes. Il n'observe pas que si c'étoit un zéle veritable, il éclateroit contre tous ceux qui font tort à Dieu & au prochain, & que cependant il ne se déchaîne que contre ceux dont il croit que le succez dans les affaires recule les siennes ; que si c'étoit indignation, elle seroit égale contre tous les sujets indignes de leur élevation, & que cependant il n'en ressent que contre ceux qui entrent en concurrence avec lui, & dont la gloire diminuë la sienne. Tel est le vindicatif, l'ambitieux, le sensuel & tout homme dominé par une passion violente : appliqué sans relâche à tout ce qui peut l'autoriser : il ne veut rien voir de ce qui condamne son procedé ; & ce seroit un exemple rare que celui d'un homme qui seroit entêté d'une passion, & qui s'avoüeroit coupable.

Voilà, mon Dieu, nôtre aveuglement : non contens de vous offenser, nous voulons que vous nous teniez compte de nos offenses ; que vous nous sachiez gré de nos défauts, nous canonisons jusqu'à nos vices, & nous voulons faire servir vôtre nom, vôtre gloire, vôtre sainte Loi à nos iniquitez, comme vous nous l'avez reproché par vôtre Prophete : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* Isa. c. 43.

On va bien plus loin. Non seulement on autorise sa passion autant qu'on peut par soy-même ; mais on veut encore s'appuyer du conseil d'autrui. L'avis des Confesseurs & des Theologiens qui donnent dans vôtre sens, est toûjours le plus sage : on ne peut souffrir que ceux-là & tous les autres sont des gens ouverts, des genies bornez qui ont peu de lumieres : car on ne consulte pas la personne pour savoir son avis, mais pour la faire entrer dans le nôtre. De là ce soin artificieux de bien marquer les circonstances qui peuvent vous être favo-

rables, & de ſuprimer celles qui pourroient vous être contraires : & comme le rapport qu'on fait paſſe par vôtre canal ; que l'attachement que vous avez à vôtre paſſion, vous fait déguiſer à vous-même & n'expliquer aux autres qu'à demi ce miſtere d'iniquité, que vous recelez dans le fonds du cœur, il eſt naturel que vous attiriez dans vôtre ſentiment des gens à qui vous ne faites voir la choſe que par un bon côté. *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores.* Iſa. c. 30. N'ay-je pas raiſon, dit-on, d'en uſer de la ſorte ? cela n'eſt-il pas dans les régles ? vous qui avez du bon ſens m'obligeriez-vous en conſcience à tenir une autre conduite ? On ſe donne à ſoi-même une déciſion, que la paſſion aveugle a dictée : ſouvent le Miniſtre du Seigneur par une lâcheté condamnable n'oſe reſiſter à une perſonne ainſi prevenûë : car ſi la verité fait des ennemis, c'eſt ſurtout en ce qui touche la paſſion dominante : c'eſt l'endroit ſenſible : on rompt avec quiconque oſe la contre-

dire ; & c'eſt par là que le monde eſt rempli de dupes en matiere de conſcience, qui ſe trompent eux-mêmes & qui ſont trompez par les autres. Par là ils ſe font un front d'airain contre les plaintes & les murmures : toûjours occupez à faire leur apologie, ils ne s'aperçoivent pas que le beſoin continuel de ſe juſtifier eſt une marque évidente d'une conduite irreguliere ; & c'eſt une choſe qui ne ſurprend plus, que de voir des gens entêtez ſur une choſe dont on les blâme par tout, tenir ſeuls contre tous, s'aplaudir à eux-mêmes, & ſe croire en ſeureté de conſcience.

On demande quelquefois que dit un Confeſſeur, un Directeur de la conduite d'un tel ou d'une telle ? comment accommode-t'il ſon procedé avec l'Evangile, avec la devotion, avec les communions frequentes ? il dit ce que vous diriez vous mêmes, ſi vous entendiez parler la perſonne dont il s'agit, & qu'elle vous fût inconnuë : il juge des choſes comme on les expoſe, & non pas comme vous les connoiſſez & comme elles

ſont ; il prononce ſur le raport, il decide ſur l'accuſation, & ce n'eſt pas lui qui ſe trompe, mais ceux qui penſent le tromper.

Troisieme Partie.

Un dernier trait de malignité qui paſſe les deux autres, c'eſt que la paſſion dominante conduit ordinairement à l'impenitence finale. Toutes les paſſions peuvent mener dans cet écueil ; mais celle-cy n'y manque gueres : pourquoy cela ? c'eſt parce qu'on vit dans ce peché ; il eſt naturel qu'on y meure. Comme on ne ſatisfait les autres paſſions que rarement, elles nous ſont, pour ainſi dire étrangeres ; on ne contracte point d'alliance avec elles : mais parce que la paſſion dominante eſt celle qui occupe l'eſprit & le cœur, qu'on n'agit que par ſon mouvement, que c'eſt elle qui remuë les reſſorts de nôtre ame, & que par une influence ſecrette elle produit toutes les actions que nous faiſons, ces actes réiterez luy font prendre de profondes racines.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui doit vous en donner le plus d'horreur. Si vous êtes jamais aſſez malheureux pour vous perdre, elle ſera la cauſe de vôtre reprobation. On meurt comme on a vecu ? vous le ſavez, & vous le dites tous les jours vous-mêmes : ceux qui ont aimé le jeu, joüent juſqu'à la fin ; ceux qui ont été vains, affectent de ſe diſtinguer même en mourant ; ceux qui ont eu des haines inveterées les veulent autoriſer à la mort ; on ne veut pas condamner ſa conduite paſſée, ou l'on ne ſe reconcilie qu'en apparence : ceux qui ont vecu dans l'impureté font preſque gloire de mourir fideles à l'idole à qui ils ont tout ſacrifié : ceux qui ont retenu le bien d'autrui, ne veulent pas ſe deshonorer, ni dépoüiller leurs heritiers ; & chacun ſoutenant toûjours ſon caractere, verifie cette menace formidable de Jeſus-Chriſt : *In peccato veſtro moriemini* : vous mourrez dans vôtre peché. Joan. c. 8.

Il eſt juſte que ce peché qui vous

a fait tant de fois perdre la grace, oublier Dieu, negliger vôtre devoir, abuſer des Sacremens, il eſt juſte, dis-je, ſi vous devez être damné, que ce ſoit ce peché qui vous damne : car d'en vouloir goûter tout le plaiſir pendant la vie, & y renoncer à la mort ; en être éperdûment poſſedé tandis qu'il nous flate, & avoir la commodité de le haïr, lorſqu'un ſuplice éternel nous effraye ; trouver à point nommé de quoi s'en défaire, lorſqu'il n'a plus que l'Enfer à nous preſenter ; exiger de vôtre cœur, que vous avez livré en proie à l'avarice, à la vengeance, à l'ambition, à la volupté, qu'il ſe releve de cet abyſme & de ce gouffre de vices, pour embraſſer une vertu qu'il a toûjours eûë en horreur ; qu'il rompe tous les liens, dont vous l'avez garotté, pour ſe mettre dans cette heureuſe liberté des enfans de Dieu, qui a coûté tant de combats aux Saints : qu'il parle une langue qui lui eſt étrangere : qu'il forme des deſirs qui ſont au deſſus de lui : qu'il dompte un ennemi,

par qui il s'eſt toûjours laiſſé dominer, gourmander, tyranniſer, eſt-il rien de plus injuſte ? le pecheur doit-il attendre cette grace du Ciel, & cet effort de lui-même ?

Non, il eſt juſte encore une fois, qu'il meure dans l'habitude, où il a toûjours vécu : que pour punition de ſes pechez paſſez, il forme juſqu'aux approches de la mort mille projets ſenſuels : qu'il regrette la perte de ſon plaiſir, lorſqu'on croira qu'il pleure ſon peché : que ſon eſprit lui retraçant l'image de ſes voluptez ou de ſes haines inveterées, arrache de lui juſqu'au lit de la mort des complaiſances criminelles : qu'il laiſſe voir juſques dans ſes yeux mourans que le feu de la convoitiſe n'eſt pas encore éteint, & que tandis que les perſonnes qui ne le connoîtront pas à fond le croiront converti, il mette le dernier ſceau à ſa reprobation par un attachement actuel à ſon peché : *In peccato veſtro moriemini.* Voilà la fin tragique où nous conduit une paſſion dominante : elle a fait la felicité du pecheur pendant ſa vie ;

elle ſera ſon ſuplice dans les Enfers ; elle ſera ſon bourreau, le ver rongeur qui le conſumera : *In peccato veſtro moriemini.*

Je voy bien, dit-on en certains momens, le peril où m'expoſe la paſſion qui me gouverne : mais quelle apparence de la ſurmonter ? elle eſt fondée ſur l'humeur & ſur le temperament : peut-être on pourroit l'affoiblir ; mais la peut-on détruire ? ſi je prens aujourd'hui quelque empire ſur elle, il faut demain recommencer tout de nouveau : s'il ne faloit qu'un coup d'éclat pour s'en défaire une fois, on pourroit s'y reſoudre ; mais comme elle eſt née dans nôtre propre fonds, qu'elle tire ſes forces des nôtres, qu'elle ſoûleve nôtre cœur contre nous-mêmes, tant que nous ſubſiſtons, c'eſt un ennemi qui ſe fortifie malgré nous chaque jour, & qui ne peut mourir qu'avec nous.

J'avoüe, MESSIEURS, que la victoire eſt difficile ; mais elle n'eſt pas impoſſible ; mais elle eſt neceſſaire. Ah ! Chrétiens, connoiſſez-

vous ſi peu quel eſt le pouvoir de la grace ? Saint Paul reſſentit autrefois les mêmes peines que vous, & dans le deſeſpoir de les vaincre il demanda à Dieu d'en être délivré : mais le Seigneur lui répondit, qu'il ne ſavoit pas quelle étoit l'efficace du remede qu'il lui preparoit ; qu'il comptaſt ſur la grace, & qu'il en éprouveroit dans la ſuite les ſalutaires effets : *Sufficit tibi gratia mea.* 2. Cor. c. 12.

Vous vous plaignez, Chrêtiens, de l'importunité d'une paſſion qui vous preſſe ſans relâche ; mais faites-vous ſi peu d'attention à la ſainte importunité de la grace qui vous ſollicite avec des ſoins plus vifs & plus empreſſez ? Avez-vous jamais approché du Sacrement de Penitence, avez-vous fait une Communion ; avez-vous entendu la parole de Dieu, avez-vous été temoins de quelque évenement tragique, de quelque mort ſubite ; avez-vous même été d'une partie de plaiſir, où Dieu ne vous ait pas reveillez ſur ce vice que vous aimez plus que les autres ? Combien

de fois vous a-t-il obligez malgré vous de rentrer en vous mêmes? Combien de fois vous a-t-il convaincus, confondus en ſecret ſur l'exemple d'autrui ? Combien de fois une voix interieure vous a t-elle dit à l'oreille du cœur, ce que Dieu dit autrefois à Abraham : *Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis Iſaac.* Gen. c. 22. La victime que je vous demande en ſacrifice, c'eſt cette paſſion bien-aimée, c'eſt cet enfant cheri que vôtre cœur a conçû & nourri avec tant de ſoins ; toute autre victime m'eſt indiferente. En vain vous avez eſſayé d'échaper à la grace qui vous pourſuivoit ; toûjours vigilante, & attentive à vôtre ſalut, ſans jamais prendre le change, elle n'a point ceſſé de troubler la fauſſe paix de vôtre conſcience ; & ſi vous me dites qu'il vous en auroit trop coûté pour reſiſter aux attaques frequentes d'une paſſion qui vous tyranniſe, je pourrois vous répondre qu'il vous en a peut-être plus coûté pour tenir contre les puiſſantes ſollicitations de la grace, qui rejettée, mé-

priſée, combatuë tant de fois ne vous a point encore abandonnez.

Que dis-je, mon cher Auditeur? elle vous a fait haïr ce peché au pied des Autels, vous l'avez deteſté plus d'une fois, vous avez juré de vous en défaire; élevé au deſſus de vous-même & fortifié du ſecours d'enhaut, vous avez compris qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût être auteur de ce miracle, vous avez ſenti que ſa main pouvoit rompre vos chaînes; vous conveniez alors que tout étoit poſſible à la grace. Or ce que vous avez pû dans certains momens, pourquoi deſeſperez-vous de le pouvoir encore? le même Dieu qui vous a ſoûtenu, ne le peut-il plus? ſon bras eſt-il racourci? le ſoin qu'il a de vous preſſer, n'eſt-il pas un gage aſſuré du ſecours qu'il vous prepare? vous que Dieu ſemble avoir particulierement entrepris & diſtingué des autres, en troublant ce repos mortel dont tant de pecheurs joüiſſent tranquillement: vous, dis-je, aprehendez-vous qu'il vous laiſſe? Mais parlez de bonne foy, ce

n'eſt pas là ce qui vous arrête : vous pouvez vaincre vôtre paſſion, & vous n'en doutez pas, mais vous n'oſez la combattre, c'eſt un mal que vous aimez, c'eſt un ennemi que vous flattez, vous craignez une victoire qui doit vous coûter la perte de quelques plaiſirs.

Victoire neanmoins neceſſaire ; vôtre éternité, vôtre unique & grande affaire dépend de là : il faut vous ſauver ; le Royaume des Cieux veut être emporté par force ; la mort eſt plus proche pour vous que vous ne penſez ; mille autres que vous avez connu, ont mal fini ; vous mourrez comme eux dans votre peché : *In peccato veſtro moriemini.*

Finiſſons, Chrêtiens, par la priere que Judith fit à Dieu pour s'encourager à couper la tête d'Holopherne, qui étoit le chef des ennemis d'Iſraël. *Confirma me Domine Deus in hâc horâ :* Seigneur, lui dit-elle, Dieu de nos Peres, ſoûtenez ma main tremblante à ce moment qui va decider de vôtre gloire & du repos de vôtre Peuple. Diſons de même,

Chrêtiens, ſur le point d'immoler à Dieu cette paſſion qui eſt la ſource de tous nos pechez. *Confirma me Domine Deus*, la voici venuë pour moi, mon Dieu, cette heure de ſalut, où je dois vous ſacrifier la victime que vous m'avez demandé tant de fois, & que j'ay toûjours eu la lâcheté de vous refuſer : je le hais ce malheureux peché, qui fomente l'inimitié qui eſt entre vous & moi : j'ai enfin compris à quoi il m'expoſe, & dés ce jour, mon Dieu, je le veux détruire. Mais je ſens bien que j'ay beſoin de vous pour cela : je rougis de me voir ſi foible contre un ennemi qui eſt le vôtre & le mien : ſecourez-moi, Seigneur, fortifiez-moi : *Confirma me.* J'ai fait cent fois les plus belles reflexions du monde, j'ai formé les reſolutions les plus fortes, j'ai pris les meſures les plus juſtes, mais quand je viens au moment fatal où il faut fraper le coup, je ſens expirer ma haine, toute ma vertu m'abandonne, je n'ai pas la force de lever le bras : ſoûtenez-moi, Seigneur, raſſurez mon cœur

perfide, où il y a malgré moi une ſecrette intelligence contre vous : *Confirma me Domine Deus.* Je vous en ai prié d'autres fois, mais ſans deſirer de l'obtenir ; aujourd'hui je le deſire, j'en ai deſeſperé juſquà preſent, mais je me ſens maintenant animé d'une confiance qui me répond du ſuccés ; ce ne peut être en vain que vous m'inſpirez un deſſein ſi fort au deſſus de moi : achevez, Seigneur, ce que vous avez ſi heureuſement commencé, & faites voir en moi un miracle de vôtre grace : *Et hoc quod credens per te fieri poſſe cogitavi, perficiam.* Faites, mon Dieu, qu'après être ſorti de ce honteux eſclavage, je n'y rentre jamais, & qu'après avoir combatu ma paſſion dominante pendant ma vie, je reçoive la couronne de gloire dans l'éternité, &c.

SERMON

SERMON
SUR
LA PENITENCE
DE
MAGDELAINE.

Propter quod dico tibi : remittuntur ei peccata multa , quoniam dilexit multùm.

C'eſt pourquoi je vous declare qu'on lui remet beaucoup de pechez , parce qu'elle a beaucoup aimé. En Saint Luc , chap. 7.

JE ne ſai, MESSIEURS , lequel des deux eſt le plus capable de nous engager à faire une ſincere penitence, ou la conduite de Magdelaine à l'égard du Sauveur du monde , ou la conduite de Jeſus-Chriſt à l'égard de Magdelaine : ou la contrition amere

de cette femme pechereſſe, ou la prompte abſolution d'un Dieu ſi miſericordieux : ou l'amour genereux de cette ſainte Penitente, ou la remiſſion entiere & la grace abondante, dont cet amour eſt recompenſé par Jeſus-Chriſt. L'un & l'autre me paroît également propre à nous toucher ; ſes larmes & ſa grace, la ferveur de ſon amour & la bonté d'un Dieu Sauveur : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

En effet, MESSIEURS, il ſemble que Dieu ait ſuſcité dans l'Egliſe cette ſainte Penitente pour ſervir de modelle aux pecheurs, & pour leur faire comprendre de quels ſentimens les ames les plus égarées ſont capables à ſon égard, quand elles veulent répondre à la grace, modele efficace & touchant ; puiſque Magdelaine a la conſolation d'avoir peut-être donné à l'Egliſe plus de vrais penitens par ſon exemple, que des Predicateurs les plus zelez n'en ont converti en expoſant les veritez les plus terribles de l'Evangile.

Mais ſi la penitence de Magdelaine

eſt un exemple puiſſant, la bonté que le Sauveur du monde a pour elle, eſt encore plus engageante. Si l'Evangile ne nous repreſentoit dans Magdelaine que des larmes ſteriles & infructueuſes; qu'une penitence douteuſe, dont le ſuccés demeurât incertain : ſi elle avoit ſeulement beaucoup aimé, & qu'il ne parût pas qu'elle eût été beaucoup aimée; on ſeroit peut-être ébranlé par un exemple ſi genereux, & ſi rare, mais on ne ſeroit pas enlevé : une douleur ſi vive, qui ne ſeroit pas recompanſée d'une prompte & d'une entiere remiſſion, nous rendroit amers les fruits de la penitence. Mais quand on voit une penitence acceptée, des ſoupirs écoutez, des larmes ſuivies de la joie, l'amour payé d'un amour reciproque, un Dieu devenu le protecteur d'une femme pechereſſe, un Dieu qui répond aux ferveurs de ſa charité par une profuſion de grace, & qui ne veut pas ſe laiſſer vaincre par l'homme en bonté, en generoſité, en liberalité; rien n'eſt plus capable d'engager les pecheurs à la penitence, & s'il leur

reſtoit encore de la langueur après l'exemple de Magdelaine, la maniere dont elle eſt reçûë du Sauveur doit achever l'ouvrage de leur converſion. C'eſt à ces deux penſées que je m'arrête, parce qu'elles renferment tout le texte, l'eſprit & la ſuite de mon Evangile, & que l'une ſemble être née pour ſoûtenir l'autre : appliquez-vous-y, MESSIEURS, elles vont faire tout le ſujet de mon diſcours.

Je dis que l'Evangile de ce jour nous fournit en même tems, & le modele, & le motif d'une parfaite penitence : le modele dans la converſion de Magdelaine : le motif, dans le pardon que lui acorde Jeſus-Chriſt. Rien de plus inſtructif pour les pecheurs que l'exemple de cette ſainte Penitente ; rien de plus capable de les encourager que l'heureux ſuccez de ſa penitence. Elle a beaucoup aimé ; ſa charité eſt la meſure de celle que vous devez avoir en retournant à Dieu : elle a été beaucoup aimée ; cette grace eſt le motif le plus puiſſant de vous convertir, *Convertimini ad me*

& convertar ad vos, convertiſſez-vous à moi, comme Magdelaine s'eſt convertie ; & je me convertirai à vous, comme je me ſuis coverti à elle. En deux mots, le modelle d'une parfaite penitence dans la converſion de Magdelaine ; le motif d'une parfaite penitence dans l'abſolution que lui accorde le Sauveur du Monde : ce ſont les deux parties de ce diſcours: demandons les lumieres au S. Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND je propoſe aux pecheurs la penitence de Magdelaine comme le modele d'une parfaite converſion, ne croiez pas, MESSIEURS, que je parle ſeulement à ceux qui ſont dans la débauche & dans le libertinage : c'eſt une queſtion parmi les Peres, ſi par le mot de pechereſſe, dont l'Ecriture ſe ſert, *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* : c'eſt une queſtion, dis-je, de ſavoir ſi on nous marque une perſonne, qui eût de mauvais commerces, & qui vecut dans le de-

ſordre ; ou ſi c'étoit ſeulement une femme mondaine, aimant le luxe, le jeu, le plaiſir, & s'aimant ſur tout elle même. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la penitence n'eſt pas uniquement pour les perſonnes qui ont des engagemens ſcandaleux dans le monde : bien de gens y vivent avec honneur qui devant Dieu n'ont pas moins beſoin de converſion que Magdelaine ; on s'éloigne de Dieu par plus d'une voye ; & ce n'eſt pas ſeulement par le peché d'impureté qu'on ſe damne, mais par tous les vices que condamne la Loi de Dieu. C'eſt donc à tous les pecheurs de quelque caractere qu'ils ſoient, que l'Evangile propoſe la penitence de Magdelaine pour modele, comme le plus parfait que nous ayons : je m'explique.

La penitence à la conſiderer dans ſon principe, qui eſt la douleur & la contrition a deux qualitez, dont l'une lui eſt eſſentiele & ne doit jamais manquer ; l'autre eſt purement accidentelle, & ne ſe trouve que quand la penitence eſt parfaite. Ce qu'il y a d'eſſentiel dans la douleur eſt un

amour de preference par lequel nous aimons Dieu plus que nous-même, plus que nôtre peché, plus que les cauſes du peché, plus que les effets du peché. Preference abſolument neceſſaire : de quelque nature que ſoit la penitence, il faut que le pecheur aime Dieu par deſſus tout, qu'il ſoit prêt à quitter tout pour lui plûtôt que de l'offenſer. Mais outre cet amour de preference, il y a quelquefois un amour ſenſible qui l'accompagne, lorſque la douleur ſe fait ſentir au dedans, & qu'elle ſe produit au dehors. C'eſt en quoi conſiſte la perfection de la penitence, & c'eſt ce qui remet entierement ſelon les Theologiens, la coulpe & la peine. L'un & l'autre s'eſt trouvé au ſouverain degré d'excellence dans la converſion de Magdelaine : amour de preference, amour ſenſible : *Dilexit multum.* Luc. c. 7.

Amour de preference : cela paroît par la ſimple expoſition de l'Evangile. *Ut cognovit quod accubuiſſet in domo Phariſæi.* Ibid. Remarquez, MESSIEURS, qu'elle penſoit à Jeſus-Chriſt, qu'elle étoit inſtruite des

lieux où il alloit, & qu'elle ſuivoit même ſes pas : marque évidente que Dieu commençoit à ſe rendre maître de ſon cœur. Ce n'eſt gueres-là l'uſage des femmes mondaines ; de chercher celui qui peut les faire retourner à Dieu : occupées de l'amour d'elles-mêmes, elles ſont aſſez averties des parties de divertiſſement, & des aſſemblées de plaiſir ; mais elles ſont peu en peine de ſavoir qui les retirera de leur égarement : elles regardent au contraire les gens deſtinez à un ſi ſaint miniſtere comme des hommes incommodes, qu'il faut éviter. Magdelaine avoit été dans cette erreur ; mais elle en eſt bien revenuë : ce n'eſt plus de ces rendez-vous prophanes qu'elle a ſoin de s'inſtruire ; une plus ſainte penſée occupe tout ſon eſprit, elle ne cherche que celui qui lui a percé le cœur d'une douleur ſi amere, & d'un ſi vif repentir de ſes pechez ; le trait lui en eſt demeuré bien avant dans l'ame & ne lui donne point de repos. Elle ne peut plus penſer à d'autre qu'au Sauveur du Monde ; elle ſoûpire après le

moment heureux, où elle pourra ſe voir à ſes pieds.

Dès qu'elle eut aprit où il étoit, emportée par une ſainte impatience, elle y court, elle y vole. Ce n'eſt pas par un motif d'interêt temporel comme les Juifs qui n'alloient à Jeſus-Chriſt que pour la ſanté du corps, & pour la gueriſon de leurs maladies; de plus nobles ſoins la font agir : la grace d'un Dieu lui étoit devenuë plus chere que la vie, que la ſanté, que les biens, que les plaiſirs, un Dieu ſeul lui paroît digne de ſon attachement, c'eſt lui ſeul qu'elle cherche dans la perſonne ſacrée de Jeſus-Chriſt, c'eſt par un amour de preference qu'elle oublie tout pour aller à lui ; Chrêtienne, dit un ſavant homme : avant la publication de l'Evangile, elle nous aprend à chercher Dieu pour lui-même.

Preference abſoluë. *Ut cognovit*, dés qu'elle eût apris où étoit le Sauveur, elle ne balança pas un moment. Elle avoit ſans doute des amis, & ces amis ne lui étoient pas indifferens : elle étoit aimée, recherchée, adorée : elle

ſe trouvoit dans un âge & dans une ſituation à pouvoir vivre dans le monde avec agrément : l'amour de ſon Dieu effaça toutes ces idées, tous ces ſentimens ; il s'empara de ſon eſprit, & de ſon cœur, de ſorte qu'elle lui ſacrifia dés-lors tous ceux qu'elle avoit aimé le plus tendrement. Ce ne fût ni par infidelité, ni par legereté, ni par inſenſibilité : trop ſenſible, helas ! & trop fidele à ſes profanes amans, elle vous fit, Seigneur, un ſacrifice qui lui coûta cher, & qu'elle n'eût jamais fait pour tout autre que pour vous. Elle n'examina point ſi ceux qu'elle quittoit, étoient des perſonnes à qui elle fût obligée, ou qui lui fuſſent neceſſaires : ſi la reconnoiſſance ou l'interêt exigeoit d'elle, ſelon le monde, des ménagemens, des égards ; elle ſe ſouvient, ô mon Dieu, que c'eſt à vous qu'elle avoit les premieres & les plus eſſentielles obligations ; elle ne fût touchée que du regret d'avoir été ſi long tems ingrate envers vous ; elle ſe repoſa ſur vous du ſoin de ſes interêts, & comme elle vous avoit ſacrifié juſ-

qu'alors à ſes amis, elle voulut vous vanger aux dépens de ſes propres inclinations: elle crut vous devoir cela, perſuadée que ceux qu'elle avoit aimez, n'auroient pas ſujet de ſe plaindre d'elle, s'ils ne ſe voyoient abandonnez qu'en faveur d'un Dieu qu'elle commençoit à connoître, & qu'elle auroit toûjours aimé ſi elle l'eût toûjours connu, *Ut cognovit.*

Preference fondée ſur la connoiſſance qu'elle eût de l'énormité de ſes pechez, & de la bonté d'un Dieu Sauveur. Elle avoit vécu juſques alors comme les femmes mondaines ſans connoître Dieu, & ſans ſe connoître elle-même: je ne ſai par quelle heureuſe avanture, dit S. Gregoire, elle entendit prêcher le Sauveur du Monde: elle aprit de lui-même qu'il étoit venu pour ſauver les pecheurs, qu'il ne dedaignoit pas les plus égarez: elle le vit entreprendre avec chaleur leur défenſe contre les Phariſiens: elle eut peut-être la conſolation d'entendre de ſa bouche la parabole de l'Enfant prodigue,

du bon Paſteur : l'excez de ſa miſericorde par raport à une pechereſſe comme elle la toucha, la charma, l'enleva.

Il eſt Sauveur, dit-elle, & je ſuis perduë : il eſt venu chercher les plus égarez, où trouvera-t-il un plus grand égarement que le mien ? je ſuis indigne de ſes graces, il eſt vrai, mais ſi j'étois moins criminelle, peut-être ne ſerois-je pas une conquête digne de lui. Il eſt Sauveur, en puis-je douter après les marques éclatantes que j'ai vûës de mes yeux ? tout Jeruſalem l'adore malgré l'envie de nos Prêtres : les aveugles, les ſours, les muets gueriſſent : les demons tremblent, & fuyent devant lui : les morts reſſuſcitent : chaque jour produit un nouveau miracle, & toute ſa perſonne eſt un prodige encore plus ſurprenant. Quel air de majeſté ſur ſon viſage ! quelle grace, quelle force dans ſes paroles ! eſt-ce un homme ? eſt-ce un Dieu ? quelle grandeur dans une ſimplicité apparente ! mais quelle ſainteté & quelle vertu, quelle dou-

ceur envers le prochain : quelle modeſtie avec tant de merite, & tant de reputation ! mais quelle ardeur pour ramener à Dieu les ames perduës! ah ! il eſt ſans doute Sauveur. Mais ce Sauveur en general veut être le mien en particulier : il me l'a fait ſentir juſqu'au fond de l'ame par les traits les plus perçans ; c'eſt à moi qu'il a parlé ; il a lû dans mon cœur, il en connoît le ſecret. Inſenſible juſqu'à preſent aux avis & aux remontrances, ay-je pû tenir contre lui ? j'ai ſenti en moi quelque choſe de nouveau ; je ne ſai comment il a changé mon cœur, mais il l'a touché, remué, penetré ; cent autres l'ont vû & l'ont écouté ſans nul ſentiment ; ce n'étoit point à eux, c'étoit à moy qu'il en vouloit ; il a jetté ſur moi cet œil de diſcernement qui fait les élûs, il a diſtinguée, il m'a preferée : il eſt juſte de reconnoître cette diſtinction par une preference reciproque : j'ai été ſi ſenſible à ceux qui m'ont recherchée : ſerai-je ingrate à l'égard d'un Dieu, qui m'a prevenu de ſa grace ? je ne ſerois pas digne de vivre, ſi je pou-

vos deſormais vivre pour d'autres que pour lui.

Preference haute, publique, éclatante : *In domo Phariſæi.* Ce fut dans la maiſon de Simon le Phariſien qu'elle voulut ſe declarer. Elle n'attendit pas que Jeſus-Chriſt ſe fût retiré chez lui pour l'aller trouver en ſeureté, comme Joſeph d'Arimathie qui n'oſa le ſuivre ouvertement, par la crainte qu'il avoit des Juifs : elle choiſit une maiſon ouverte à tout le monde ; un tems de feſtin, où tous les conviez devoient ſe rendre, l'occaſion la moins propre en apparence pour le deſſein qu'elle projettoit : elle voulut que ſa preference parût aux yeux de toute la Ville ; qu'on ſçût deſormais ce qu'elle étoit : elle voulut ſe declarer une fois hautement & s'engager pour jamais par une action d'éclat : honteuſe d'avoir ſoûtenu pour le vice tous les reproches d'une Ville que lui attiroit ſa conduite, elle veut aujourd'hui ſoûtenir pour la vertu le mépris & les railleries qu'elle attend du monde après un changement ſi ſurprenant. Elle a fait gloire

de ſes déreglemens : la grace a changé cet ordre : elle ne fait plus gloire que d'être à Dieu : en quelque lieu qu'elle rencontre le Sauveur, elle eſt reſoluë de ſe jetter à ſes pieds, & de faire éclater ſa converſion, le trouvât-elle dans une place publique. Elle ne craint point les yeux du monde, elle les cherche : elle entre chez Simon le Phariſien ſans être connuë, ſans parler à perſonne ; elle ſe gliſſe dans la ſale du feſtin, elle perce la foule : elle demêle au travers de l'aſſemblée celui qu'elle cherche ; elle ne fait point excuſe de ſa liberté, elle ne prepare point les eſprits à un procedé ſi extraordinaire ; elle a le courage de pourſuivre un projet, dont l'execution n'eſt pas toûjours ſi facile qu'elle l'a paru d'abord : que dis je ? elle a le courage de mépriſer le monde ; ou plûtôt, helas ! y penſe-t-elle ? y avoit-il encore un monde pour elle. Occupée qu'elle étoit de l'amour de Jeſus-Chriſt, elle auroit percé une armée entiere ſans penſer à d'autres qu'à lui : c'eſt à lui ſeul qu'elle veut plaire, & non pas aux hommes : c'eſt aux yeux

de ſon Dieu qu'elle penſe à faire agréer le ſacrifice de ſes larmes. Que ceux-là craignent le fantôme du reſpect humain, qui n'aiment Dieu qu'à demi : on eſt bien peu touché quand on a le loiſir de penſer à ce que le monde dira.

Magdelaine paſſe de cet amour de preference, qui lui a fait tout quitter pour Dieu, à l'amour ſenſible qui fait la perfection de la penitence. Oüi, Chrêtiens, elle pleure ſes pechez avec une ſenſibilité la plus vive & la plus durable qui fut jamais.

Senſibilité vive : tout parle dans ſa penitence. Il n'eſt point de marque d'un cœur contrit qu'elle ne donne : & comme dans ces engagemens de paſſion elle avoit mis en œuvre tout ce qu'un caractere tendre peut imaginer de plus touchant, elle veut aujourd'hui reparer par la vivacité de ſa douleur, le mauvais uſage qu'elle avoit fait d'un cœur que Dieu n'avoit formé que pour lui. Suivons ſur cela le texte de nôtre Evangile.

Et ſtans retrò ſecus pedes ejus. Luc. c. 7. Elle n'oſe ſe preſenter à Jeſus

Chriſt, elle ſe juge trop indigne de paroître à ſes yeux. Quelque bonté qu'il ait pour les pecheurs, elle ſait juſqu'où va la haine qu'il porte au peché ; elle n'eſt pas aſſez purifiée pour ſoûtenir la veuë d'un Dieu ſi pur & ſi ſaint. C'eſt aſſez & c'eſt encore trop pour elle qu'il daigne la ſouffrir à ſes pieds : elle ne connoît plus de lieux aſſez humilians : mais comme elle ne peut deſcendre plus bas, c'eſt à ce Tribunal de miſericorde qu'elle vient en rampant : elle y demeure à genoux en poſture de criminelle.

Lacrymis cœpit rigare pedes ejus. Ibid. Elle avoit profané ſes yeux par des regards trop libres, par des traits empoiſonnez qui corrompoient les ames les plus innocentes : elle avoit indignement proſtitué ſes larmes à l'amour, au dépit, à la jalouſie : elle expie ſes fautes par le ſacrifice de ſes mêmes larmes : les yeux attachez aux pieds de Jeſus-Chriſt, & fermez pour jamais à tous les objets profanes, en repandent des torrens : ce ne ſont point quelques larmes échapées qui ſortent à peine des yeux ? elles ſuffi-

ſent pour arroſer les pieds du Sauveur du Monde.

Et capillis capitis ſui tergebat. Ibid. Elle dénoüe au même tems ſes cheveux : elle les mêle, elle les confond, elle en eſſuye les pieds de Jeſus-Chriſt. Elle a horreur de ces vaines parures qu'elle a tant aimées : elle ne peut plus les ſouffrir, comme a dit Saint Jerôme d'une illuſtre penitente de ſon tems : elle haït juſqu'aux ornemens & à la beauté d'un viſage, qui avoit pû plaire à d'autres yeux qu'à ceux de Dieu.

Et oſculabatur pedes ejus, & unguento unguebat. Ibid. Elle veut expier par de ſaints baiſers les libertez qu'elle a priſes autrefois : elle répand avec profuſion les parfums dont elle faiſoit un mauvais uſage : rien n'a ſervi dans elle au peché, qui ne devienne un inſtrument de penitence. Elle repare par un ſaint excez de douleur ces excez honteux où porte quelquefois la fureur de l'amour profane ; elle n'a pas la force de proferer une parole, pour implorer la clemence du Sauveur du monde. Mais qu'auroit-

t-elle pû dire, qui aprochât de ce qu'elle faiſoit ? que pouvoient ajoûter ſes paroles à ſes actions ? ſes yeux parloient pour elle ; il y a un langage du cœur que le monde n'entend pas, & qui eſt entendu de Dieu.

Ah ! s'il m'étoit permis d'entrer dans le ſecret de ſon ame, & d'en développer le myſtere : quels ſentimens ſe ſuccederent en foule l'un à l'autre, de douleur, de confuſion, de repentir, de reſpect, de tendreſſe ! quelle horreur des égaremens de ſa vie, quelle ſainte haine de ſoy-même, quels tranſports d'amour & de reconnoiſſance envers un Dieu ſi bon ; que de proteſtations d'une éternelle fidelité, que de retractations de ſa conduite paſſée, que de ſacrifices de ce qu'elle avoit le plus aimé, que de regrets d'avoir ſouffert ces adorations profanes, ces noms de divinité, toutes ces marques d'un reſpect impie dont elle avoit nourri ſa vanité & ſa paſſion !

Cent fois elle retraça dans ſon eſprit toutes les années de ſa vie dans l'amertume de ſon cœur, & cent fois

elle pleura tout de nouveau ſur les égaremens de ſa jeuneſſe : elle vit alors ſes amans profanes avec d'autres yeux : plus ils lui avoient été chers, plus elle en eût d'horreur, plus ils lui avoient paru dignes de ſes attachemens, plus ils lui ſemblerent alors dignes d'une ſainte haine : plus heureuſe & plus contente, ſi elle avoit pû les voir aux pieds de Jeſus-Chriſt joindre leurs larmes aux ſiennes, que de les voir à ſes genoux idolâtres d'une vaine beauté, lui prodiguer un encens qui n'étoit dû qu'à Dieu. Que n'eût-elle pas fait pour ramener au bon Paſteur ſes brebis égarées, dont elle avoit peut-être cauſé la perte ? Ne doutez pas que ſa bouche collée ſur les pieds du Sauveur ne parlat pour leur ſalut : deſolée de ne pouvoir tourner à Dieu les cœurs qu'elle avoit touchez, elle fût inconſolable de ne le voir pas autant aimé des hommes qu'elle en avoit été aimée.

Mais ne croyez pas que cette ſenſibilité ſi vive fût l'effet d'une ferveur paſſagere ; elle ne fit qu'augmenter tout le reſte de ſes jours. Ce fut non

ſeulement ſans retour au monde qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt ; mais toûjours également ſenſible à la grace de ſon Dieu, elle ſoûtint juſqu'à la fin ſon caractere d'une ſainte Penitente. Attentive deſormais à ſuivre le Sauveur, elle ne perdit aucune de ſes inſtructions : & lorſque dans ſes courſes apoſtoliques il daignoit loger chez elle tandis que Marthe étoit occupée à le recevoir, Magdelaine ſe tenoit dans le ſilence, & lui faiſoit un ſacrifice de ſon cœur contrit & humilié. Lorſqu'il vint en Bethanie où il reſſuſcita Lazare, pendant que Marthe le ſervoit à table, Magdelaine n'oublia pas de venir à ſes pieds y répandre les parfums, & renouveller les marques de ſa ferveur & de ſon amour.

Ce ne fût pas ſeulement dans ces tems-là qu'elle s'attacha le plus à lui, ſon zele redoubla dans le fort de la perſecution. Les Apôtres furent intimidez par les Juifs : les brebis effrayées à la veuë des mauvais traitemens qu'on faiſoit au Paſteur, ſe diſſiperent, pour uſer de l'expreſſion de l'Ecriture : il n'y eut que Magdelai-

ne, cette brebis autrefois égarée, qui le ſuivit conſtamment juſqu'à la mort: que dis-je, juſqu'à la mort? ſa fidelité alla bien au de-là de ce terme qui finit les plus forts attachemens: elle fût inconſolable de l'avoir perdu, elle prevint le lever de l'autore pour luy rendre ſes derniers devoirs, elle pleura amerement ſur ſon tombeau; & lorſqu'après ſa Reſurrection glorieuſe il quitta la terre pour monter au Ciel, Magdelaine qui n'avoit plus rien de cher au monde après la perſonne ſacrée de Jeſus-Chriſt, s'enſevelit toute vivante dans une grotte pour le reſte de ſes jours, où elle acheva de conſommer le ſacrifice de ſa penitence.

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, le modele que l'Evangile vous propoſe. Faſſe le Ciel que vous en ayez été touchez; le ſeul recit d'une action ſi genereuſe quelque ſimple qu'il ſoit, a toûjours ſa force. Peut-être vous a-t-il obligé malgré vous à faire ſur vous mêmes des retours qui vous couvrent d'une ſainte confuſion: honteux de reſſembler à Magdelaine par

les égaremens d'une vie mondaine, vous avez peut-être desiré de lui ressembler par une sincere penitence ; vous avez peut-être été sur le point de vous declarer par une conversion aussi éclatante que la sienne : vous avez bien reconnû que la penitence ordinaire que vous faites, est un amusement, un fantôme, une illusion ; vous connoissez vôtre caractere vif, ardent, & qui ne fait rien à demi ; il vous faut un coup d'éclat pour mettre ordre à vôtre salut : on a beau dire qu'on peut se convertir sans rompre si hautement avec le monde : des personnes moins vives, moins ardentes le pourroient peut-être : mais pour des gens extrêmes comme vous, il n'y a point de milieu. Voilà l'unique voye de salut qui vous reste : il faut que vous soyez tout à Dieu, ou tout au monde : il faut un saint excez de ferveur qui vous enleve, qui vous arrache à la vanité, à vous mêmes. Traitez la penitence que je vous impose d'impraticable, d'indiscrette, d'outrée tant qu'il vous plaira : il faut quelque fois aller jusqu'à la sainte fo-

lie de la croix, folie ſelon le monde; & ſageſſe devant Dieu : il y a ici des gens, à qui j'oſe dire que le Royaume de Dieu eſt fermé pour eux ſans cela.

Ah, MESSIEURS, ſi Magdelaine s'étoit arrêtée à toutes les reflexions que je vois faire aux gens du ſiecle: on jugera qu'il y avoit du mal, puiſque j'ai rompu avec telle & telle perſonne; il faut attendre, le tems facilitera les choſes; nous ne ſommes pas encore dans un âge à renoncer tout-à-fait au monde; je n'aime point ces converſions qui font du bruit; que dira-t-on ſi l'on me voit tout à coup changer? on peut ſe ſauver ſans ſe mettre dans une ſi grande devotion: ſi, dis-je, Magdelaine eût parlé de la ſorte, elle étoit perduë ſans reſſource; un moment plus tard, de penitente elle devenoit une reprouvée; jugez par là de quelle importance il eſt d'uſer bien d'un tel moment. Mais s'il vous reſte encore de la langueur après un ſi bel exemple, la bonté avec laquelle le Sauveur du monde en uſe envers Magdelaine, eſt un puiſſant motif qui doit

achever

achever l'ouvrage de vôtre conversion ; c'eſt la ſeconde partie de mon diſcours.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE la crainte des jugemens de Dieu ſemble être le motif le plus propre à toucher les mondains à cauſe de l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes, il eſt encore des ames aſſez bien nées pour ſe laiſſer toucher par des motif plus genereux : certains traits d'une bonté extraordinaire excitent dans leurs cœurs je ne ſai quelle nobleſſe de ſentimens, dont la nature ſemble avoir jetté les premieres ſemences, & que la grace fait éclore & naître en ſon tems ! Or cette bonté ne parut jamais mieux que dans le pardon que Jeſus-Chriſt accorde à Magdelaine : grace qui repond aux demarches qu'elle a faites, & qui repond d'une maniere même qui les ſurpaſſe : comment cela ? écoutez moi.

Magdelaine avoit fait paroître dans ſa penitence un amour de preference, & un amour ſenſible ; or le Fils de

Dieu repond parfaitement à l'un & à l'autre. Oüi, MESSIEURS, Jeſus-Chriſt donne aujourd'hui à Magdelaine les marques d'une preference toute particuliere : il avoit long-tems gardé le ſilence, tandis qu'elle pleuroit à ſes pieds, & qu'elle tâchoit de le toucher de compaſſion par tous les témoignages d'une douleur également vive & reſpectueuſe ; il ſemble qu'il ne daignoit pas l'écouter, & qu'il ne ſe fût pas même aperçû de la poſture humiliante où étoit cette pauvre pechereſſe ; & ſi quelque choſe pouvoit deſoler une penitente de ſi bonne foi, c'étoit de voir qu'après avoir fait des avances auſſi fortes, & des demarches auſſi publiques que celles-là, elle n'avoit encore pû tirer de lui aucune marque qui pût lui faire eſperer la remiſſion de ſes pechez. Où eſt donc, Seigneur, ce Pere dont les entrailles ſont émuës de compaſſion à la vûë de l'Enfant prodigue ? où eſt la joye du bon Paſteur ſur le recouvrement de ſa brebis égarée ? voilà une pechereſſe à vos pieds plus touchée que le prodigue, une brebis, qui loin de ſe

faire rechercher, revient d'elle-même : il ne faut point la traîner de force, elle ſuit avec plaiſir l'attrait de la grace : avez-vous oublié ces paroles ſi conſolantes pour les pecheurs ? Non, Chrêtiens, il ſe tourne enfin vers elle, dit l'Evangile, pour la conſoler, *Converſus ad mulierem.* Luc. c. 7. Elle s'étoit convertie à lui ; il ſe convertit à elle, ſelon l'expreſſion du Prophete : plus il s'étoit fait de violence pour ne la pas regarder, plus il ſemble prendre de plaiſir à lui témoigner une preference abſoluë & éclatante.

Preference abſoluë au deſſus de tous les juſtes, ſans en excepter Simon le Phariſien, chez qui il mangeoit. C'étoit un homme d'une vie auſtere, qui faiſoit profeſſion de la vertu la plus exemplaire : c'eſt à lui-même que Jeſus-Chriſt adreſſe la parole, pour lui faire ſentir que cette femme qu'il regardoit avec mépris comme une pechereſſe, étoit plus agreable aux yeux de Dieu que lui : il l'inſtruit par une parabole familiere, pour faire mieux comprendre aux aſſiſtans l'état de cette ſainte Penitente, & l'avantage

qu'elle avoit acquis en un moment au deſſus des ames les plus ſaintes : il veut le convaincre par ſon propre témoignage, & après avoir tiré de ſa bouche l'aveu d'une verité, dont il ſe ſert même contre lui ; ce Sauveur miſericordieux, qui tandis que Magdelaine étoit à ſes pieds ſembloit avoir tout ignoré, n'avoit rien vû, rien obſervé, reprend enfin avec une exactitude à qui rien n'échape toutes les particularitez de ſa penitence ; en releve le merite par la comparaiſon de ce qu'avoit fait le Phariſien ; en parle avec des termes d'éloge & d'admiration. *Vides hanc mulierem?* voiez-vous, dit-il, cette femme ? avez-vous remarqué ce qu'elle vient de faire ? vous vous croyez plus juſte qu'elle ; vous ne daigneriez pas comparer vôtre état avec le ſien : & moi je vous declare qu'il eſt preferable au vôtre, & qu'elle a plus fait que vous. Depuis que je ſuis ici, vous ne m'avez pas preſenté d'eau pour me laver les pieds ? & cette femme n'a pas ceſſé de les arroſer de ſes larmes, & de les eſſuyer avec ſes cheveux ; *Hæc autem*

lacrimis rigavit pedes meos, & capillis ſuis terſit : vous ne m'avez point donné le baiſer de paix ; elle n'a pas ceſſé de baiſer mes pieds ; *Non ceſſavit oſculari pedes meos* : vous n'avez point répandu de parfums ſur ma tête ; elle en a verſé avec profuſion juſques ſur mes pieds, *Unguento unxit pedes meos.* Or lui remettre toutes ces circonſtances devant les yeux, n'étoit-ce pas lui marquer que l'amour de Magdelaine ſurpaſſoit le ſien, & que par conſequant celle qu'il mépriſoit, étoit au deſſus de lui.

Préference haute, publique, éclatante : il ne dedaigne pas de prendre en main la défenſe d'une femme décriée par le dereglement de ſes mœurs. Son ſilence avoit donné lieu de croire aux aſſiſtans qu'il avoit peut-être honte de proteger une perſonne de mauvaiſe vie ; on jugea même qu'il ne devoit pas ſouffrir qu'elle l'aprochat : ſi cet homme étoit Prophete, dit en lui-même le Phariſien, il ſauroit de quel caractere eſt cette femme ; *Hic ſi eſſet Propheta, ſciret*

utique qua, & qualis eſt mulier, quæ tangit eum. Ibid. Vous vous trompez, dit ſaint Jean Chriſoſtome ; c'eſt parce qu'il eſt Prophete qu'il la ſouffre, & qu'il agrée le ſacrifice de ſes larmes : s'il ne l'étoit pas, il ne la connoîtroit, comme vous, que par le bruit qu'elle a fait dans la Ville; il craindroit que ſa conduite à l'avenir ne la rendit indigne de la protection qu'il lui donne, & qu'il ne ſe deshonorat en répondant des mœurs d'une perſonne, dont il eſt plus naturel d'attendre la rechute dans le peché, que la perſeverance dans le bien ; un homme qui n'auroit que des lumieres ordinaires s'engageroit mal à propos à défendre une pechereſſe publique. Mais parce qu'il eſt Prophete, & plus que Prophete, parce qu'il eſt inſpiré d'en haut, qu'il lit dans ſon cœur la diſpoſition preſente où elle eſt ; il en voit la droiture, la ſincerité, l'innocence ; il ne connoît plus Magdelaine la pechereſſe, mais il connoît la penitente ; il ſait qu'elle a plus d'horreur du peché que les juſtes les plus fervens,

c'eſt parce qu'il eſt Prophete qu'il répond d'elle, & qu'il ne balance pas à la preferer hautement à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans cette aſſemblée. Tel eſt l'ordre de la grace : on ne compte que ſur la diſpoſition preſente du cœur ; un moment éleve Magdelaine au deſſus des ames les plus vertueuſes. Juſtes tremblez ſur ces pecheurs que vous mépriſez ; peut-être y en a-t-il ici, dont vous deſeſperez, qui dés aujourd'hui ſeront plus grands devant Dieu que vous ; ils ſe ſauveront par l'humilité de leur penitence, & peut-être ſerez-vous reprouvé par l'orgueil que vous inſpire vôtre juſtice pretenduë. C'eſt le ſtile de l'Evangile : *Publicani & meretrices præcedent vos in regnum Dei* ; Matt. c. 21. Les Publicains & les femmes de mauvaiſe vie, dit Jeſus-Chriſt, paſſeront devant vous dans le Roiaume de Dieu.

Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas de payer l'amour de preference par une preference reciproque ; mais il recompenſe la ſenſibilité du cœur de Magdelaine par les marques les plus

ſenſibles d'une charité parfaite. Oüi, MESSIEURS, il répond à la douleur de nôtre Penitente, à cette douleur ſi vive & ſi forte, par la conſolation la plus vive & la plus touchante que puiſſe ſentir une ame contrite : qui eſt de ſavoir que tous ſes pechez lui ſont remis quant à la coulpe, & quant à la peine ; *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* Luc. 1. Quelle joye pour elle d'aprendre, non pas de la bouche d'un homme, qui par charité nous raſſeure, & qui au fond n'en peut avoir nulle certitude ; non pas par le miniſtere d'un Ange viſible député de Dieu, pour lui porter une ſi heureuſe nouvelle, viſion qui pourroit être ſujette à l'erreur : mais d'entendre de la bouche du Sauveur même cet Oracle qui lui rend la vie ; de voir que la remiſſion de ſes pechez étoit un point decidé ſi nettement, en termes ſi precis & ſi marquez par la verité même ; que ce point le plus important pour ſon ſalut, dont nul autre ne peut s'aſſeurer ſans une temeraire preſomption :

devenoit pour elle un article de ſa creance, un point de foi, dont elle ne pouvoit douter ſans infidelité ? Ah quelle conſolation de voir que tous les pechez d'une vie qui juſqu'alors n'avoit été qu'une ſuite affreuſe de deſordres, ſont effacez en un moment ; de voir tout à coup diſparoître tant de penſées criminelles, tant de mauvais deſirs, tant d'actions & tant de paroles coupables devant Dieu ! Quelle ſatisfaction à une ame penitente d'avoir payé en ſi peu de tems, pour des peines éternelles, qu'elle avoit tant de fois meritées ; d'avoir ſi-tôt atteint un état, où il eût été avantageux aux ames les plus parfaites de ſe trouver après quarante & cinquante années de la vie la plus auſtere ; de ſavoir en un mot qu'elle aimoit Dieu, & qu'elle en étoit aimée ?

Telle eſt la conſolation d'un cœur vraiment penitent ; au milieu de ſes alarmes & de ſes apprehenſions une voix ſecrete le raſſeure : *Confide fili, remittuntur tibi peccata tua.* Matt. c. 9. Ayez confiance, ame touchée de re-

pentir, vos pechez vous ſont remis. La pluſpart de nos incertitudes viennent du peu de douleur que nous avons de nos fautes ? rarement eſt-on en peine & en ſcrupule ſur les pechez qu'on a pleurez ; un ſecret témoignage nous dit à l'oreille du cœur, que le ſacrifice de nos larmes eſt exaucé : on ne preſume pas, mais on ne peut entrer en défiance : on dit avec ſaint Paul, *Certus ſum* ; je ſuis ſeur. Or cette aſſeurance qui eſt aux ames touchées du deſir & du ſoin de leur ſalut, un plaiſir plus pur & plus exquis que toutes les joyes du monde, n'eſt pas accordée à Magdelaine après vingt ans de penitence, mais au premier moment de ſon retour à Dieu : *Vade in pace* : allez, lui dit le Sauveur, & ſoyez deſormais en paix. Il ne lui dis pas comme aux autres : *Jam noli peccare* ; ne pechez plus : helas ! comment le feroit-elle après une grace ſi entiere & ſi engageante ? Il connoît la diſpoſition de ſon cœur ; une ame moins touchée auroit beſoin d'un pareil avis : mais pour elle, on ne

penſe point à l'inſtruite pour l'avenir ; on penſe ſeulement à la conſoler ſur le paſſé ; on craint que la ferveur de ſon amour & la delicateſſe de ſa conſcience ne lui laiſſe quelque doute, quelque ſcrupule, & la voix efficace & toute puiſſante d'un Dieu lui rend le calme & la paix, *Vade in pace.* Ah! Seigneur, quel trouble ne cederoit pas à une parole ſi conſolante, à des aſſeurances ſi poſitives, à des gages ſi ſenſibles de vôtre miſericorde ?

Le Seigneur du monde ne s'en tint pas là : car ſi d'une part Magdelaine conſerva cette ferveur ſenſible juſqu'à la fin de ſes jours, il ne ceſſa jamais de ſon côté d'y repondre par des marques continuelles d'une bonté particuliere. Il logeoit chez les deux ſœurs dans ſes courſes apoſtoliques, & ſanctifioit leur maiſon par ſa preſence & par ſes inſtructions. Si Marthe ſe plaint de ce qu'il ſouffre l'oiſiveté de Magdelaine, qui attachée à ſes pieds & charmée de ſes paroles, laiſſoit à ſa ſœur tout le ſoin du domeſtique ; Jeſus-Chriſt prend la défenſe de Magdelaine : il declare hau-

tement que le parti qu'elle a pris eſt le meilleur & le plus agreable à ſes yeux ; *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* Luc. c.10. S'il reſſuſcite Lazare, c'eſt à ſa priere qu'il vient. Si Judas au feſtin de Bethanie murmure des parfums qu'elle répand ſur la tête de Jeſus-Chriſt, il loüe ſon action, & touché comme de reconnoiſſance, il predit qu'on en fera l'éloge dans les quatre parties du monde. Si Magdelaine eſt la premiere qui le cherche au Tombeau, elle eſt auſſi la premiere à qui Jeſus-Chriſt ſe montre revêtu de gloire ; c'eſt elle qu'il deſtine à être l'Apôtre des Apôtres mêmes ; *Vade ad fratres meos & dic eis* : Ioan. c.20. & l'on peut dire que cette ſainte Penitente ne s'eſt jamais diſtinguée par les marques de zele qu'elle a données à la perſonne de Jeſus-Chriſt, qu'elle n'ait trouvé en lui un retour parfait. Tant il eſt vrai que le pecheur ne fait jamais un pas pour retourner à Dieu, que Dieu ne réponde avec avantage à la moindre de ſes démarches : *Convertimini ad me & convertar ad vos.* Zachar. c. 1.

Voilà, mes chers Auditeurs, le modele & le motif d'une parfaite converſion : que ne ſuivez vous un ſi bel exemple ? à qui tient-il que vous ne ſoiez à Dieu ? qui vous arreſte ? J'attens la grace, me direz-vous ; j'attens le moment heureux qui rompra ma chaine. Quoi, pecheur, les veritez que je viens de vous annoncer, ne ſont donc pas des graces pour vous? Et qu'eſt-ce que la grace, je vous prie ? c'eſt une lumiere dans l'eſprit, c'eſt une ardeur dans la volonté : un exemple ſi beau n'eſt-il pas la lumiere la plus vive, le motif le plus puiſſant que Dieu vous puiſſe preſenter au dehors ?

Vous attendez la grace : oſez-vous dire que vous en manquez, après les ſentimens que Dieu vient de vous inſpirer par ma bouche ? oſez-vous blaſphemer contre la Providence, qui vous aſſeure que c'eſt elle qui veut vôtre converſion, & que c'eſt vous qui ne la voulez pas : *Quoties volui & noluiſti ?* Matt. c. 23.

Mais vous attendez une grace plus forte : c'eſt à dire, que vous inſultez

à Dieu, qui vous invite ; il ne vous preſſe pas aſſez ; vous ne vous rendez pas à de ſi foibles ſollicitations ! c'eſt peu qu'il vous recherche, ingrat ! vous voulez lui preſcrire la maniere dont il doit vous rechercher. Vous eſperez des graces plus fortes : quelles voies pour les obtenir, que de s'endurcir aux premieres ! à combien de graces étiez vous autrefois ſenſible ? elles ne vous touchent plus aujourd'hui : une mort impreveuë, une diſgrace dans le monde, la perfidie d'un ami, d'une femme, un chagrin, un exemple de penitence, donnoient lieu à des reflexions, dans les premiers feux de la jeuneſſe, la grace trouvoit un moment : aujourd'hui rien ne vous frape : & vous attendez la grace ! quelle illuſion !

Mais encore quelle grace attendez-vous ? une grace qui ſeule acheve l'ouvrage de vôtre converſion ? quelle chimere ! eſt-il une grace quelque forte qu'elle ſoit, dont l'effet ne dépende de la cooperation de l'homme ? or tandis que vous attendez, vôtre volonté n'agit pas ; donc tandis que

vous attendez, vôtre converſion eſt impoſſible. Mais vous attendez une grace victorieuſe qui vous enleve, dont l'attrait & la douceur vous tourne au bien ſans peine, ſans trouble, ſans combat : autre chimere. Le cœur ne change pas tout à coup d'objet & d'inclination, ſans ſe faire violence ; ce fort armé qui eſt en poſſeſſion de vôtre cœur, en diſpute l'entrée à la grace ; il vend cherement ſa défaite ; il veut être combattu, vaincu par la force : on ne paſſe pas aiſément du vice à la vertu ; il faut qu'il en coûte ; il faut que l'orage precede le calme ; la grace adoucit, mais elle n'ôte pas le travail. Quelque efficace, quelque doux qu'ait été l'attrait de la grace, qui convertit ſaint Auguſtin, quelle peine n'eut-il pas à ſe dégager du vice ? de quelles perplexitez ne fut-il point agité ? quelle horreur de lui-même ! quelle fraieur dans la ſeule penſée du changement ! quel regret à ce qu'il alloit quitter ! quelle crainte de l'avenir, quels retours, quelles irreſolutions, quelle contrarieté de ſentimens tenoient ſon eſprit flottant

dans une incertitude continuelle ! il fallut prendre ſur ſoi & ſe faire la derniere violence, pour répondre à la grace ; & vous pretendez qu'il ne vous en coûte rien ?

Vous attendez la grace : ô Ciel ! quelle maniere de l'attendre ! en lui reſiſtant, en la combattant, en lui fermant toutes les avenues de vôtre cœur. Eſt-on jeune ? c'eſt la ſaiſon des plaiſirs, il faut attendre un âge plus meur, *expecta.* A-t-on atteint cet âge ? on a des affaires, il faut attendre ſur le retour de l'âge, *reexpecta.* A-t'on de la ſanté ? il n'eſt pas tems de ſonger à Dieu, *expecta.* Eſt on malade ? on n'eſt pas encore à l'extremité, *reexpecta.* L'exemple d'autrui vous touche-t-il ? c'eſt hypocriſie, c'eſt neceſſité : une mort vous frape-t-elle ? c'étoit une perſonne âgée, ou malſaine : une action vertueuſe vous édifie-t-elle ? vous l'empoiſonnez. Enfin quelque grace que Dieu vous faſſe, vous l'étouffez dans ſa naiſſance ; & cependant vous attendez la grace ! Avec cela il n'eſt point de lumieres, point d'inſpirations du Ciel qui ne

deviennent inutiles ; il n'eſt point de predications, point de bons conſeils qui ne ſoient perdus : point de tems de ſalut & de miſericorde, point de Feſtes ſolemnelles dans l'Egliſe que vous ne laiſſiez paſſer, ſous pretexte que vous attendez la grace : & moi je vous declare que je ne l'attens plus pour vous.

Vous attendez la grace : mais encore une fois, de quelle maniere l'attendez vous ? ſans aller au devant, ſans lui aplanir les voies. Eſt-ce ainſi que vous attendez vôtre fortune ? quel ſoin d'en écarter tous les obſtacles, de l'avancer par vous, par vos amis, de prier, de preſſer juſqu'à l'importunité ! Voilà, dit S. Auguſtin, comme il faut attendre la grace. *Non traheris ? ora ut traharis.* Vous vous plaignez que vous ne ſentez rien qui vous attire au Pere Celeſte ; que ne priez-vous donc afin qu'il tourne vôtre cœur à luy ? que n'allez-vous au devant par les bonnes œuvres, par les retraites, par les charitez, par les aumônes ? que ne le cherchez-vous à l'exemple de Magdelaine ? on le trou-

trouve dés qu'on le cherche ſincerement. Voici le tems de Pâque qui aproche ; vous êtes aſſemblez dans une maiſon * conſacrée à la penitence, où les beſoins ſont preſſans ; il s'agit de bâtir un aſile à de pauvres Penitentes ; ſi vous voulez vous-même devenir penitens, meritez cette grace par l'aumône. Ah! qu'elles ne regrettent pas dans leur retraite, comme les Iſraelites dans le deſert, l'abondance & les commoditez qu'elles avoient dans l'Egypte ; qu'elles ſentent au contraire le ſecours de la Providence par vos mains, & qu'elles avoûent que le Seigneur ne manque jamais de pourvoir aux beſoins de ceux qui s'abandonnent à lui. Qu'elles beniſſent le jour fortuné, où arrachées de la cruelle ſervitude qui les dominoit : elles entrerent dans la liberté des Enfans de Dieu : qu'elles ſoient contraintes d'aimer la vertu par les fruits de la vertu même : ce ſera le moien d'attirer ſur vous la grace d'une veritable converſion en cette vie, & la gloire éternelle en l'autre, &c.

* Les filles de la Magdelaine où ce Sermon fût prêché.

SERMON

SUR

LA RECHUTE

DANS LE PECHE'.

Vade, & jam amplius noli peccare.

Allez, & ne pechez plus dans la ſuite.
En ſaint Jean, chap. 8.

VOILA, MESSIEURS, & le fruit le plus ſolide, & la marque la plus aſſeurée d'une veritable penitence : ce n'eſt que par le changement de nos mœurs que nous pouvons bien connoître ſi nôtre retour vers Dieu a été ſincere ; & Tertullien n'a point craint de dire en general, que la converſion du pecheur doit être jugée fauſſe, dés qu'il ne fait voir nul amendement dans ſa conduite : *Ubi emendatio nulla, pœnitentia vana.* Prenons garde cependant, mes chers Audi-

teurs, de donner dans un autre écüeil : car il y a là-deſſus deux illuſions également à craindre, & ſur leſquelles il eſt important de vous inſtruire dans ce diſcours, où j'entreprens de vous parler de la rechute dans le peché.

Que je diſe aujourd'hui à la pluſpart des Chrêtiens ce que Jean Baptiſte diſoit autrefois aux Juifs : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* : faites de dignes fruits de penitence : nous le faiſons, me répondront quelques-uns, & nous ne manquons pas d'aprocher des ſaints myſteres aux Fêtes ſolemnelles ; premiere illuſion des Chrétiens, qui croient que c'eſt aſſez de ſe confeſſer pour faire une vraie penitence, quoi qu'ils retombent enſuite dans leurs pechez. A quoi nous ſervira de faire penitence, diront les autres, puiſque nous retombons inceſſamment dans les mêmes fautes ? ſeconde illuſion : on s'excuſe ſur un faux reſpect pour le Sacrement de Penitence qu'on ne veut pas profaner. C'eſt pour vous détromper, MESSIEURS, de ces deux er-

reurs, que j'établis ici deux propoſitions, qui vont faire le partage de ce diſcours. Le pecheur eſt tranquille ſur ſes rechutes, parce qu'il aproche du Sacrement de Penitence ; & moi je pretens que la rechute doit le faire trembler ſur ſa penitence. Le pecheur s'éloigne du Sacrement de Penitence, parce qu'il eſt ſujet à la rechute ; & moi je pretens que la rechute eſt le motif le plus preſſant, & la raiſon la plus forte, qui le doive engager à y avoir recours. Deux veritez qu'il ne faut pas ſeparer. Ne retombez plus, car la rechute eſt une marque d'une fauſſe penitence ; c'eſt mon premier Point. Si vous retombez, ne vous éloignez point pour cela du Sacrement de Penitence, parce que la rechute même eſt une raiſon de s'en aprocher ; c'eſt le ſujet de mon ſecond Point. Demandons, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

LA rechute doit faire craindre au pecheur que ſa penitence n'ait pas été ſincere & veritable. A Dieu ne plaiſe,

que je veüille jetter par là le ſcrupule dans les eſprits, & que par un zéle outré je donne la rechute comme une marque infaillible d'une fauſſe penitence. Je ſai qu'il n'apartient qu'à Dieu de connoître le fonds des cœurs, que l'Apôtre m'avertit de ne pas juger devant le tems; que l'Evangile m'aprend qu'il y a douze heures dans le jour où la volonté de l'homme peut changer: je ſai que la penitence des Ninivites qui fut jugée veritable au ſentiment de Dieu même, ne les empêcha pas de retomber. Ainſi, Chrêtiens, je ne viens pas ici vous deſeſperer: faiſons grace, ou plûtôt faiſons juſtice à la foibleſſe de l'homme, & n'outrons pas une verité aſſez terrible d'elle-même.

Je dis donc ſeulement que la rechute accompagnée des circonſtances que je vais vous marquer, & qui ne ſont que trop ordinaires, eſt une conjecture ſi forte d'une fauſſe penitence, qu'il faut être aveuglé d'une extrême preſomption, pour ſe flatter, qu'on eſt vraiement penitent dans cet état. En effet, Chrêtiens, la vraie

penitence renferme un propos ſincere de ne plus pecher : propos efficace, qui détruit les cauſes du peché ; ſurnaturel, qui doit être plus ferme que toutes les reſolutions humaines, les Peres l'apellent un vœu, un ſerment, *votum, ſacramentum pœnitentiæ :* propos de preference, qui vous mette dans la diſpoſition de perdre plûtôt la vie, la fortune, les biens, que la grace ; univerſel, qui s'étende ſur tous les tems. Or il eſt des circonſtances dans la rechute, qu'on peut juger vraiſemblablement & preſque infailliblement, être incompatibles avec un ſemblable propos.

Premiere circonſtance : quand la rechute eſt prompte ; que le pecheur retombe peu de tems après ſa penitence, la même ſemaine, le même jour, & quelquefois juſqu'au pied de l'Autel où il vient de participer aux Saints Miſteres, & où ſon eſprit s'égare en mille complaiſances criminelles ſur la premiere penſée qui ſe preſente, d'envie, de vengeance, de haine, d'impureté, d'irreli-

gion. Car commment croirai-je alors que ce pecheur étoit prêt peu auparavant de ſacrifier tout, plûtôt que de retourner à ſes deſordres ; que ſa reſolution étoit plus forte que toutes celles qu'il forme ſur les choſes temporelles, & que les proteſtations qu'il faiſoit partoient d'un cœur vraiment contrit & touché.

Je vous le demande à vous-mêmes, MESSIEURS ; avez-vous cette inconſtance dans les deſſeins ordinaires que vous prenez ? Qu'un homme ait fait un ſemblable propos ſur la vengeance ou la haine, les mois entiers ne ſuffiſent pas pour le lui arracher de l'eſprit ; il faut employer dès tems infinis en negociations, & ſouvent ſans ſuccés : ici à peine vois-je un jour d'intervalle entre la penitence & le crime ; & je me perſuaderai qu'elle a été ſincere ? Quoi que la volonté ſoit inconſtante, elle ne change pas tout à coup ſur les choſes qu'elle a voulu fortement ; il faut, pour ainſi dire, que le tems la prepare ; il faut qu'il efface les idées d'une premiere reſolu-

tion.

tion. On le remarque tous les jours dans les affaires du monde : il n'eſt pas encore à propos, dit-on, de faire une telle propoſition ; il vient de ſe declarer ; il a proteſté le contraire ; on ne fera rien ſur ſon eſprit, laiſſez meurir la choſe. Mais je trouve, homme aveugle, à qui je parle, que le peché fait d'abord la même impreſſion ſur vous : penitent & pecheur preſque à la même heure, je vous vois paſſer d'une extremité à l'autre ſans milieu ; aimer ce que vous avez haï ; prendre plaiſir à ce que vous avez dereſté ; chercher avec paſſion ce que vous avez reſolu de fuïr ? non ne vous flattez point que vôtre penitence ait été veritable ; cette promptitude à changer nous inſtruit trop clairement du paſſé. Jugeriez-vous autrement d'un ennemi reconcilié, qui le jour même vous feroit inſulte ? ſi l'offenſe ſuivoit de ſi prés la ſatisfaction ; s'il n'attendoit pas à recommencer, qu'il fût ſorti d'auprés de vous ; pourriez-vous croire qu'il y eût eû de la droiture & de la ſincerité dans ſon procedé ?

Mais n'eſt-ce pas là, Chrétiens, la conduite que nous tenons avec Dieu ? On voit aux Fêtes ſolemnelles nos Egliſes remplies de Penitens, & je n'ai garde de blâmer une ſi ſainte pratique ; on ſe fait un merite de n'y pas manquer : ſi une malheureuſe experience ne nous avoit acoûtumé à voir les abus qui ſe font des Sacremens, on devroit attendre de ce zéle ſi univerſel un changement de mœurs admirable dans une Ville. Et cependant qu'en eſt-il, MESSIEURS ? vous le ſavez ; aprés une courte ſuſpenſion, le torrent rompt bien-tôt la digue, & n'en devient que plus rapide & plus impetueux : l'on voit regner avec le même empire l'envie, la haine, les querelles, les diviſions, l'impureté, l'orgueil, le libertinage ; tous ces vices n'y perdent rien : *Citò fecerunt, obliti ſunt operum ejus* : Pſ. 105. c'eſt le reproche que Dieu fait aux Juifs dans l'Ecriture : il ne ſe plaint pas ſeulement qu'ils aient oublié ſes bien-faits, mais qu'ils les aient oublié ſi vîte ; *Citò fecerunt obliti ſunt operum ejus* ;

il y a lieu de croire que ceux qui les oublient de la ſorte, n'en ont jamais été bien touchez.

Seconde circonſtance : quand la rechute dans le peché n'eſt précedée d'aucun remede pour s'en garantir, & qu'on n'a pris nulle meſure pour ſe maintenir dans la grace de Dieu : l'on a ſujet ſans doute de dire alors que le propos n'étoit pas efficace, & par conſequent que la penitence étoit fauſſe en voici la raiſon. Un propos efficace ne doit pas ſeulement exclure la volonté de pecher ; mais il doit détruire les cauſes du peché ? quand donc le pecheur qui retombe, n'a mis aucun ordre à ſa conſcience, pour ſe conſerver, qu'il n'a eû aucun ſoin d'affoiblir en lui l'habitude, & de fortifier ſon eſprit par les maximes éternelles, par la crainte des jugemens de Dieu ; que bien loin d'éviter les ocaſions, il les cherche à l'ordinaire ; ſa rechute ne fait-elle pas juſtement douter de ſa penitence ? Il en eſt comme d'un malade, qui ne ſe ménage point dans la convaleſcence, & qui ne veut

pas s'abſtenir des choſes qu'il ſait lui être contraires : on a raiſon de conclure que l'amour de ſon palaiſir l'emporte en lui ſur l'amour de la ſanté. Et n'eſt-ce pas auſſi une conſequence comme neceſſaire, que cet homme qui voit, qui entretient, qui cultive indifferemment tous ceux qui le corrompent; qui frequente avec la même liberté les endroits où l'air eſt contagieux pour lui; qui toûjours veut être des mêmes aſſemblées, des mêmes ſpectacles, des mêmes divertiſſemens où il a déja tant de fois échoüé, que cet homme, dis je, n'a jamais renoncé ſerieuſement à ſon peché ? Or voilà ce qui arrive inceſſamment dans la rechute : on n'aporte nul ſoin, nulle precaution : on ſeroit fâché même d'en prendre, parcequ'on aime ſa foibleſſe, & qu'on ne veut pas ſe mettre hors d'état de retomber : marque évidente d'une fauſſe penitence.

Troiſiéme circonſtance : quand la rechute eſt frequente; qu'on ne voit nulle diminution dans le nombre des fautes; qu'on ne retombe pas une

ou deux fois, mais auſſi ſouvent ou même plus qu'auparavant. Car prenez garde, mes chers Auditeurs, que dés qu'une affection domine dans le cœur, elle répand une ſecrette influence ſur la conduite ordinaire de la vie : toutes les actions s'en reſſentent ; ou s'il en échape une qui lui ſoit contraire, les autres conſtamment lui ſont conformes. Une perſonne, par exemple, vous paroît affectionnée, & vous fait des proteſtations d'amitié : elle peut manquer de vous ſervir dans une rencontre ; on peut s'oublier une fois : mais ſi cette même perſonne ne penſe jamais à vous dans les ocaſions ; dés là ſes proteſtations vous deviendront ſuſpectes ; vous les rejetterez comme des offres frivoles & chimeriques ; vous direz qu'elle vous a trompé. Tel eſt le pecheur à l'égard de Dieu : en vain il allegue ſa foibleſſe pour excuſe ; on lui acorde que ſa penitence ne l'a pas rendu impeccable ; on n'ignore pas que l'homme eſt inconſtant : mais auſſi ces promeſſes tant de fois reïterées, ces reſolutions, ſi

elles avoient été efficaces, du moins en pluſieurs rencontres, auroient leur effet ; on ſe garantiroit de ſes fautes, qui font faire atention par elles-mêmes, & qu'on ne peut commettre ſans reflexion. Ici le contraire arrive ; le pecheur reſiſte rarement à l'ocaſion ; il ajoûte chaque jour iniquité ſur iniquité ; il revient avec plus d'acharnement à ſon peché : n'eſt-il pas plus vrai-ſemblable qu'il avoit un ferme propos d'y retomber, & non pas de l'éviter ?

Quatriéme circonſtance : quand on devient hardi dans la rechute ; qu'on franchit le pas avec plus de facilité ; qu'on n'eſt plus arrêté par la crainte ; qu'on vit tranquille dans ſon crime, ſans remors, ſans ſcrupule, on peut juger que la converſion a été feinte, qu'on n'eſt pas retoûrné à Dieu en verité. En effet ceux que la foibleſſe entraîne au peché, n'y viennent qu'avec peine ; il faut livrer des combats contre ſoi-même ; ils ne commettent, pour ainſi dire, l'offenſe qu'à demi, ils n'y conſentent qu'en tremblant ; ils rougiſſent en

ſecret de leur infidelité ; ils ſe reprochent ; ils ſe diſputent le plaiſir : ce n'eſt pas aſſez : le repentir ſuit de prés l'action ; il s'éleve dans l'ame un trouble ſalutaire ; l'aiguillon de la conſcience la pique ſans relâche. Mais quelle aparence qu'un homme qui vient de déteſter ſa faute comme le plus grand de tous les maux, la commette encore avec facilité, ſans peine, ſans repugnance ? Quelle aparence que celui qui regarde la grace de Dieu comme le premier de tous les biens, la perde enſuite avec froideur, avec indifference, avec mépris ? Quelle aparence que des ames que rien n'étonne, qui ne balancent pas un moment entre Dieu & le monde : que des ames qui ſe familiariſent avec le vice ; qui boivent l'iniquité comme l'eau, pour uſer de l'expreſſion de Job. ch. 15. *Bibit quaſi aquam iniquitatem* ; qui demeurent dans un ſommeil letargique, dont rien ne trouble le repos ; qui vont juſqu'à faire gloire de leurs deſordres, à les traiter de bagatelle, à y retourner avec plaiſir : quelle apa-

rence, dis-je, que ces personnes aient été peu auparavant converties de bonne foi ?

Mais il en est, me dira-t-on, qui n'en sont pas là : ils pleurent au contraire, ils gemissent, ils sont dans des alarmes fort grandes, dés qu'ils sont mal avec Dieu ; & ils ne laissent pas de retomber. A cela je réponds avec saint Augustin ; qu'il faut distinguer deux choses dans le peché ; la malice du peché, & le trouble qui naît du peché : souvent on veut éviter l'un, & conserver l'autre : je m'explique. Un pecheur peut aimer son peché, & neanmoins être troublé dans ce même peché ; il en peut aimer la malice, & vouloir en secoüer le remors : le poids que le peché laisse sur la conscience, quand il est connu, nous incommode ; on veut étouffer de secrets sentimens qui vous inquietent ; & c'est ce que le pecheur tâche de faire par sa fausse penitence. Il croît être quitte de tout ; dés qu'il a declaré ses fautes : content d'un calme trompeur, s'il pouvoit avoir le repos en vivant dans

ſon crime, peut-être il s'en tiendroit là; mais la grace, les jugemens éternels, l'éducation chrêtienne, quelquefois même la timidité naturelle le preſſent ſi vivement, qu'il n'a point d'autre reſſource que d'aller ſe jetter aux pieds d'un Prêtre, pour ſe ſoulager par un aveu comme forcé, & pour ſe conſerver en paix dans ſon premier atachement.

De là, s'il m'eſt permis de ſonder ici le cœur de l'homme, & d'en découvrir toute la malignité; on s'étudie à ne pas retomber avec toutes les circonſtances que je viens de vous marquer: on ne revient pas quelquefois à ſon peché ſi promptement, pour ſe donner le loiſir de croire qu'on l'a quitté; on fait même, ſous pretexte de vouloir ſe corriger, quelque demarche apparente, qui coûte peu, quelque aumône legere, quelques prieres, qui ne touchent point à l'eſſentiel; on ſe borne à un nombre de rechutes moins conſiderables, pour ſe perſuader à ſoi-même qu'on veut changer, & pour faire entendre à un Confeſſeur que

le propos eſt efficace. On prend la honte qui acompagne le crime pour une marque de la repugnance qu'on a à le commettre ; & le remors qui ſuit de prés l'action, flatte le pecheur d'une delicateſſe de conſcience, qui le met en repos ; on ſe ſait bon gré d'être encore ſuſceptible des impreſſions de la grace ; on entre dans les tribunaux de la penitence ; on s'avoüe pecheur, & tout cela ſans prejudice de la paſſion, qu'on fomente ſouvent par là-même ; on gemit, on s'acuſe, dit ſaint Auguſtin, mais on ne ſe corrige pas ; *Accuſatur anima, non ſanatur.* On convient de ſes emportemens, de ſes lâchetez au ſervice de Dieu, de ſes vengeances, de ſes impuretez, de ſa mauvaiſe foi, de ſes médiſances, de ce libertinage de mœurs qui ne ſe contraint en rien : mais cela ſe fait ſans conſequence pour l'avenir. *Pronuntiatur offenſa, ſed non tollitur.* Mais je ne connois point d'autre penitence, ajoûte ce Pere, que celle qui produit dans le cœur une ſainte haine du peché, & un amour

de Dieu : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati & amor Dei.*

Ainſi, Chrétiens, ſi vous voulez goûter la douceur que produit dans une ame une converſion ſincere, faites de dignes fruits de penitence ; *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Luc. c. 3. Qui ſont ces fruits? c'eſt le changement de vos mœurs. Si vous êtes penitens de bonne foi, vous menerez une vie nouvelle ; vous marcherez devant Dieu en verité ; vous ne retournerez plus à vos premieres habitudes : vous n'aurez plus de ces caprices, de ces travers d'humeur, de ces enflures de cœur, de ces manieres fâcheuſes, hautaines, imperieuſes ; vous quitterez ce faſte & ce luxe ; en un mot vous ſerez tout autre que vous n'avez été.

Hors de là, dit ſaint Auguſtin, c'eſt en vain que vous vous humiliez, que vous comptez ſur le nombre de vos Confeſſions, que vous vous raſſeurez ſur les larmes que vous verſez : que vous ſert tout cela, ſi vous ne changez de vie ? *Pœnitentibus dico, quid prodeſt quia humiliamini, ſi*

non mutamini ? Auguſt. Que dis-je ? ces penitences ſervirent à vôtre damnation : voulez-vous ſavoir comment ? faiſons une ſupoſition, Chrêtiens, qui vous fera ſentir toute l'enormité de vos rechutes, & qui ſeule eſt capable de troubler la fauſſe paix de vôtre cœur.

Dites-moi, vous qui retombez ſouvent, & qui vous croiez en ſeureté, parce que vous vous flattez que vous avez eu ſoin de vous relever autant de fois : ſi vous aviez paſſé deux ou trois années ſans aprocher des Sacremens, & que je vous miſſes devant les yeux des millions de pechez de rechute, que vous auriez commis depuis ce tems-là, ce nombre vous étonneroit ſans doute ; vous auriez horreur de vous-même ; vous diriez avec David, ſaiſi d'une ſainte fraieur ; *Multiplicatæ ſunt ſuper capillos capitis mei* : Pſ. 39. vôtre penitence ſur tout vous feroit trembler pour l'avenir. Helas ! diriez-vous, j'ai chaque jour ajoûté faute ſur faute, & je n'ai rien effacé par la penitence : que deviendrai-je ſi je ſuis ſurpris dans cet état ?

Peut-être une ſemblable penſée vous tireroit des larmes de componction ; la crainte des jugemens de Dieu vous feroit penſer à une converſion entiere. Or je vous prie ; qu'eſt-ce qui vous raſſeure à preſent, & qui vous empêche de trembler ſur vôtre état, eſt-ce le changement de vos mœurs ? non ſans doute : vous reconnoiſſez que vous êtes toûjours le même. Quoi donc ? c'eſt que le nombre de vos pechez ſe trouve joint avec un pareil nombre de Confeſſions : ce mêlange monſtrueux de penitences & de rechutes, qui doit ſeul augmenter vôtre fraieur, eſt le ſeul motif qui vous calme l'eſprit : c'eſt à dire, que l'abus des Sacremens, qui ajoûte aux autres pechez la circonſtance du ſacrilege, vous met en repos.

Au lieu de vous dire à vous-même : ſi depuis dix ans j'avois vécu ſans Sacremens, je me regarderois comme un impie, un anathême, digne de la colere de Dieu & des foudres de l'Egliſe : mais j'ai vécu comme ſi je n'en avois point aproché ; je n'ai pas été moins ſujet aux mêmes de-

ſordres : mes rechutes ne m'allarment point, parce que j'ai ſouvent eû part à un Sacrement, dont l'effet naturel eſt de les empêcher. Au lieu de vous dire à vous-même : je tremble pour ceux qui abandonnent le Sacrement de penitence ; mais ne dois-je rien craindre pour moi, qui le frequente ſans fruit ? mes penitences ne ſont-elles point le plus grand de mes pechez ? Au lieu de vous faire ces reproches ſalutaires, vous vous dites avec aſſeurance : tout ceci n'eſt rien ; j'en ai demandé pardon à Dieu ; je ſuis dans la devotion : mais encore une fois, *Quid prodeſt ?* Auguſt. A quoi vous ſert-il de vous confeſſer, de vous humilier, ſi vous ne changez pas ?

Voulez-vous le ſavoir ? cela ſert à nourrir vôtre preſomption, à fomenter vôtre impenitence, à vous endurcir contre la crainte des jugemens de Dieu. A quoi cela ſert il ? à ſcandaliſer la devotion, à décrier l'uſage des Sacremens, à autoriſer la conduite des libertins qui s'en éloignent, & qui diſent à vôtre ocaſion : à quoi

bon les frequenter ; un tel & une telle en ſont-ils meilleurs ? A quoi cela ſert-il ? à vous endormir dans cette erreur damnable, qui vous fait croire, qu'il ſuffit pour être abſous, que le Prêtre ait prononcé la Sentence de l'abſolution ; comme s'il ne falloit pas que le cœur renonçât au peché pour en avoir le fruit, & pour qu'elle ſoit ratifiée par Jeſus-Chriſt, qui dit en même tems : & moi je vous condamne. A quoi cela ſert-il ? à damner ſouvent avec vous les Confeſſeurs, qui par une molle complaiſance vous donnent l'Abſolution, & qui n'ont pas la force de vous détromper ſur l'abus énorme que vous commettez. A quoi cela vous ſert-il en un mot ? à ſatisfaire la foibleſſe de vôtre imagination, ſans guerir la malignité de vôtre cœur ; & à vous conduire par voie d'illuſion & de tromperie à l'impenitence finale. Mais ſi cela eſt, il vaut mieux que les pecheurs de rechute s'éloignent de la penitence : autre conſéquence plus fauſſe & plus pernicieuſe, puiſque la rechute eſt la raiſon la plus forte & le motif le plus

preſſant de s'aprocher de la penitence; c'eſt ma ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST la malignité du pecheur qui lui fait tirer d'un mauvais principe une conſequence encore plus mauvaiſe; je tombe toûjours dans mon peché, donc je dois m'éloigner de la penitence: au lieu de conclure; je peche ſouvent, donc je dois ſouvent m'aprocher de la penitence: car voilà la conſequence la plus juſte & la plus ſeure; & c'eſt ce que je veux établir, en vous faiſant ſentir, & l'injuſtice, & le danger de la propoſition opoſée.

L'injuſtice paroît, MESSIEURS, en ce que le pecheur dont je parle, fonde ſon impenitence ſur la raiſon même la plus eſſentielle qui l'oblige à retourner à Dieu. Car pourquoi devons nous faire penitence? parce que tout homme eſt pecheur, & qu'en pechant il contracte une obligation indiſpenſable de ſatisfaire, ſoit en cette vie, ſoit en l'autre, au Maître

qu'il offenſe : donc plus l'homme eſt pecheur, plus il a beſoin de penitence : plus Dieu eſt offenſé, plus on doit penſer à l'apaiſer & à le ſatisfaire. *Amplius lava me ab iniquitate meâ, & à peccato meo munda me :* Pſal. 50. lavez-moi, Seigneur, diſoit le Prophete Roial, & recommencez encore à me laver de mes iniquitez, purifiez-moi des ſoüillures que je contracte chaque jour : comme je ne ceſſe point d'atirer contre moi vôtre colere, ne vous laſſez point de m'acorder le pardon que je vous demande. C'eſt la pratique des Saints, qui ſont d'autant plus exacts à ſatisfaire à la Juſtice Divine, qu'ils ſe reconnoiſſent plus ſujets à tomber : *Peccaſti*, dit S. Jean Chryſoſtome, *pœnitere, millies peccaſti, millies pœnitere :* avez-vous peché ? faites penitence : êtes-vous retourné mille fois à vôtre peché? recommencez mille fois à en faire penitence, cela eſt dans l'ordre.

Or c'eſt ici que je ne comprens pas l'injuſtice du pecheur : je ſuis ſujet, dit-on, à la rechute ; donc je ne dois plus penſer à la penitence : quelle

affreuſe conſequence pour un Chrêtien ! C'eſt à dire, mon Dieu, maintenant que je me ſuis mis en poſſeſſion de vous offenſer, je ne dois plus avoir ſoin de vous ſatisfaire : cela étoit bon quand je pechois une fois en paſſant, & que je n'avois qu'une faute à expier : mais preſentement que j'ajoûte chaque jour crime ſur crime, que j'en commets plus dans un mois, que je n'en commettois les années entieres : je me crois diſpenſé de les reparer par la penitence. C'eſt à dire, qu'à force de pecher ſouvent, je ſuis en droit de vous inſulter : j'aurois compté pour quelque choſe la premiere offenſe : mais maintenant que je l'ai redoublée & reïterée cent fois, je ne dois plus faire aucune démarche pour rentrer en grace avec vous. Car voi à, Chrétiens, le ſens naturel de la concluſion que vous tirez de vos rechutes : eſt il rien de plus mal fondé que ce raiſonnement, & cependant eſt il rien de plus ordinaire dans le monde ?

Oüi, MESSIERS, on peut dire que ce ſont les juſtes qui font peni-

tence dans l'Egliſe, & non pas les pecheurs. Qu'une ame timorée ait commis une faute legere, elle a recours incontinent à la Confeſſion : & nous voions que des pecheurs publics, ſcandaleux, qui devroient emploier le reſte de leurs jours à pleurer & à gemir, paſſent les années entieres ſans aucun exercice de pieté. *Secundùm autem duritiam tuam, & impœnitens cor thezaurizas tibi iram in die iræ :* Rom.c.2. vous ne penſez pas, ô homme, que vous accumulez un treſor de colere pour le jour des vengeances du Seigneur. Un treſor, dit S. Auguſtin, marque deux choſes : la quantité de l'or & de l'argent qu'on entaſſe, car une ſomme legere ne s'apelle pas un treſor, & le ſecret de l'endroit où l'on le cache : tel eſt le treſor de l'impenitent, mille pechez ſe ſuccedent les uns aux autres, tout cela entre dans cet abîme profond. Après une jeuneſſe débordée, on voit les deſordres de l'âge ſuivant, & juſques dans la vieilleſſe la plus avancée on continuë à groſſir ce treſor : on le tient caché & couvert, toûjours enſe-

veli dans le ſommeil d'une mort éternelle, comme parle l'Ecriture, *Quaſi mortuos ſempiternos* : Thren. c 3. toûjours ennemi de Dieu, on accumule dette ſur dette, ſans rien aquiter : & comme un homme qui emprunte & qui ne paie jamais, on ſe laiſſe enfin acabler, & on s'abîme ſans reſſource.

Mais le comble de l'injuſtice eſt que le pecheur veut encore que Dieu lui ſache gré de ſon impenitence : pour moi, dira-t-il, je n'aproche point de la penitence, parce que je retombe inceſſamment : je ſuis de bonne foi avec Dieu : je ne veux point abuſer des Sacremens; je ne fais point comme une infinité de gens que je vois, qui les frequentent, & qui n'en ſont pas meilleurs. Avec cela on croit être en droit de demeurer dans ſon peché, de railler de la pieté, d'inſulter aux devots : on ſe confirme dans ſa penſée par des éloges que donnent quelquefois des gens de bien à cette bonne foi pretenduë; & on ne ſent pas la malice énorme que renferme cette conſequence. Car qu'eſt-ce à dire, je ſuis de bonne foi avec Dieu ? c'eſt à

dire, mon Dieu, je ne vous trahis pas, mais je vous fais une guerre ouverte; je ne veux pas vous tromper, je fais profeſſion de vivre mal avec vous; je n'abuſe point des Sacremens; mais je les mépriſe & je n'en veux pas profiter; je ne veux pas m'aquitter mal des devoirs de la Religion, mais je fais gloire de les abandonner tout-à fait; je ne ſuis pas du nombre de ceux qui font encore quelques démarches vers vous, & qui ne ſe ſoutiennent pas, mais je veux être un pecheur conſtant, & par état; je ne veux point de ces viciſſitudes & de ces alternatives : je veux demeurer immuable dans l'habitude du peché, & qu'il n'y ait pas un ſeul moment dans ma vie qu'on puiſſe dire être à vous. Et c'eſt ſur cela qu'on croit être excuſable, & qu'on veut ſe maintenir dans la poſſeſſion d'offenſer Dieu : eſt il rien de plus terrible, & de plus criminel, que ce libertinage de conſcience ?

Le danger de cette conſequence n'eſt pas moins grand que l'injuſtice, ſoit qu'on le regarde du côté de

l'homme ; ſoit qu'on le conſidere par raport à Dieu. Danger de la part de l'homme : vous le ſavez, Chrêtiens, & peut-être l'avez-vous apris par une funeſte experience ; dés que l'homme n'a plus de frein qui l'arrête, ſa paſſion le porte aux dernieres extremitez. Or la penitence eſt le frein le plus puiſſant pour retenir nos paſſions : quand on penſe ſeulement, diſoit autrefois Seneque, qu'on doit rendre compte de ſa conduite à un homme ſage, il n'en faut pas davantage pour contenir une ame bien née dans ſon devoir. Que ſera-ce d'avoir à rendre compte des ſentimens les plus ſecrets de ſon cœur, non pas à un ami, mais à un homme qui vous tient la place de Dieu, revêtu de l'autorité de Jeſus Chriſt même, à qui tout ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion nous oblige ſous peine de ſacrilege à declarer les circonſtances les plus humiliantes de nos pechez ? mais à un Juge qui doit prononcer ſur vôtre état, vous reprendre, vous intimider, vous faire ſentir toute l'énormité de vos offenſes ? Cette pen-

ſée ſeule eſt capable d'imprimer la crainte du peché, & d'en donner de l'horreur : on a de la confuſion de ſe voir toûjours ſi foible, d'expoſer toûjours aux yeux du Prêtre les mêmes miſeres ; ſur tout quand on s'eſt arrêté à une perſonne ſage & zelée, comme le conſeillent tous les Theologiens aux pecheurs de rechute, & ſuivant l'avis même de S. Auguſtin, qui ne veut pas que par honte, ou par mauvaiſe foi on diviſe ſa Confeſſion.

Mais avez-vous une fois abandonné la penitence, alors rien n'eſt plus capable de vous retenir : on ne compte plus le nombre, on n'eſt plus arrêté par les circonſtances ; les plus honteuſes perdent pour vous la honte qui y eſt attachée. *Confregiſti jugum* : Jerem. c. 2. vous avez rompu ce joug qui vous tenoit encore aſſujetti ſous la Loi de Dieu : *Rupiſti vincula* : vous avez rompu les liens les plus forts qui vous atachoient à vôtre devoir : *Dixiſti, non ſerviam* ; vous avez dit, m'en voilà quite, je n'ai plus à rendre compte de ma conduite à perſonne. Que s'enſuit-il de cette malheu-

reuſe liberté ? *In omni colle ſublimi & ſub omni ligno frondoſo tu proſternebaris:* c'eſt à dire, qu'après cela il n'eſt point d'extremité à laquelle on ne ſe porte : une faute en attire une autre ; un peché facilite un autre peché ; on deſcend par degrez juſqu'au plus profond de l'abîme ; ce n'eſt plus qu'égarement, que débauche, que corruption; chaque jour produit de nouveaux monſtres ; ce ſont des raffinemens d'impieté & de libertinage ; on paſſe de la colere à la haine, de la haine à la vengeance ; on tombe enfin dans ce déplorable état du peché habituel que l'Ecriture nous dépeint tantôt ſous la figure d'une cruelle ſervitude, tantôt ſous celle d'une plaie envieillie & devenuë incurable à force d'être negligée.

Et voilà ce qui conduit la plûpart des Chrêtiens à l'impenitence finale : on a perdu l'uſage de la Confeſſion ; on ne peut preſque plus le reprendre. Si la penſée vient encore quelquefois de mettre ordre à ſa conſcience, une vie noircie de crimes & toute pleine de deſordres ſe preſente

ſente à vous, en ſorte qu'on ne ſait par où commencer. Auparavant on ſavoit où l'on en étoit avec Dieu; il y avoit des tems de penitence, certains points fixes dans l'année: mais la trace en eſt perduë; c'eſt un embarras, une confuſion, un cahos affreux de pechez, qu'on deſeſpere de débroüiller; on recule de jour en jour, le torrent s'enfle & groſſit, & nous entraîne enfin dans le precipice.

Danger du côté de Dieu: le pecheur ſe ferme tous les chemins à la grace, en s'éloignant de la penitence: comment cela? Le peché de rechute étant plus difficile à guerir, on a beſoin de ſecours plus puiſſans pour s'en relever: or la voie naturelle pour les obtenir, c'eſt le Sacrement de Penitence, que la Providence a établi dans l'Egliſe comme un remede ſalutaire à nos foibleſſes. Car outre la grace ſanctifiante que le Sacrement confere, il donne encore une grace ſacramentelle, dont l'effet propre eſt d'empêcher la rechûte. Quand donc vous vous privez de cette

cœur: *Quis scit si convertatur, & ignoscat ?* Ioel. c. 1. Peut-être auroit-il permis qu'il sortit de la bouche du Prêtre une parole du salut. Car c'est ce qui arrive tous les jours: les choses les plus communes que dit un Confesseur, ont une onction & une efficace particuliere, que leur donne le Sacrement. Ailleurs elles tomberoient à terre; cette semence divine ne produiroit aucun fruit : là elle devient un fonds admirable de benediction, une riche source de graces. Oüi, MESSIEURS, quand un Penitent de bonne foi se met dans son devoir, il ne faut qu'un moment pour achever sa conversion. Tel a commencé sa conversion avec indifference, avec froideur, qui l'a quelquefois finie les larmes aux yeux. Quand cette femme pechereſſe de Samarie parla d'abord au Sauveur du monde, c'étoit une femme perduë : mais l'entretient qu'elle eut avec lui, la remit bientôt dans la bonne voie. La femme surprise en adultere étant presentée à Jesus-Christ par les Juifs, n'eut que de la honte ; ou ne fut touchée que de la perte de son honneur ;

mais étant aux pieds du Fils de Dieu, elle ne ſe ſentit plus touchée que du regret de ſon peché, les bontez qu'il lui fit paroître la charmerent. Elle vit que bien loin de dedaigner les grands pecheurs par une vertu fiere & orgueilleuſe, ou de leur inſulter par un zéle amer & chagrin, il les prenoit ſous ſa protection, & faiſoit leur apologie : elle ne pût reſiſter à tant de modeſtie, à tant de douceur; & le Fils de Dieu trouva le ſecret de la convertir en la defendant contre toutes les invectives des Phariſiens.

Mais à quoi me ſervira ma penitence, direz-vous ? Ne vaut-il pas mieux m'éloigner du Sacrement, que de m'expoſer à en faire un mauvais uſage ? Ah! Chrêtiens, il n'eſt point de pire état que celui des perſonnes qui s'abandonnent au peché ſans aucun retour. Quand un pecheur ſujet à retomber ſe trompe dans la pratique de la penitence, ſa faute eſt plus excuſable que celle d'un pecheur impenitent : il fait du moins encore quelque pas pour retourner à Dieu.

il tâche de se reconcilier avec lui ; il a encore du respect pour les exercices de sa Religion. Et voilà la difference que met le Sage entre le juste & l'impie : *Septies enim cadet justus, & resurget ; impii autem corruent in malum :* Prov. c. 24 le juste tombe sept fois & se releve autant de fois qu'il tombe, & c'est en cela qu'il est juste ; au lieu que l'impie tombe si rudement, qu'il ne s'en releve jamais.

Quel parti doit donc prendre un pecheur sujet aux rechutes ? c'est de ne point abandonner la penitence, & de n'en pas faire une fausse ; c'est de se servir de sa rechute même comme du motif le plus propre à exciter dans son cœur un vrai repentir ; c'est de se dire à soi-même : *Angustia sunt mihi undique :* Dan. c. 13. Me voilà entre deux extremitez également redoutables pour moi, l'une de faire une fausse conversion, & l'autre de renoncer entierement à la penitence. Vous voyez, mon Dieu, où me reduit le déplorable état de ma conscience. *Infixus sum in limo profundi, & non est substantia :* Psal. 68. me voici com-

me plongé dans un abîme, où je ne trouve plus de fonds pour me ſoutenir. Je crains d'abuſer de la penitence dans ce malheureux état : mais non, Seigneur, j'aime mieux faire mes efforts pour aler à vous, peut-il m'arriver rien de plus funeſte que de demeurer volontairement ſeparé de mon Dieu : que de choiſir vôtre diſgrace comme un état fixe & durable ? Malheur à moi, ſi je puis vivre en repos ſans être bien avec vous. *Surgam & ibo ad Patrem* : Luc. c. 15. Daignez, Seigneur, me tendre encore la main : ſi mon retour n'eſt pas ſincere, ſi mon cœur me trahit, je le deſavouë. Je veux, mon Dieu, venir à vous en verité : je ſai que je vous l'ai juré pluſieurs fois, mais toûjours en vain : je n'ai pas oublié ces proteſtations ſi ſouvent reiterées entre les mains des Prêtres de l'Egliſe : mais quand je vous l'ai dit, Seigneur, il étoit vrai ; je le penſois alors comme je le diſois ; je parlois avec David de l'abondance de mon cœur : *Dixi in abundantia mea, non movebor in æternum* ; Pſ. 29. animé de vôtre eſprit, rempli d'une force toute divine, dans

ces momens ſi heureux, où je me ſuis ſenti élevé au deſſus de moi-même, j'ai oublié ma foibleſſe, je me ſuis crû inébranlable, & ſi c'eſt un mal que de l'avoir crû; accuſez-en le mouvement interieur qui me tranſportoit: je n'ai fait que ſuivre les impreſſions que vôtre grace faiſoit ſur mon cœur; & que n'aurois-je pas promis ſoutenu d'un Dieu? Vous avez retiré vôtre main, Seigneur: vous avez detourné vôtre viſage, & je me ſuis vû renverſé, troublé, découragé, vaincu: *Avertiſti faciem tuam à me, & factus ſum conturbatus.* Ibid, Quoi faut-il pour cela que je deſeſpere de l'avenir, & que pour vous avoir été pluſieurs fois infidelle, je conſente à l'être toûjours? Ah! Seigneur, éloignez de moi cet eſprit d'impenitence: ôtez-moi cette fauſſe paix du pecheur, qui croit être un ennemi plus digne de pardon, parce qu'il eſt un ennemi plus irreconciliable. Uſez envers moi, mon Dieu, de cette clemence paternelle, qui a promis le pardon au pecheur toutes les fois qu'il gemira; agréez les foibles efforts d'une ame, qui toute infidelle qu'elle

eſt, ne ſe laſſe point de retourner à vous. Il faut, Seigneur, à quelque prix que ce ſoit, que je recouvre vôtre grace; & ſi cent fois je vous offenſe, je veux cent fois me reconcilier avec vous: il me ſera auſſi dur à la centiéme fois de me voir éloigné de mon Dieu, qu'à la premiere. Que mes ingratitudes & mes infidelitez ne me ſervent jamais de raiſon pour n'être plus à vous; mais pour y être plus fortement. Je trouverai, comme David, dans mes deſordres paſſez, dequoi vous aimer: *Deus meus, miſericordia mea!* Pſ. 58. Mon Dieu, eſt ma miſericorde, diſoit-il, aprés ſon peché! J'eſpere qu'enfin confus & laſſé de deplaire à un Dieu, qui m'aura été ſi miſericordieux & ſi bon, je trouverai mon remede dans mon mal même: je me releverai pour toûjours, & j'arriverai à cet heureux étar de la gloire, où la plus grande felicité des bienheureux eſt de ne vous plus offenſer, & de vous aimer ſans interruption pendant toute l'éternité. Ainſi ſoit-il.

SERMON
SUR
LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna, & majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venant sur une nuée avec une grande puissance, & une grande majesté. En S. Luc. chap. 21.

ON demande quelquefois, MESSIEURS, quelle necessité il y a que Jesus-Christ vienne avec tant de pompe & d'éclat juger souverainement tous les hommes; puisque dans les principes de nôtre Religion, c'est une verité inconteſtable, que l'homme au sortir de la vie tombe entre les mains du Dieu vivant, qui

decide de ſon ſort pour toute une éternité : *Statutum eſt hominibus ſemel mori*, dit l'Apôtre ſaint Paul ; *poſt hoc autem judicium* : Hebr. c. 9. C'eſt une loi portée pour tous les hommes de mourir une fois, & d'être jugez après la mort. Il eſt même des Chrêtiens en qui cette reflexion affoiblit la crainte du jugement univerſel, lorſqu'ils penſent que leur deſtinée ſera déja concluë pour jamais. Cependant Jeſus-Chriſt auteur & conſommateur de nôtre Foi, à qui cet article de nôtre creance eſt encore mieux connu qu'à nous, n'a pas laiſſé de nous propoſer le jugement dernier comme une des veritez les plus redoutables de l'Evangile. Tâchons donc, MESSIEURS, de bien penetrer ce qui eſt propre à cette action ſi terrible & ſi ſolemnelle, pour en tirer le fruit que le Fils de Dieu s'eſt propoſé ; lorſqu'il a pris ſoin de nous en decrire l'appareil avec des circonſtances ſi particulieres & ſi bien marquées.

Il y a long-tems qu'on ſe plaint, non ſeulement que les méchans &

les gens de bien sont mêlez ensemble ; mais encore que par un renversement étrange les méchans sont dans l'estime, & les gens de bien dans le mépris. Ce desordre apparent qui a revolté tant d'esprits dans le Paganisme, & même dans la Loi Judaique, a paru aux hommes inspirez de Dieu une des preuves les plus fortes & les plus évidentes du jugement futur. C'est la conclusion qu'en tire le Sage: *Vidi sub sole in loco judicii impietatem, & in loco justitiæ iniquitatem ?* Eccli. c. 3. J'ai vû, dit-il, avec indignation l'impieté sur le trône, & l'iniquité sur les tribunaux de la Justice : puis il ajoûte : *Et dixi in corde meo, justum & impium judicabit Deus.* J'ai conclu de là, dit-il, qu'il y avoit un jugement, où Dieu jugeroit l'homme de bien & l'impie : je n'ai pû autrement accorder l'idée que nous avons par la lumiere naturelle de la souveraine équité d'un Dieu, avec ce qu'il y a d'injuste en apparence dans ces états opposez des bons & des méchans ; & j'ai compris en même tems qu'il y auroit un jour où Dieu

couronneroit la vertu de gloire, & couvriroit le vice d'infamie : c'eſt auſſi la conſequence que les Peres ont tiré de ce principe après le Sage.

Attachons-nous donc à la fin que Jeſus-Chriſt a eu en vûë dans le Jugement dernier, pour penetrer cette verité fondamentale de nôtre Religion ; & puiſqu'il ne vient pas tant pour decider de nôtre eternité, qui ſera déja concluë en bien ou en mal, que pour rendre à la vertu la gloire qui lui eſt deûë, & au vice toute la honte qu'il merite ; puiſqu'il a voulu intereſſer l'homme par l'endroit qui lui eſt le plus ſenſible, conſiderons dans le jugement univerſel l'action principale qui le diſtingue du jugement particulier, je veux dire la manifeſtation des conſciences. Manifeſtation ſi glorieuſe pour les ſaintes ames, & ſi honteuſe pour les ames criminelles : deux penſées qui vont faire les deux parties de ce diſcours où je vous montrerai le jour du Jugement, comme un jour de confuſion pour les pecheurs, comme un

jour de gloire pour les juſtes. Demandons les lumieres au ſaint Eſprit. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST une parole bien expreſſe que celle de ſaint Paul ; *Omnes enim nos manifeſtari oportet ante tribunal Chriſti, ut referat uniſquiſque propria corporis, prout geſſit ; ſive bonum, ſive malum.* 2.Cor.c.5. Ecoutez, ô homme, qui ne craignez rien tant que d'être connu, l'arrêt irrevocable porté contre vous par la Juſtice Divine : il faut vous reſoudre à vous voir une fois pleinement connu de tout le monde, non pas par les qualitez naturelles, l'eſprit, le bon ſens, la beauté, la bonne grace, le bon cœur ; qualitez dont on tire avantage ſans ſujet, puiſqu'elles ſont l'ouvrage de Dieu ſeul, & non pas de l'homme : mais par les qualitez morales, qui ſeules apartiennent proprement à l'homme, *Oportet*, il le faut : quelque impenetrable qu'ait été juſqu'à preſent vôtre conduite aux yeux les plus éclairez, c'eſt un Dieu qui entreprend aujourd'hui de la découvrir

à tout l'Univers. Or que peut cacher le cœur humain dans ſes replis les plus ſecrets à l'œil de celui qui l'a formé ? Entrons dans le ſens des paroles de l'Apôtre, & tâchons d'en faire ſentir toute la force pour l'édification de vos ames.

Omnes enim nos manifeſtari oportet. Remarquez, MESSIEURS, le terme dont ſe ſert l'Apôtre, il faut que nous ſoions tous manifeſtez. Il ne dit pas ſeulement connus, pour ne pas confondre cette manifeſtation avec la connoiſſance ordinaire, que nous avons des hommes : connoiſſance defectueuſe & imparfaite, pour deux raiſons. Car en premier lieu, on ne connoît l'homme que par quelque endroit de ſa vie ; & ſur cela on pretend pouvoir en connoître toute la ſuite : jugement temeraire, puis qu'enfin le vice, ni la vertu ne conſiſtent pas dans une action paſſagere, mais dans une habitude formée de pluſieurs actes reïterez. En ſecond lieu, on ne juge que par les aparences qui frapent les ſens, & l'on ne connoît ni les actions ſecrettes,

qui ſe font ſans témoin, ni les intentions encore plus cachées, qui en ſont comme l'ame, & qui en font tout le prix : jugement encore mal fondé, puiſque la prudence la plus éclairée ne fournit que des conjectures fort ſujettes à l'erreur.

Or l'Apôtre ſaint Paul s'eſt ſervi du terme de manifeſtation, pour l'oppoſer à ces deux connoiſſances imparfaites. En effet, MESSIEURS, qu'eſt-ce que manifeſter ? ce n'eſt pas ſeulement connoître une partie de la vie, un morceau de l'hiſtoire, quelques traits diſtinguez : mais c'eſt en développer toute la ſuite ; c'eſt entrer dans tout le détail, en ſorte que rien n'échape à celui qui doit juger. Qu'eſt-ce que manifeſter ? ce n'eſt pas ſeulement voir ce qui paroît, & deviner le reſte par des conjectures incertaines : mais c'eſt donner une évidence ſi claire du fait, qu'on n'en puiſſe nullement douter. On pourra donc, ſans craindre le jugement temeraire, juger infailliblement ; & on ne pourra même ne le pas faire, parce que la connoiſſan-

ce ſera entiere, parce que la connoiſſance ſera évidente ; *Omnes enim nos manifeſtari oportet.*

Connoiſſance entiere : ce ne ſera pas ſeulement une action dont vous aurez à ſoûtenir le reproche, mais toute vôtre vie qu'on vous étalera devant les yeux. On ne vous produira pas ſeulement une injuſtice ſecrette que l'avarice vous a fait faire, pour vous établir dans le monde ; on revelera tout le miſtere d'iniquité que vous avez caché avec tant de ſoin. On verra comment dés vôtre jeuneſſe vous fiſtes ſervir vos plaiſirs même à vôtre interêt ; n'aiant de liaiſon, de commerce, d'habitude, qu'avec les gens que vous jugiez devoir vous être utiles, quelque ſcelerats qu'ils fuſſent ; ſacrifiant vos meilleurs amis, & vos plus proches parens, à ceux qui pouvoient avancer vos affaires : violant les droits les plus ſacrez de l'amitié, & de la nature ; enfin vous jettant aveuglément dans le parti le plus propre à faire une fortune prompte & opulente, ſans examiner ſi la conſcience & le

ſalut y ſeroient intereſſez. On verra ce caractere ſoûtenu dans la ſuite par un acharnement opiniâtre à plaider quiconque, ſans vouloir entendre à aucune propoſition d'accommodement ; par une aplication infatigable, qui vous rendit l'eſprit ſi fertile en expediens, pour vous aproprier le bien d'autrui. On vous verra mediter dans le Cabinet, comme un Lion dans ſa caverne, *Inſidiatur in abſcondito, quaſi Leo in ſpelunca ſua*, Pſ. 9. jetter des yeux de convoitiſe ſur tout ce qui pouvoit être à vôtre bienſeance ; dreſſer des embuches à la foibleſſe de la veuve & de l'orphelin ; attirer le pauvre dans le piege, ſous pretexte de l'obliger par des prêts intereſſez ; & le dépoüiller enfin de ce que le travail de ſes mains lui avoit acquis, & de ce qui ſuffiſoit à peine pour le faire vivre. *Omnes enim nos manifeſtari oportet.*

Homme ſenſuel & voluptueux : vous n'avez pû oublier l'origine de cette paſſion que vous nourriſſez depuis tant d'années ; vous vous ſouvenez de toutes les abominations ſecrettes

que vous avez eu ſoin de dérober à la connoiſſance des hommes ; vôtre conſcience vous reproche tant de commerces honteux, tant de loix violées, tant de Sacremens profanez : raſſemblez, s'il ſe peut, tous les débordemens d'une jeuneſſe libertine, tous les deſordres d'une vieilleſſe corrompuë, ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion uni avec ce qu'il y a de plus infame dans la débauche ; voilà le ſpectacle que vous aurez à ſoutenir. *Omnes enim nos manifeſtari oportet.*

Ame ambitieuſe, dont la paſſion dominante eſt l'amour de la gloire, n'eſperez pas éviter ce moment fatal, où tout vôtre orgueil ſera confondu. Là paroîtront ces foibleſſes, ces lâchetez, ces injuſtices, cet eſprit fourbe, artificieux, & capable des plus noires trahiſons. Là on vous remettra devant les yeux tant d'occaſions, où vous avez tout ſacrifié à vôtre ambition ; où vous avez déchiré par des médiſances ouvertes, ceux dont la proſperité vous faiſoit de la peine ; où vous avez pris plai-

ſir à broüiller, à diviſer, à aigrir les eſprits, par une humeur inquiete & maligne ; à tromper les perſonnes les mieux prevenuës en vôtre faveur, à trahir vôtre ami, vôtre allié, vôtre parent, & s'il l'a falu, vôtre patron même : c'eſt ce qui ſera dévelopé dans toute ſon étenduë ; & le mot de manifeſtation porte cette connoiſſance entiere ; *Omnes enim nos manifeſtari oportet.*

Connoiſſance certaine, fondée ſur l'évidence du fait. On ne l'aprendra pas comme une choſe paſſée ; on le verra, dit Iſaïe, comme une choſe preſenté : *Videbitur opprobrium tuum.* Iſai. c. 47. On lira dans la lumiere de Dieu, comme dans un memoire fidele, toutes les circonſtances, tout le déreglement d'une paſſion illegitime, tout le détail d'une fourberie, tous les détours & toute la marche d'une intrigue ſecrette ; circonſtances, dont les libertins, qui font gloire du vice, rougiroient plus que du vice même : car voilà ce qui fait ſentir toute la foibleſſe & toute la miſere de l'homme. C'eſt là que la generoſité pre-

tenduë des faux amis, la probité de nos libertins qui ſe piquent d'avoir de la droiture, la moderation de nos ſages du Siecle, les vertus morales de nos mondains qui ſe flattent d'avoir le cœur ſi bien fait; c'eſt-là, dis-je, que toutes ces qualitez ſeront miſes dans le creuſet: on connoîtra ſi elles ſont à l'épreuve de ce feu devorant, qui ſepare l'or pur de la vertu d'avec l'amour de ſoi-même. On ne ſera plus en état d'impoſer par des aparences ſpecieuſes; le principe de l'action, qui eſt le motif & l'intention, ſera auſſi évident que l'action même: *Manifeſtabit*, dit l'Apôtre, *conſilia cordium*. 1. Cor. c. 4. Et cela ſe paſſera devant le tribunal de Jeſus-Chriſt: on ne jugera plus ſuivant les regles du monde, mais ſuivant celles de l'Evangile. Imaginez-vous que vous avez à comparoître devant tout ce qu'il y a eu de Saints ſur la terre. Mais quand vous n'auriez à craindre que le jugement des hommes tel qu'il eſt, pourriez-vous ſoûtenir cette manifeſtation entiere & évidente: Ah! Chrêtiens, arrêtons-nous ici. Quel-

le confuſion pour une perſonne qui a de l'honneur, & qui ſe voit deshonorée d'une ſi étrange maniere! *Omnes enim nos manifeſtari oportet.*

Confuſion ſurprenante : on avoit pris les meſures les plus juſtes, les lieux les plus ſeurs, les tems les plus propres ; on ne s'étoit jamais ouvert à perſonne, non pas même à ſes Confeſſeurs ; on ſe flattoit de n'être jamais connu ; on avoit eu le plaiſir de tromper la vigilance de ceux qui nous éclairoient de plus prés ; on s'étoit aplaudi à ſoi-même des fruits de ſon iniquité, & de ſa trahiſon. *Spes hypocritæ peribit* : Job. c.8. l'hipocrite voit ſon eſperance confonduë, ſon action expoſée avec ſes circonſtances les plus honteuſes. *Accedam ad vos in judicio*, dit Dieu, *& ero teſtis velox.* Malach. c.3. Je viendrai fondre ſur vous au jugement comme un témoin qui ſurprend, & qu'on n'apercevoit pas. Quelle conſternation !

Confuſion univerſelle : c'eſt aux yeux de tout le monde que vous vous verrez découverts. Jamais la confuſion n'eſt ſi generale pendant la

vie : l'infamie eſt connuë de peu de perſonnes : les parens ſont intereſſez à la cacher : la charité chrétienne la fait ſupprimer : tout noirci qu'on eſt dans l'eſprit des autres, on a toûjours quelque ami qui nous eſtime encore, & qui nous venge du mépris d'autrui. Là l'Univers entier ſera témoin de vôtre honte. *Oſtendam gentibus nuditatem tuam*, dit Dieu, *& regnis ignominiam tuam.* Nahum. c. 3. Quel affreux ſpectacle ! Maîtres ſuperbes, Juges intereſſez, faux amis, époux, épouſes infidelles, quels ſeront alors les yeux que vous craindrez le plus ?

Confuſion amere, accompagnée de reproches & d'inſultes : on vous regardoit comme une perſonne de probité ; on n'avoit pas eu la penſée que vous fuſſiez capable d'une action dont vous duſſiez jamais rougir : on s'étoit fié à vous : ceux-là même qui auroient répondu de vôtre vertu au peril de leur vie, vous verront tel que vous êtes. Quel étonnement ! *Unuſquiſque ad proximum ſuum ſtupebit.* Iſai. c. 13. Et que dira un Laïque, un

homme du monde à des gens d'Egliſe ? *Noſtri ſimilis effectus es ?* Iſ. c. 14. Quoi, vous êtiez auſſi corrompu que nous ? Vous qui nous faiſiez des leçons ſi ſaintes, vous êtiez un hipocrite : De là quel dépit ! quelle confuſion ! Forcé par le témoignage de ſa conſcience, & par l'évidence du fait, ſi le pecheur oſe lever les yeux, ce ſera pour faire un aveu, que la verité lui arrachera : *Reſpiciet homines*, dit l'Ecriture, *& dicet peccavi :* Jerem. c... oüi, j'ai peché : je vous ai trompé.

Confuſion éternelle : il n'en eſt point de pareille ſur la terre : on ſe releve de tout : le tems efface les fautes, les ſervices les reparent : on voit des gens diffamez dans le monde aprés avoir diſparu quelques années, revenir ſur la ſcene, lever la tête, & tâcher de faire oublier aux autres ce qu'ils oublient ſi volontiers eux-mêmes. Là c'eſt une infamie ſans retour : la tache eſt ineffaçable : on ne s'en lavera jamais : *Confundentur vehementer*, dit Jeremie, *quia non intellexerunt opprobrium ſempiternum.* Job. c. 33. 20.

De la confusion desesperante : car le pecheur se voiant decouvert aux yeux de tout l'Uuivers, accablé des reproches de sa conscience, & des insultes ameres qu'il recevra de toutes parts, considerant l'avenir & n'y trouvant qu'une éternité malheureuse, entrera dans ce cruel desespoir que l'Ecriture nous peint avec des expressions si tragiques. Car tantôt s'adressant aux montagnes, il souhaitera d'être enseveli sous leur ruine : *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos : & collibus : operite nos.* Luc. c. 23. Tantôt il apellera la mort à son secours, & la mort impitoiable s'éloignera de lui : *Desiderabunt mori, & fugiet mors ab eis.* Apoc. c. 9.

Ah ! mondains, que deviendrez-vous alors avec vos idées sur le point d'honneur ? Quand nous vous disons qu'il faut pardonner à vos ennemis, vous nous opposez les maximes du Siecle : un homme sans honneur, dites-vous, est un homme perdu ; dés qu'on est flétri de ce côté-là, il faut perir ou se venger. Je ne veux point aujourd'hui combatre vôtre delicatesse

teſſe ; j'aprouve le ſoin que vous avez de vôtre reputation : mais penſez donc à ne rien faire qui vous puiſſe deshonorer un jous à la veuë du monde. Quand vous êtes ſur le point de faire une action dont vous rougiriez, ſi elle étoit connuë ; dites-vous à vous même : Que vas-je faire ? ce monde que je crains ſaura un jour le détail du crime que je veux commettre : ſi je ſavois ſeulement qu'après ma mort il dût être revelé, cette ſeule penſée me retiendroit ; & cependant je ne ſerois plus pour en ſoutenir la honte : au jugement de Dieu, il faudra paroître en perſonne, & recevoir l'affront le plus ſanglant. Voilà, Chrêtiens, le ſoin qu'il faudroit avoir de vôtre honneur, au lieu de l'expoſer comme vous faites, par des actions indignes de vous, à une confuſion inſoûtenable. Je vous laiſſe à faire toutes les reflexions que demande une matiere ſi terrible ; & je paſſe à ma ſeconde Partie, où je dois vous propoſer la gloire des gens de bien.

Seconde Partie.

Quoique la gloire ſoit l'apanage naturel de la vertu, il arrive ſouvent que la vertu eſt ſans honneur dans le monde ; pour deux raiſons. La premiere eſt, que les gens de bien ſe cachent, ſuivant le conſeil de l'Evangile, autant qu'il leur eſt poſſible : d'où il arrive que leur merite demeure dans l'obſcurité, & n'eſt pas toûjours honoré. La ſeconde eſt, que les bonnes œuvres d'éclat, qu'ils ſont obligez de pratiquer pour l'exemple, ſont cenſurées & empoiſonnées d'ordinaire par les libertins : de là vient que n'étant pas reconnuës pour ce qu'elles ſont, elles n'ont pas auſſi la gloire qu'elles meritent. Ainſi l'humilité des juſtes & la malignité des méchans conſpirent enſemble, pour ôter à la vertu l'honneur qui lui appartient. Or il étoit de la Juſtice de Dieu, qu'il y eût un jour, où tant d'actions heroïques, qui ſont enſevelies dans l'oubli, ou qui ſont critiquées, fuſſent connuës de toute la

terre, & juſtifiées entierement: & c'eſt ce qui fera la conſolation des perſonnes de pieté dans le terrible jour des vengeances du Seigneur. Ce Juge ſouverainement éclairé ſaura departir ſelon le merite, la gloire qui eſt ſi injuſtement proſtituée ſur la terre à des ſcelerats & à des impies. *Tunc laus erit unicuique à Deo.* 1.Cor.c.4.

Vous ſavez, MESSIEURS, que les vertus n'ont pas toutes le même éclat. Il y en a que la naiſſance, ou la fortune releve: la pluſpart des actions vertueuſes que font les perſonnes conſtituées en dignité leur ſont comprées. Il y en a qui éclatent par elles-mêmes aux yeux des hommes, & qui attirent leur eſtime; un grand zele pour le ſalut du prochain, une vie auſtere, des charitez publiques, être de toutes les bonnes œuvres d'une Ville, travailler à la reformation des mœurs, à l'avancement des affaires de la Religion. On ne manque gueres de rendre juſtice à ces vertus; & ſi les loüanges humaines n'en ſont pas toûjours le motif, elles ſoûtiennent du moins l'homme, & le recompenſent d'une

partie de ſes ſoins. Mais il eſt des vertus d'une eſpece bien differente; obſcures d'elles-mêmes, & qui ne ſont connuës que de Dieu. Elles n'ont rien qui nourriſſe l'amour propre, ni qui flate la nature; elles vous laiſſent toute la peine d'une action ſainte, ſans eſperance d'autre gloire, que celle de l'éternité.

Combien de gens par exemple, qui ne ſont pas dans les premieres places du Royaume, mais dans des emplois ſubalternes, ont toute la fatigue & tous les deſagrémens des entrepriſes les plus glorieuſes qui regardent la Religion, ſans en avoir nullement l'honneur? Combien de perſonnes dans une condition privée pratiquent tous les devoirs du Chrêtien, ſans qu'on faſſe attention à leur conduite? Combien d'autres engagées dans les liens du mariage, trouvent dans leur domeſtique des croix inſupportables, qu'elles ſouffrent avec une moderation heroique, s'étudiant à ménager un mari jaloux; ſoûtenant chaque jour toutes les fiertez d'une humeur vaine & imperieu-

ſe, tous les caprices d'un eſprit volage & bizarre, les emportemens d'un naturel dur & farouche; étouffant, diſſimulant, oubliant tout ſans jamais faire d'éclat, bien loin d'en venir à ces divorces, qui ſont ſi ordinaires & ſi ſcandaleux; ſans ouvrir même leur cœur qu'à Dieu ſeul; ſans ſe plaindre qu'aux pieds du Crucifix, & encore en des termes, qui ne marquent ni aigreur ni reſſentiment? Combien de malades qui languiſſent depuis pluſieurs années, ou tourmentez de douleurs aiguës, ou affligez de maux habituels & ſecrets, ſans être plaints de perſonne; qui n'ont pas ſeulement leur douleur à ſuporter, mais ſouvent, comme le ſaint homme Job, les reproches ou l'indifference de leurs parens & de leurs amis; & qui dans une ſoumiſſion entiere aux ordres de Dieu, adorent ſes rigoureux jugemens; tout prêts, non ſeulement à lui ſacrifier leur vie ce ſeroit peu, & il eſt facile alors; mais à la traîner tant qu'il lui plaira, dans une langueur plus fâcheuſe que la mort? Combien de

pauvres honteux jusques dans les conditions les plus relevées, se voient tous les jours à la veille de manquer du necessaire, & en manquent effectivement quelquefois, sans autre ressource que leur resignation & leur patience ? Combien de fervens Chrêtiens, sous les dehors d'une vie commune, & au milieu du grand monde, ont un commerce continuel avec Dieu, & lui font tous les jours mille sacrifices interieurs de ce qu'ils ont de plus cher ? Ils adorent le Seigneur en esprit & en verité, tout renfermez en eux-mêmes, & semblables à ces grands fleuves, qui par des routes secrettes coulent sous terre & se derobent à nos yeux. Mais aussi comme ces fleuves après s'être perdus pour quelque tems, reprennent leur premier cours, & recommencent à paroître avec plus de majesté ; ainsi ces ames cachées, qui ne sont connuës que de Dieu, sortiront enfin de l'obscurité, & paroîtront au grand jour dans toute la gloire qui leur est dûë.

Le Pere celeste, qui lit dans le

cœur de ſes fidelles ſerviteurs, leur rendra avec uſure tout l'honneur qu'ils ont mépriſé pour lui. Pendant qu'ils vivoient ſur la terre, ils étoient ſans nom ; le monde ne parle avec admiration que de ce qu'il eſtime, de la nobleſſe, de l'eſprit, de la beauté, de la valeur : la gloire étoit prodiguée à toutes ces qualitez frivoles, qui ne dependent pas de nous, & qui ne la meritent pas. Le juſte dans le ſilence pratiquoit les vertus les plus éminentes, & il étoit oublié ; il n'étoit fait mention de lui nulle part ; il étoit le ſeul qui fût digne d'éloge, & il étoit ſeul à qui l'on n'en donnoit pas : il gardoit ſon ſecret entre Dieu & lui ; *Secretum meum mihi.* Iſai. c. 4. Mais la Scene changera bien au Jugement dernier. Car ce Juge équitable effacera juſqu'au ſouvenir de ces qualitez que le monde admire, & fera connoître à l'Univers ces vertus obſcures, pour leſquelles il n'a que du mépris.

Alors ces grands hommes qui ont fait tant de bruit ſur la terre, ces perſonnes ſi diſtinguées par leur naiſ-

ſance & par leur fortune, ſe trouveront dans un état bien different de celui où elles ont été : leur memoire, dit l'Ecriture, ſe diſſipera & s'évanouira tout à coup ; *Periit memoria eorum.* Pſal. 9. C'eſt alors qu'il ſera plus glorieux à l'homme d'avoir ſervi Dieu dans la retraite, que d'avoir paru avec éclat dans le monde. C'eſt alors qu'une bonne œuvre faite en cachete effacera ces actions même de pieté, qui ont eû les hommes pour témoins. Vos amis, Seigneur, ſont trop bien payez ; *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus :* Pſ. 138. Ils ont mépriſé une fauſſe gloire, qui n'a rien de ſolide ; vous leur rendez une gloire ſolide, qui n'a rien de faux.

Vous ſavez, MESSIEURS, quel uſage on fait des louanges dans le monde : ceux qui les donnent, ſe trompent ſi ſouvent dans le jugement qu'ils font de nous ſur des aparences, ſur des bruits incertains, ſur la foi d'autrui, ſur leurs propres lumieres & ſur leurs caprices. Combien de fois a-t-on été loüé ſur des qualitez qu'on n'avoit pas ? Quelle part

n'ont point dans les éloges, la coûtume, la flaterie, l'interêt, la crainte, & quelquefois la malignité ? Ce ſera au ſeul jugement de Dieu que les hommes ne ſeront point trompez dans l'idée qu'ils auront de vous, & qu'ils ne pourront vous tromper : éclairé d'une lumiere celeſte, l'homme juſte lira dans tous les cœurs, il y verra l'image de ſes vertus vivement gravée, il lui ſera permis enfin de joüir de ſa gloire ; ce ne ſera plus deſormais un fruit defendu pour lui.

Si les vertus cachées ont beſoin de témoins, qui les faſſent connoître ; les vertus éclatantes ont beſoin d'un protecteur qui prenne leur défenſe en main. La malignité des méchans eſt telle, qu'ils ne ſauroient ſouffrir le bien dans autrui : ils ſentent malgré eux qu'ils ne peuvent manquer d'eſtime pour la vertu reconnuë ; la vraie pieté force les plus libertins à la reſpecter. Que font-ils ? ils prennent le parti de la conteſter. Le zele, quelque épuré qu'il ſoit, eſt inquietude, vanité, envie de dominer.

de ſe diſtinguer, de faire du bruit dans le monde : tout ce que font les grands pour la Religion eſt politique, interêt, hipocriſie, diſſimulation, foibleſſe d'eſprit : la retraite d'une perſonne qui embraſſe le parti de la pieté, eſt l'effet du dégoût, de la beauté qui paſſe, du monde qui l'abandonne, de l'infidelité, du caprice, d'un tour d'imagination : la fermeté des perſonnes conſtituées en dignité eſt une dureté de naturel, une affectation de ſainteté pour aller à ſes fins, une ſingularité de gens qui veulent ſe mettre ſur le pied d'hommes extraordinaires. Ainſi par le ſoin que prennent les mechans d'empoiſonner toutes les vertus, ils ont trouvé l'art de ſe défendre de l'eſtime & du reſpect qu'elles leur inſpirent malgré eux. Et c'eſt ici que je trouve beaucoup à dire à cette probité prétenduë de nos mondains, qui trouveroient étrange qu'on leur diſputât leur naiſſance, leur bien, leur eſprit, leurs belles actions, & qui ne croient pas qu'il ſoit indigne d'un honnête homme,

de calomnier la pieté des juſtes, qui ne ſe reſervent d'autre bien que celui-là. Ah ! MESSIEURS, ſouffrez que Dieu ſoit ſervi, ſi vous ne voulez pas le ſervir vous-mêmes.

Mais conſolez-vous, ames juſtes ; vôtre jour viendra. Le Seigneur a les yeux attachez ſur vous : il n'eſt pas tems encore de faire connoître aux hommes ce que vous êtes devant lui ; il aura ſoin de vous juſtifier lui-même à la face du monde entier : ſa juſtice qui ſemble endormie ſe reveillera tout à coup, & confondra vos ennemis. Et comme autrefois les Iſraëlites étant pourſuivis par les Egyptiens, qui les avoient ſi long-tems tenus ſous un cruel eſclavage, Moïſe fit arrêter ſon armée ſur les bords de la mer, & alors élevant la voix : demeurez, dit-il, & ſoiez aujourd'hui temoins des merveilles que Dieu va faire en vôtre faveur ; *State & videte magnalia Domini, quæ facturus eſt hodie.* Exod. c. 14. Je ne demande point, continua ce ſage conducteur, que les armes à la main vous remportiez une victoire ſanglante ſur

vos ennemis ; il n'eſt pas neceſſaire d'élever les bras pour les vaincre : mais levez ſeulement les yeux, & ſoyez ſpectateurs d'une defaite qui ne vous coûtera point de ſang. *State & videte* : voyez ceux qui vous pourſuivoient, enſevelis ſous les flots ; & joüiſſez à loiſir des avantages que vôtre Dieu vous donne ſur eux ; *State & videte magnalia, &c.* Ainſi vous dira le Seigneur au jour de ſes vengeances, ames juſtes, je ne demande point que vous entrepreniez de vous juſtifier, pour confondre les pecheurs ; je veux ſeulement que vous aiez le plaiſir d'être temoins de leur confuſion : *State & videte.* Voyez ce libertin convaincu de la droiture de vos intentions par une lumiere vive & penetrante, qui la lui fait ſentir juſqu'au fonds de l'ame : voyez dans ſon eſprit l'idée de vôtre vertu ſi profondement imprimée, qu'il ne la peut effacer ; *State & videte.* Soiez temoins de l'aveu contraint & forcé qu'il ne peut s'empêcher de vous rendre ; de la retractation publique qu'il eſt obligé de faire, non pas en

preſence de deux ou trois perſonnes, mais à la face de tout l'Univers ; de la contradiction qu'il eſt obligé de ſoûtenir contre lui-même, lorſqu'il reconnoît qu'il avançoit de vous des choſes qu'il ne croioit pas ; de ſa mauvaiſe foi, lorſqu'il affectoit du mépris pour ce qu'il eſtimoit interieurement ; des lâches artifices dont il s'eſt ſervi pour noircir vôtre reputation. Et vous, pecheurs, voiez la vie du juſte que vous avez calomnié : *State & videte.* Parcourez toute ſon hiſtoire ; raprochez toutes ſes actions pour connoître ſon vrai caractere : voyez-le tantôt dans une occaſion delicate être à l'épreuve de l'interêt, & inſenſible au plaiſir ; là ſe relâcher de ſes droits pour le bien de la paix ; ici riſquer les bonnes graces d'un maître, d'un ami, d'un parent, en faveur de la vertu ; quelquefois prier à l'Autel pour ſes ennemis ; d'autrefois prendre leur parti dans ſes converſations ; toûjours ſe declarer pour le bien malgré les plus violentes attaques, & les railleries les plus piquantes : conſiderez, exami-

nez de prés ; ſont-ce là les traits d'une fauſſe pieté ? une vertu contrefaite peut-elle ſe ſoûtenir ſi long-tems & ſi univerſellement ? *State & videte.*

Ah ! Chrêtiens, quelle gloire, que d'avoir un Dieu pour défenſeur ! Dés qu'il aura parlé pour vous, qui pourra-vous refuſer l'honneur qu'il vous rend lui-même ? *Tunc laus erit unicuique à Deo.* 1.Cor.c.4. Ainſi voions-nous dans le monde, ſi quelque malheureux oprimé par la cabale de ſes ennemis, eſt noirci de calomnies, & qu'il échape de la bouche du Prince un mot qui lui eſt ſi favorable, il n'en faut pas davantage pour ramener tous les eſprits, & les tourner de ſon côté ; ceux qui lui étoient les plus contraires, ſont les premiers à revenir. Tel ſera le bonheur du juſte, quand Dieu aura prononcé en ſa faveur : les plus libertins ſe rendront ; la malignité la plus envenimée ſe taira ; l'envie ſera étouffée, & l'admiration, dit le Sage, prendra ſa place *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.* Sap. c.5. Ils avouëront que c'étoit un effet de leur foibleſſe, de ne pouvoir

ſe figurer l'idée d'une vertu ſi parfaite : ils ſeront ſurpris de voir des gens qu'ils croioient d'avoir perdus de reputation, braver le menſonge & la calomnie, paroître aux yeux du monde avec toute la gloire qu'ils ont meritée : *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.* Gloire que perſonne ne pourra deſormais leur ravir ; gloire dont ils ne pourront plus déchoir par leur faute ; gloire, non pas auprès d'un petit nombre de perſonnes, mais univerſelle ; gloire non pas frivole & paſſagere, mais ſolide & éternelle : *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.*

Voilà, Chrêtiens, une ambition digne de vous. Vôtre Religion ne vous défend, pas d'aimer la gloire ; mais elle vous propoſe une gloire, qui merite vos ſoins. *Quomodo vos poteſtis credere* diſoit le Fils de Dieu, *qui gloriam ab invicem accipitis ; & gloriam, quæ a ſolo Deo eſt, non quæritis ?* Ioan. c. 5. Comment pouvez-vous croire à l'Evangile, & vivre ſi jaloux de la gloire qui vient des hommes, & ſi peu ſoigneux de vous procurer celle

qui vient de Dieu ? La premiere eſt ſi frivole, & cependant ſi recherchée : quelle ardeur de plaire aux maîtres de la terre ! Ah ! du moins, MESSIEURS, je voudrois qu'on eût une égale ardeur pour plaire à Dieu. Nos braves prodiguent leur ſang & leur vie, pour meriter la faveur du Prince ; & neanmoins combien d'actions perduës, qui ne viennent pas à ſa connoiſſance ? Combien de ſoins qui ne paroiſſent pas ? Vous le ſavez, MESSIEURS, que de mers paſſées, que de perils courus, que de fatigues eſſuyées, que de dépenſes exceſſives, que de complaiſances pour des maîtres qui ne ſavent rien, à qui la bienſeance même vous empêche de le faire remarquer, ou qu'on n'en peut perſuader ! Vôtre Dieu, Chrêtiens, n'oublie rien de ce que vous faites pour lui ; un moment du cœur, un ſimple deſir, une aſpiration perce les cieux, & va juſqu'à lui : ce qui eſt inconnu à tout l'Univers, il le ſait ; & ſouvent tout le monde ſait ce que vous avez fait pour un maître, qui eſt le ſeul qui l'ignore.

Mais d'ailleurs, combien de ſervices conteſtez par des gens qui empoiſonnent les choſes qui pour vous detruire, donnent un mauvais tour à ce que vous faites ? Les Grands, quelque éclairez qu'ils ſoient, ne peuvent pas penſer à tout, & voir tout par eux-mêmes : ſouvent on leur enleve des ſerviteurs fideles, qu'ils ne ſoûtiennent pas, parce qu'ils ne ſavent que penſer de leur conduite. Or Dieu ne peut être ſurpris : adorez-le en eſprit & en verité; tout l'Univers dechaîné contre vous ne ſauroit vous faire perdre ſon eſtime. Donnez-lui ſeulement dans l'innocence de vos mœurs, dequoi confondre vos ennemis, & laiſſez-lui le ſoin de vôtre gloire : cherchez à le contenter, vous n'avez beſoin de perſonne que de vous mêmes. Dites avec l'Apôtre S. Paul: *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer, aut ab humano die.* 1. Cor. c. 4. Il m'importe fort peu de quelle maniere les hommes penſent de ma conduite, pourvû que j'aie mon Juge pour moi : c'eſt Dieu ſeul à qui j'ai à repondre. *Qui*

autem judicat me Dominus eſt. Ibid. Je ne ſuis au vrai que ce que je ſuis devant lui. Malheur à moi ſi j'aſpire à d'autre gloire qu'à l'honneur de lui plaire; & ſi je ſuis aſſez lâche pour quitter la vertu, afin d'éviter la perſecution du monde. Voilà le fruit que vous devez retirer de ce diſcours, ſi vous voulez arriver au bonheur, qui ſera le partage des élûs au Jugement dernier, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
LES JUGEMENS DE DIEU.

Erunt ſigna in Sole, & Luna, & Stellis; & in terris preſſura gentium præ confuſione ſonitus maris & fluctuum.

Il y aura des ſignes dans le Soleil, dans la Lune, & dans les Etoiles; & ſur la Terre les Nations ſeront dans l'abattement & dans la conſternation, au bruit effroyable que feront les flots de la mer. En ſaint Luc, chap. 21.

HEUREUX, mes chers Auditeurs, ceux qui vivront dans ces tems de tribulation, où la colere de Dieu ſe manifeſtera par des

ſignes ſi terribles & reveillera dans les pecheurs la crainte des Jugemens du Seigneur. Si nous avions ces ſpectacles redoutables à vous mettre devant les yeux, le ſoleil éclipſé, la lune teinte de ſang, les étoiles détachées du ciel, la terre ébranlée juſques dans ſes fondemens, la mer en fureur & hors de ſes bornes, les elemens confondus, & toute la nature deconcertée; peut-être pourrions-nous alors exciter dans vos ames une crainte ſalutaire, qui vous mettroit en état de prevenir le jour terrible des vengeances de la Juſtice Divine: ce jour amer, ce jour funeſte; ce jour plein de colere & d'indignation. Dans ces heureux tems où la foi vive des fideles les rendoit dociles à la parole de Dieu, où la ſimple expoſition de l'Evangile ſur le Jugement, faiſoit trembler le pecheur; peuploit les deſerts de Solitaires, & donnoit à l'Elgiſe des Vierges, des Martirs & des Confeſſeurs, je n'aurois eu garde de former un tel ſouhait. Je ſai que le Prophete Amos m'avertit de ne point deſirer le

jour du Seigneur : *Væ deſiderantibus diem Domini.* Amos c. 1. Je ſai que la ſeule attente des maux qui doivent arriver au monde, fera ſecher les hommes de frayeur : *Areſcentibus hominibus præ timore.* Luc. c. 21. Mais encore une fois, que puis-je ſouhaiter de plus ſalutaire à un ſiecle auſſi dur & auſſi inſenſible que le nôtre ? Ceux qui nous ſuivront, frapez de ces ſpectacles d'horreur, épouvantez par des préſages ſi affreux, auront du moins l'avantage de rentrer dans eux-mêmes; ils leveront les mains au Ciel; ils gemiront devant Dieu ; ils penſeront à implorer ſa miſericorde; ils ſe convertiront, & ſe diſpoſeront par leur penitence à ſoûtenir tout le poids de ſa colere : tandis que reſervez à ce même jour, qui eſt pour nous auſſi-bien que pour eux, nous n'avons rien qui nous allarme ; & nous vivons dans une inſenſibilité qui deſole ceux à qui il reſte encore un peu de zele pour la maiſon du Seigneur.

Oüi, Chrêtiens, je ne vois rien de plus deplorable dans l'Egliſe que l'endurciſſement de pluſieurs des fi-

deles, qui ont perdu la crainte des jugemens de Dieu. Comme c'eſt ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour les convertir ; que Felix, tout paien qu'il étoit, fut effraié d'entendre S.Paul prêcher cette verité redoutable, *Diſputante autem illo de juſtitia & caſtitate, de judicio futuro, tremefactus Felix.* Act. c. 24. L'Egliſe la met dans la bouche des Predicateurs, pour vous diſpoſer à la venuë de Jeſus-Chriſt. Mais helas ! il ne leur reſte ſouvent que la triſte conſolation d'avoir juſtifié la Divine Providence, en vous annonçant les veritez les plus terribles de l'Evangile : & la douleur de contribuer à vôtre damnation, par ce qu'il y a de plus ſalutaire & de plus capable de vous toucher.

Tâchons donc, MESSIEURS, de reveiller en vous cette crainte des jugemens éternels, qui a fait tant de Saints, & qui ſoûtient encore aujourd'hui tant de ſerviteurs de Dieu dans l'exercice de la penitence. Si je vois avec regret que les veritez les plus fortes ne faſſent pas d'impreſſion ſur vous, vous aurez ſujet encore

plus que moi de deplorer ce malheureux effet de vôtre inſenſibilité. Nous devons contribuer tous enſemble à rendre à ces grandes veritez toute la force qu'elles ont eû ſur l'eſprit des premiers Chrêtiens. Et c'eſt à quoi je veux travailler dans ce diſcours ; non pas en vous faiſant une peinture formidable du jugement dernier : mais mon deſſein eſt de chercher avec vous les raiſons qui ont pû affoiblir en vous la crainte des jugemens de Dieu. J'en remarque cinq principales, que j'entreprens de combatre ici par ordre. Permettez-moi, mes chers Auditeurs, de n'obſerver point aujourd'hui d'autre methode : peut-être celle-ci me donnera lieu de vous entretenir d'une maniere plus utile & plus propre à vous édifier. Demandons auparavant les lumieres au ſaint Eſprit, &c. *Ave.*

I.

La premiere cauſe qui ſe preſente à moi lorſque j'examine les raiſons qui ont affoibli en nous la crainte des jugemens de Dieu, c'eſt l'infidelité. Non pas qu'il y ait un grand

nombre de gens incredules, qui doutent de cette verité fondamentale de la Religion : mais nous n'avons qu'une foi foible & languiſſante, qui ne ſuffit pas pour intimider nos eſprits. Or ſi l'infidelité eſt inexcuſable à l'égard de tous les articles de nôtre créance ; elle l'eſt bien plus en celui-ci, qu'en aucun autre : pourquoi cela ? parce qu'il eſt également fondé ſur la foi & ſur la raiſon.

Pour entendre ma penſée, remarquez, MESSIEURS, qu'encore que tous les articles que la foi nous propoſe ſoient également établis ſur l'autorité divine, il en eſt cependant qui ſont plus ou moins expliquez dans les livres ſaints. Il y en a que le ſaint Eſprit ſemble avoir pris plaiſir à nous marquer avec des traits ſi ſenſibles, des circonſtances ſi particulieres, qu'il ne laiſſe aucun lieu à la malignité des Heretiques, de pouvoir douter du fonds de ces articles, ou alterer le ſens des paroles de l'Ecriture. Tel eſt l'article dont nous parlons. L'Ancien & le Nouveau Teſtament nous le repreſentent de concert avec les mêmes couleurs

couleurs & ſous les mêmes images. Jeſus-Chriſt n'a fait qu'expoſer ce qu'avoient dit les Prophetes avant lui ſur le jugement dernier. Non ſeulement il l'a annoncé en public pour effraier le Peuple : mais il a repeté en particulier à ſes Apôtres, ce qu'il en avoit declaré devant tout le monde. Il nous a peint les preparatifs & l'apareil d'une action ſi extraordinaire & ſi formidable. Il s'eſt attaché à nous en marquer toutes les particularitez & tout le détail. Il nous a enſeigné juſqu'aux termes dont le Juge doit uſer en prononçant la Sentence : & après s'être étudié à ne rien omettre de ce qui pouvoit concerner un article ſi eſſentiel ; il a confirmé la verité de ſes paroles par un ſerment ſolemnel dont il ne s'eſt preſque ſervi qu'en cette rencontre : *Cœlum & terra tranſibunt, verba autem mea non tranſibunt.* Luc. c. 21. Je vous dis en verité, que le ciel & la terre periront, mais que ma parole ſubſiſtera. Que voulez-vous de plus marqué dans l'Evangile ?

Auſſi cet article eſt-il gravé ſi profondement dans le cœur de tous les

Chrêtiens, que l'herèſie qui a oſé attaquer la verité de tous les autres, n'a jamais touché à celui-là. L'Egliſe, dont les enfans rebelles ont combattu la divinité du ſaint Eſprit, l'Incarnation, les Sacremens, la morale de l'Evangile, ne s'eſt point vûë troublée dans la creance qu'elle a toûjours eûë du jugement universel ; & tout ce qui a fait profeſſion du nom de Chrêtien, a toûjours reconnu que Jeſus Chriſt viendroit juger les vivans & les morts.

Mais pourquoi me borner à l'Egliſe des Chrêtiens, tandis que j'ai pour moi tous les Peuples & toutes les Religions du Monde ? Non, MESSIEURS, je ne veux point aujourd'hui captiver vôtre eſprit ſous le joug de la foi ; je ne vous propoſe point de ces miſteres obſcurs, où la raiſon envelopée de tenebres, ne penetre point : uſez de toute l'étenduë de de vos lumieres, & demandez-vous à vous mêmes ce que vous penſez du jugement dernier. Avez-vous pû vous figurer l'idée d'un Dieu qui ne fût pas juſte, & qui n'eût pas

ſoin de recompenſer les bons & de punir les méchans ; de condamner le vice, & de couronner la vertu ? Qu'en penſent les plus tranquilles parmi vous, ſans ſe prevenir d'aucuns prejugez ? Dieu eſt témoin de toutes mes actions, dit on tous les jours ; il eſt mon juge, & c'eſt à ſon jugement que j'en apelle. Combien de fois vous êtes-vous conſolez de l'injuſtice qu'on vous faiſoit, ſur cette eſperance : Dieu lit dans mon cœur ? il voit ce qu'il y a de plus ſecret ; il me rendra juſtice de la violence que j'endure ? Combien de fois auſſi cette penſée vous a-t-elle fait trembler dans le peché ; lorſque juſtifiez par le ſuffrage des hommes que vous avez trompez, vôtre conſcience vous a menacé de ce Juge ? qu'on ne peut ni tromper, ni corrompre, ni éviter ? Quelle peine n'avez-vous pas à étouffer cette voix ſecrette, qui vous trouble au milieu des plaiſirs, qui réveille vôtre crainte au moindre peril, qui vous fait pâlir, trembler, & qui ſemble executer par avance l'arrêt qui doit être prononcé contre vous ? Cette penſée qui fait

le repos & la conſolation du juſte, fait le ſuplice & la terreur du méchant. Si ce n'eſt pas une impreſſion de la lumiere naturelle, pourquoi eſt-elle commune à toutes les nations du monde ? Pourquoi regne-t-elle dans tous les tems ? Ah ! MESSIEURS, c'eſt parce qu'il étoit important, que cet article, qui eſt un premier principe en matiere de Religion, fût évident par lui-même ; que perſonne ne pût douter d'une verité, qui doit être la regle de nos mœurs ; que cette connoiſſance d'un Juge engageât les hommes à s'informer avec lui de ſes volontez pour les accomplir. Dieu fait ce premier pas pour nous aider à franchir les autres ; *Credere enim oportet accedentem ad Deum*, dit l'Apôtre, *quia eſt, ut inquirentibus ſe remunerator ſit.* Heb. c. 11.

C'eſt cette forte perſuaſion qui acheva de convertir S. Auguſtin. Seigneur, dit il, en parlant à Dieu, rien ne contribua davantage à me retirer du gouffre profond où les voluptez ſenſuelles m'avoient plongé, que la crainte de vos jugemens éternels. Car

quoi qu'une curioſité dangereuſe m'eût fait égarer, paſſer par differentes Sectes de Philoſophes & d'Heretiques, je n'aurois jamais pû m'ôter de l'eſprit la creance d'un jugement, la choſe me paroiſſoit trop claire, & trop univerſellement établie pour en douter. En quel état, me diſois-je à moi-même, faudra-t-il au ſortir de la vie, que je paroiſſe devant Dieu? Que lui dirai-je? Pourrai-je alleguer pour excuſe mon ignorance dans une matiere qui me paroît ſi évidente? Mais avoüerai-je ma creance, après avoir vécu dans un libertinage auſſi declaré, que ſi j'avois crû tous les pechez impunis? Serai-je excuſable de croire ce que je crois, & de vivre comme je vis? cela ne ſe peut ſoûtenir.

II.

LA ſeconde cauſe qui affoiblit en nous la crainte des jugemens de Dieu, c'eſt l'éloignement. Il eſt certain, MESSIEURS, que les maux éloignez nous frapent moins vivement: ce qui ne doit arriver qu'après une longue

revolurion d'années, nous paroit ne devoir arriver jamais.

Or voilà ce que le mondain ſe dit à lui-même dans le ſecret du cœur, pour ſe raſſurer : il ſe fait la demande que les Apôtres firent au Fils de Dieu, lors qu'il leur parla des ſignes qui devoient preceder le jugement dernier : *Præceptor quando hæc erunt ?* Luc.c. 21. & il ſe répond à lui-même : nous n'en ſommes pas encore là. Il enviſage ce jour de colere au bout d'une longue ſuite d'années : & comme les objets diminuent dans un éloignement, & ſe reduiſent preſqu'à rien ; celui-ci perd toute ſa force, & ne fait preſque plus nulle impreſſion ſur ſon eſprit. Voilà le malheur déplorable de l'homme, qui aime ſon erreur ; & qui ne craint rien tant que de ſe voir détrompé.

Mais je veux aujourd'hui, pecheurs, vous raprocher cet objet de ſi prés, qu'il ne puiſſe vous échaper. Vous me demandez quand le jugement ſe fera ? je vous répons avec Jeſus-Chriſt, que pour le jugement univerſel, l'heure fatale n'en eſt connuë de perſonne que du Pere Celeſte, & de ceux auſquels il

lui a plû de le reveler ; mais pour vous, que vous touchez de prés ce terme deciſif de vôtre éternité : ce ſera peut-être demain, dans la ſemaine, dans l'année. Ces ſignes funeſtes de la colere de Dieu ne paroîtront peut-être au monde entier qu'aprés un long-tems ; mais pour vous qui m'écoutez, j'ai à vous dire, que dés que la mort vous aura fermé les yeux, toutes ces prédictions s'accompliront en vôtre perſonne. Alors le ſoleil ſera éclipſé, les elemens ſeront comme s'ils n'étoient pas, les cieux & la terre petiront à vôtre égard ; il n'y aura plus de monde pour vous. Vous vous trouverez ſeul avec Dieu ; vous aurez à ſoûtenir tout le poids de ſa majeſté, toute la rigueur de ſa juſtice, toute la penetration & toutes les lumieres de ſa ſageſſe, dans l'examen le plus ſevere qui fut jamais, & dans l'attente formidable de l'Arrêt deciſif de vôtre bonheur, ou de vôtre malheur éternel. Tout ce qui vous regarde en perſonne dans le jugement, vous pend ſur la tête : autant que l'heure de vôtre mort eſt prochaine, autant êtes-vous proche de tomber.

entre les mains du Dieu vivant. Or ce qu'il y a de redoutable pour chacun en particulier dans le jugement universel, ce n'eſt pas ce qui doit arriver au commun des hommes; les malheurs publics ne nous touchent point de ſi prés : ce qui frape dans ce jour des vengeances du Seigneur, c'eſt ce qui s'adreſſe à nous perſonnellement. Et c'eſt cela même encore une fois, mon cher Auditeur, qui n'eſt point éloigné de vous, il en eſt peut-être dans mon Auditoire à qui Dieu va faire rendre compte de leur vie ? il en meurt tous les jours, qui regardoient le jugement comme fort éloigné; vous allez être ſurpris comme les autres.

Ah ! quel ſeroit vôtre étonnement MESSIEURS, ſi un Prophete envoié de Dieu vous annonçoit de ſa part, que le jugement univerſel doit arriver dans l'année ! Quelle conſternation dans une ville, quelles prieres, quelle penitence ! Aveugles que nous ſommes ! il en eſt ici à qui je puis dire, fondé ſur l'experience qui vaut un miracle, que dans cette même

année ils paroîtront devant Dieu : & pas un ne rentre en ſoi-même ; pas un ne penſe à ſe mettre en état de rendre compte de ſa vie paſſée ! Je vous vois occupez à craindre des maux imaginaires, & tranquilles ſur le plus formidable & le plus inévitable de tous les malheurs.

En verité, MESSIEURS, on ne peut qu'on ne ſoit touché de compaſſion, quand on fait un peu de reflexion ſur la conduite des hommes. Nous voions tant de gens allarmez ſur l'avenir, ſe faire des ſujets de crainte de cent choſes qui n'arriveront jamais ; ils ſe figurent dans la ſuite de leur vie des diſgraces chimeriques : l'un craint de manquer ſur la fin de ſes jours ; l'autre de perdre un patron, un apui ; un autre de ne réüſſir pas dans une entrepriſe ; un autre que ſes enfans ne ſe ſoulevent contre lui : la femme craint les ſurpriſes, les violences, les trahiſons d'un mari ; & le mari celles d'une femme : c'eſt une choſe ſurprenante de voir ſur tout cela les agitations, les meſures, les precautions, les raiſonnemens, & les per-

plexitez continuelles, qui rendent la vie amere ; tandis qu'au milieu de ces allarmes dont on eſt occupé, on paſſe devant Dieu pour aller rendre compte de toute ſa conduite. Tous les malheurs qu'on craignoit ne ſont qu'en idée, & le ſeul qu'on ne craignoit pas, eſt le ſeul qui nous arrive.

Ah ! mon Dieu, c'eſt bien ici que je puis dire avec le Prophete ; *illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* Pſ. 13. Quelle ſurpriſe pour une ame de voir tous ces fantômes, qui lui faiſoient peur dans le monde, diſparoître, s'évanoüir, & de trouver en leur place un jugement ſevere, auquel on n'a point penſé ; une éternité, ſur laquelle on n'a pris nulle meſure ! quels regrets d'avoir ſi mal emploié ſes ſoins ! quel deſeſpoir ! Helas ! on vous l'avoit tant dit ; Dieu avoit eſſaié ſi ſouvent de vous toucher de la crainte de ſes jugemens ; tant de perſonnes enlevées & ſurpriſes à vos yeux vous menaçoient d'une fin ſemblable : vous n'auriez pas voulu, diſiez-vous, être en leur place ; & vous

vous y êtes mis ! vous aprehendiez pour eux, que ne craigniez-vous pour vous-même : Un criminel tremble toutes les fois qu'il entend ouvrir les portes de la priſon ; il croit toûjours, qu'il va comparoître devant de Juge ; ſes compag ons qu'on enleve devant lui, au lieu de le raſſurer, l'intimident davantage. Tel devroit être nôtre état, Chrêtiens : il en paſſe tous les jours au Tribunal de Dieu, pour être jugez en dernier reſſort ; nôtre jour viendra, nôtre tems eſt proche ; nous le ſavons, nous le diſons, nous ne ſommes pas prêts, & cependant nous ſommes tranquilles !

III.

Mais je vois ce qui vous raſſure, & c'eſt la troiſiéme raiſon que j'ai à vous propoſer, & qui ſemble contribuer le plus à affoiblir dans nous la crainte des jugemens de Dieu. Vous regardez autour de vous, & vous voiez que la pluſpart des hommes vivent à peu prés de la même ſorte. Si je ſuis condamné, dites-vous, & ſi

j'ai lieu de craindre, il y en a bien d'autres que moi; je vois que nous tenons à peu prés le même chemin ; je vis comme les perſonnes de ma condition, & de mon âge. Ceux qui ne parlent pas ainſi, s'ils veulent s'examiner de bonne foi, trouveront que c'eſt ſur cela qu'ils s'apuient, & qu'ils autoriſent leur conduite. En effet, ſi tout le monde vivoit bien, & que ſeuls ils ſe trouvaſſent dans le deſordre, quelle fraïeur leur cauſeroit l'état de leur conſcience ? Mais ils n'en doivent pas moins craindre : car enfin on ne ſera pas jugé ſur les actions des autres. Dieu prendra pour regle, non la coûtume, mais l'Evangile ; non l'exemple des hommes, mais celui de Jeſus-Chriſt. C'eſt, MESSIEURS, un abus de croire que la multitude des gens vicieux autoriſe le vice, ou lui procure l'impunité. Cela peut arriver dans le gouvernement humain, où la foibleſſe oblige à donner des amniſties au trop grand nombre de coupables : mais devant Dieu qu'eſt ce que l'Univers entiers ? La multitude l'a-t-elle empêché de noier

le monde par un déluge univerſel ; de reduire en cendre cinq villes infames ; d'exterminer les Anges rebelles ; partout où Dieu trouvera le peché, peut-il s'empêcher de le haïr ; & quelle idée aurions-nous de la divinité, ſi, à force de multiplier les coupables, le crime devenoit permis ? Non, Chrêtiens, Dieu ne veut point d'enfans infidelles, *Non enim concupiſcit multitudinem filiorum infidelium.* Eccl.c.15.

Mais quelle eſt la folie de l'homme de ſe raſſurer ſur ce qui devroit le faire trembler ? Car, dites-moi, MESSIEURS, dans l'Evangile quelle marque plus certaine avons-nous de la reprobation, que de ſuivre la multitude ? Quand Jeſus-Chriſt a voulu nous faire diſtinguer la voie de perdition d'avec la voie de ſalut, quel ſigne nous a-t-il laiſſé pour la reconnoître infailliblement ? *Lata porta & ſpatioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt qui intrant per eam.* Matth.c.7. Voilà une parole deciſive. Mais aujourd'hui cette marque certaine de la reprobation de l'homme eſt celle qui vous affermit contre la

crainte des jugemens du Seigneur ? Vous eſperez que cette raiſon ſera recevable au jugement de Jeſus-Chriſt même, qui vous l'a donnée pour un ſigne d'une perte aſſurée ? Vous lui direz, que c'eſt ſur cela que vous avez calmé vôtre conſcience ; qu'à vous conſiderer ſeul, vous auriez peut-être tremblé ſur les deſordres de vôtre vie, mais que vous avez ſuivi ſans peine le torrent ? Ah ! MESSIEURS, penſer de la ſorte, ſe conduire par ce principe, n'eſt-ce pas inſulter à l'Evangile ? n'eſt-ce pas mépriſer la parole de Jeſus-Chriſt ? n'eſt-ce pas ſe damner de propos déliberé ?

Il eſt étrange au reſte, qu'on ne raiſonne ainſi que dans l'affaire du ſalut. Car dans une incendie, dans un ſac de ville, dans une maladie dangereuſe, dans une taxe generale on ne ſe raſſure point ſur le peril d'autrui. Dans un naufrage, où tout le monde eſt enſeveli ſous les eaux, pourquoi vous ſauver dans l'eſquif ? pourquoi vous attacher aux planches, & diſputer vôtre vie avec les

flots ? que ne vous laiſſez-vous perir ? il y en a tant d'autres, qui periront avec vous. Il court une maladie contagieuſe ; pourquoi chercher un aſile à la campagne ? que ne laiſſez-vous aprocher ce fleau de vos maiſons ? ſi vous êtes emportez, tant d'autres le ſeront avec vous. On fait une taxe univerſelle ; pourquoi vous en défendez-vous ? que ne vous laiſſez-vous ruiner ? tant d'autres le ſeront auſſi-bien que vous. On ſuprime des charges ; pourquoi travailler tant à être conſervé ? pourquoi emploier vôtre argent, vôtre credit, vos amis ? tant d'autres ſeront envelopez dans la méme diſgrace.

Chacun y eſt pour ſoi, dites-vous. Quoi ce principe vaudra par tout, hors dans l'affaire du ſalut ? Les jugemens de Dieu ſont le ſeul danger où le grand nombre vous rend intrepides ? Ah ! MESSIEURS, c'eſt ici qu'il faut vous dire à chacun en particulier : *Salva animamtuam* ; ſauvez vôtre ame : perſonne ne répondra pour vous devant Dieu ; ceux qui vous raſſurent, ſeront aſſez en pei-

ne pour eux-mêmes ; croiez-moi, c'eſt une triſte conſolation que de perir avec pluſieurs. Souvenez-vous que le nombre des élûs eſt petit, & que celui des reprouvez eſt grand : là où vous verrez la multitude, tremblez, s'il vous reſte de la foi ; quelque bonne que vous paroiſſe cette voïe, il faut abſolument qu'elle ſoit mauvaiſe, puiſque Jeſus-Chriſt nous avertit que c'eſt la voie des reprouvez : il n'y a que les imprudens qui ſe reglent ſur la temerité des autres. Jeſus-Chriſt ſait mieux ce qui en eſt que nous : là où le guide tremble, le voiageur doit trembler ; là où le pilote eſt alarmé, le paſſager doit craindre : & ce n'eſt point force d'eſprit, c'eſt fureur que ne vouloir pas ouvrir les yeux au danger.

IV.

Il en eſt d'autres qui ſe raſſûrent ſur leurs bonnes œuvres ; quatriéme raiſon, qui affoibli dans le Chriſtianiſme la crainte des jugemens de Dieu. Ce ſont des gens qui ne vivent point dans le deſordre ; qui ont même quelques vertus morales ;

qui ſont quelques actions de pieté, qu'on loüe dans le Monde. L'eſtime des gens de bien leur inſpire je ne ſai quelle confiance ſecrete : s'ils craignent, ce n'eſt pas pour eux, c'eſt pour leur prochain. Ils gemiſſent ſur la corruption du Siecle; ils tremblent pour le ſalut de tout le monde ; ils ſont en peine comment bien des perſonnes, qu'ils condamnent par avance, repondront à Dieu : mais pour eux ils ſe repoſent ſur un zele pretendu, ſur une vie qui ne ſemble pas tout à fait criminelle. *Præſumptio nequiſſima*, s'écrioit le Sage, *unde creata es ?* Eccl. c. 37. Malheureuſe preſomption, où avez-vous pris naiſſance ? Défions-nous, Chrêtiens, de nous mêmes, dans quelque état que nous ſoions ſur la terre : cette vaine confiance n'eſt point l'ouvrage du S. Eſprit. Saint Paul écrivant à une Egliſe des premiers fideles, veut qu'ils travaillent à leur ſalut, non ſeulement avec crainte, mais avec tremblement; *Cum metu & tremore veſtram ſalutem operamini.* 2. Phil. c. 2. Et cependant, MESSIEURS, quels étoient

ces Chrêtiens-là ? des gens qu'il louë de leurs aumônes, de leurs charitez, de leur constance à souffrir les persecutions les plus cruelles ; des gens empriſonnez pour la foi, toûjours prêts à répandre leur ſang, toûjours inébranlables malgré la proſcription de leurs biens & de leurs têtes, pieux, charitables, patiens. Il veut que des Chrêtiens de ce caractere ſoient dans une crainte continuelle. Il ne leur dit pas qu'ils tremblent pour leurs freres, mais qu'ils tremblent pour eux-mêmes. David, ce Prince ſelon le cœur de Dieu, ce Roi penitent, aprés avoir baigné ſa couche de ſes larmes, aprés avoir fait ſes délices de la Loi de Dieu qu'il portoit gravée dans ſon ame, aprés avoir fait la guerre aux impies, aux ennemis du Seigneur ; que dirai-je encore ? aprés avoir paſſé ſa vie dans l'exercice des actes les plus heroiques de toutes les vertus, David demande à Dieu pour recompenſe, qu'il n'entre point en jugement avec lui ; il s'eſtime trop bien paié de ſes bonnes œuvres, pourveu que le Seigneur daigne

ne les pas examiner : *Non intres in judicium cum ſervo tuo, quia non juſtificabitur in conſpectu tuo omnis vivens.* Pſ. 141.

Et ce n'eſt point un ſentiment d'humilité : quand on veut remonter à la ſource de ces actions qui nous raſſurent, on ne s'aperçoit que trop qu'elle eſt d'ordinaire empoiſonnée. Où eſt l'homme qui pratique la vertu par un motif purement chrêtien, le ſeul recevable au jugement de Dieu ? Si, par exemple, un Magiſtrat qui ſacrifie les heures les plus agreables de ſon repos pour rendre la juſtice, trouve qu'il ne s'immole au public, que pour ſe faire la reputation d'un bon Juge, ou pour aller aux fins qu'il s'eſt propoſées par ces voies loüables devant les hommes, mais non pas devant Dieu : ſi un homme engagé dans le negoce ou dans les finances, voit que ce qu'il a de probité & de bonne foi, n'eſt que l'effet d'une crainte baſſe & ſervile, qui lui fait aprehender d'être ſurpris dans quelque infidelité qui le deshonore, & qui ruine ſon commerce,

ce : ſi une femme qui a de l'honneur, s'apercoit que cette regularité n'eſt que l'effet d'une fierté naturelle, qui lui fait éviter avec ſoin tout ce qui peut bleſſer ſa reputation ; & qu'à l'exemple des Veſtales, qui ſacrifioient leur pudeur aux fauſſes divinitez, elle faſſe un ſacrifice de la ſienne à la paſſion predominante qu'elle a pour la gloire : ſi les enfans n'ont d'égard, de tendreſſe, & de reſpect pour leurs parens, que par l'eſperance de l'heritage qu'ils en attendent ; & ſi les parens ne s'épuiſent par des travaux incroiables, que pour ſatisfaire l'envie qu'ils ont de voir leurs enfans élevez dans le monde : ſi des perſonnes engagées dans le mariage n'ont autant de fidelité l'un pour l'autre, que ce que la paſſion leur en peut inſpirer ; & ſi des gens engagez dans l'Egliſe n'ont point d'autre zele que de ſe diſtinguer dans leur miniſtere : ſi des Chrêtiens n'ont point d'autre charité entr'eux, que d'obliger ceux auſquels ils ont interêt de plaire, ou de ne déplaire pas : ſi des gens ſuſpects ne prennent le parti de la

devotion que pour obtenir ce qu'ils cherchent avec ſoin : ſi on eſt humble, pour éviter le ridicule de ceux qui ſe loüent ; ſi on eſt ſobre par regime & par ſanté ; ſi on modere les ſaillies de la colere, pour éviter le blâme d'être un emporté : ſi on mene une vie frugale par avarice, une vie retirée par melancolie, une vie agiſſante par inquietude : enfin ſi chaque bonne œuvre a ſon vice qui la gâte & qui la corrompe, & que nous oſions nous repoſer ſur cela, peut-on voir une illuſion plus groſſiere & plus dangereuſe ; & ne puis-je pas ici m'écrier avec David : *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum ?* Pſal. 13. Quel fonds pouvons-nous faire ſur des actions de cette nature ? Par combien de fautes ces vertus aparentes ſont-elles comme aneanties ? Ah ! ſouvenez-vous, Chrêtiens, qu'un ſeul peché peut balancer un million de bonnes œuvres, & que vous n'aurez peut-être pas une bonne œuvre à produire contre un million de pechez. *Non poteris ei reſpondere unum pro mille.* Job. c. 9.

V.

Je ſais quelle eſt encore la reſſource d'une ame preſomptueuſe : les miſericordes du Seigneur ſont infinies, dites-vous ; il eſt bon ; il n'a pas créé l'homme pour le perdre. Oüi ſans doute, il eſt bon, repliquoit Tertullien à l'heretique Marcion ; & c'eſt pour cela qu'il eſt juſte : car étant bon par excellence, il doit avoir une haine eſſentielle pour le peché, & par conſquent le détruire par tout où il le trouve ; & c'eſt ce qui fait ſa juſtice. Il eſt bon ; donc il doit ſauver tout ce qu'il y a de ſcelerats, de gens ſans foi, ſans loi, ſans conſcience, ſans religion : quel Dieu nous faiſons-nous, ou plutôt quel monſtre de divinité, qui tolere tous les vices ? Il n'a pas créé l'homme pour le perdre : que pouvez-vous conclure de là ? Avoit-il créé les Anges rebelles, Antiochus & Judas pour les perdre ? & cependant que nous enſeigne la foi ſur cela ? Quelle idée nous donne l'Ecriture du Dieu des vengeances, enivrant ſes fleches de ſang, ſe conſo-

lant ſur les maux dont il accablera ſes ennemis, tonnant, foudroiant, renverſant, s'expliquant tant de fois en des termes de colere, d'indignation, de fureur ? Il eſt bon ; & c'eſt ſur cela que je tremble pour vous : une bonté mépriſée, quoi de plus redoutable ? Il eſt bon pour vous aujourd'hui, ſi vous voulez vous convertir ; il eſt Sauveur juſqu'au dernier ſoupir de vôtre vie : mais hors de là vous ne trouverez en lui qu'un Juge ſans miſericorde ; des bornes fatales mettront fin pour jamais à ſa bonté. Il eſt bon ; & ſur cela vous preſumez pendant la vie ? je crains pour vous le deſeſpoir à la mort : car c'eſt la deſtinée de ceux qui ſe font ainſi un fantôme de miſericorde, d'entrer à ce dernier moment dans une ſi grande fraieur des jugemens de Dieu, qu'ils perdent toute eſperance. *Spes hypocrita peribit :* Job. c. 8. Cette fauſſe confiance qui vous ſoutient, vous abandonnera.

Je tombe d'accord de ces veritez, ajoûte-t-on ; & ſi on y penſoit, on vivroit ſans doute d'une autre ma-

niere dans le monde : mais on n'y penſe pas. Ah ! Chrêtiens, faites-vous reflexion à ce que vous dites ? vous venez de prononcer contre vous-mêmes, quand vous avez dit qu'on vivroit bien mieux, ſi on penſoit plus ſouvent aux jugemens de Dieu. A quoi tient-il que vous n'y penſiez ? Vous reconnoiſſez que rien n'eſt plus efficace pour la reformation de vos mœurs, en quelle conſcience omettez-vous un moïen ſi ſalutaire ? Vous ſavez le beſoin où vous êtes, d'être réveillez par ces grands objets ; êtes-vous excuſables de n'y pas faire attention ? Par où voulez-vous que la grace vous touche le cœur ſur ces veritez, ſi vous ne les conſiderez jamais ? Quand elles ſeroient encore plus terribles, le ſeroient-elles pour ceux qui n'y penſent pas ? Que répondrez-vous à Dieu, lorſqu'il vous reprochera, qu'il ne tenoit qu'à vous de vous convertir ? que vous aviez en main les remedes les plus efficaces, que vous tombiez d'acord qu'il ne faloit qu'y penſer.

On n'y penſe pas, dites-vous ? & c'eſt

c'eſt ce qui m'épouvante, de voir le ſoin que nous avons de ſolliciter les Juges pour une affaire temporelle, de les gagner par nos ſoûmiſſions, de les engager par nos amis, de les corrompre même, s'il ſe peut, par nos preſens, de ne rien oublier enfin pour nous les rendre favorables; & de comparer avec cette chaleur & cette vivacité, la negligence profonde où nous ſommes à l'égard de nôtre ſalut. Il ne faut pas avertir un homme qui a un procez, de penſer à ſa cauſe: il en eſt occupé, poſſedé, enivré; il y penſe les jours & les nuits; il ne peut plus parler d'autre choſe; il en devient incommode, & l'uſage veut qu'on l'excuſe. Helas! quelle leçon pour nous, Chrêtiens! Nous avons un maître équitable, ſevere, & inflexible; nôtre cauſe eſt mauvaiſe; il doit prononcer en dernier reſſort; il nous reſte peut-être peu de jours à vivre, pendant leſquels nous pouvons l'apaiſer; & nous negligeons de le faire: cela ſe peut-il comprendre?

On n'y penſe pas, dites-vous? vous

y mettez bon ordre, MESSIEURS, le ſoin que vous avez de vous ménager mille amuſemens ; de faire que les plaiſirs, les projets, les affaires, les entrepriſes ſe ſuccedent ſans ceſſe les unes aux autres ; que cette figure du monde qui paſſe, vous preſente toûjours quelque nouvelle ſcene ; ces ſoins frivoles vous occupent trop pour vous permettre de vous appliquer aux choſes du Ciel : *Faſcinatio enim nugacitatis obſcurat bona.* Sap. c. 4. Vous ne craignez rien tant que de rentrer un moment dans vous-mêmes, & de vous détromper ; les penſées de l'autre vie ſont pour vous trop ſerieuſes ; elles vous ennuient. Vous n'omettez rien pour remplir ſi bien toutes les heures vuides, qu'il ne reſte plus rien aux reflexions importantes ſur l'éternité. Vous aimez vôtre erreur, & vôtre indolence ; vous la nourriſſez ; quiconque vient troubler ce repos, eſt fâcheux. Si quelque mort vous reveille de ce profond aſſoupiſſement, vous vous derobez au plûtôt à ce triſte objet ; & il vous faut de la compagnie au moins pour vous

étourdir. Dites après cela : on n'y penſe pas. Ah ! quelle coſolation d'y avoir penſé, lorſque vôtre ame ſortant de ce monde ſe verra comme inveſtie & frapée de la majeſté du Souverain Juge des hommes !

On n'y penſe pas, dites vous ? je l'avoûë ; & c'eſt pour cela que tout l'Univers eſt tombé dans la deſolation, pour uſer des paroles du Prophete : *Deſolatione deſolata eſt omnis terra, quia nullus eſt qui recogitet corde.* Ierem. c. 12. Dans les quatre parties du monde l'homme rampant comme les animaux, ſans lever les yeux au Ciel, vit au gré de ſes paſſions, s'abandonne aux voluptez ſenſuelles, s'acharne à rechercher les biens de la vie preſente, ſe veut faire un Ciel ici bas ; & ce debordement de crimes, d'injuſtices, d'infidelitez qui fait gemir les gens de bien, vient de ce qu'on ne fait plus ces reflexions ſolides ſur les jugemens de Dieu, dont les premiers fideles étoient penetrez : *Deſolatione deſolata eſt omnis terra, quia nullus eſt qui recogitet corde.*

Ce n'eſt pas qu'on n'y penſe, &

qu'on ne les craigne, me direz-vous? car je vois une infinité des gens, lorſqu'on parle de la mort, qui prendroient aiſément leur parti; aſſez de diſgraces leur rendent la vie amere: mais c'eſt cette même crainte des jugemens du Seigneur, qui leur fait éloigner cette penſée. Les prejugez de la Religion ſont terribles, dit-on; il y en a de plus gens de bien que moi, qui tremblent à ce paſſage, Ah! Chrêtiens, vous craignez les jugemens de Dieu; mais comment craignez-vous? Sont-ce vos pechez qui vous inſpirent cette crainte? hé chaque jour vous en ajoûtez de nouveaux; vous enrichiſſez ce treſor de colere, que Dieu ouvrira au jour de ſes vengeances. Eſt-ce pour n'avoir pas fait penitence de vos fautes paſſées? que ne la faites-vous? Eſt-ce parce qu'il vous reſte des choſes douteuſes ſur la conſcience ſur leſquelles vous ne vous êtes jamais bien contentez, que vous n'avez jamais bien expliquées? à quoi tient-il que vous ne vous procuriez un repos parfait là-deſſus? Attendez-

vous à la mort ? il ſera bien tems, quand vous ne le pourrez plus.

Vous craignez les jugemens de Dieu : mais ſi cela étoit, ne changeriez-vous pas de vie ? ſeriez-vous toûjours du grand monde ? auriez-vous tant d'attachement au jeu, à la vanité, à la bagatelle ? il ſeroit beau voir un criminel qui tremble dans l'attente de ſon Juge, donner les jours & les nuits aux plaiſirs, & à la débauche.

Vous craignez les jugemens de Dieu : dites plûtôt que Dieu tache de vous en inſpirer la crainte, & que vous la combattez ; que vôtre conſcience allarmée veut vous étonner & que vous tâchez d'en étouffer la voix.

Vous craignez les jugemens de Dieu ; mais d'une crainte toute ſterile, qui depuis tant d'années ne vous a pas fait faire un pas pour aller au-devant des malheurs qui vous menacent. Ne pretendez pas vous faire devant Dieu un merite de cette crainte ; les demons tremblent ? Judas, Antiochus craignoient, & faiſoient mê-

me plus que vous : il y a bien de la difference entre la crainte des reprouvez, qui ne convertit pas, & la crainte des enfans de Dieu. Etat deplorable, MESSIEURS, où vous êtes ! un Chrêtien qui ne penſe pas au jugement éternel, peut être reveillé de ce profond ſommeil par un objet ſi terrible; il y a encore une reſſource pour lui : mais vous qui y penſez, & qui avec cela ne changez pas, que pouvez-vous attendre ? que peuvent faire pour vous les plus zeles miniſtres de l'Evangile ? Dieu même peut-il vous propoſer quelque choſe de plus touchant, de plus formidable, de plus capable de vous allarmer ?

Vous craignez les jugemens de Dieu : il ſeroit moins fâcheux pour vous de ne les pas craindre, comme vous faites ; car j'aprens de l'Evangile que ce ſera le principal ſujet de vôtre condamnation. Souvenez-vous de la parole du ſerviteur pareſſeux, à qui la crainte avoit fait enfoüir ſon talent : *De ore tuo te judicio, ſerve nequam.* Luc. c. 19. Mechant ſerviteur, je ne veux point d'autre temoignage que le

vôtre : *Sciebas quod ego homo auſterus ſum* ; quoi ! vous ſaviez que je ſuis un maître auſtere, rigoureux, difficile ; *Tollens quod non poſui, & metens quod non ſeminavi*, voulans trouver où je n'ai pas mis, & recueillir où je n'ai pas ſemé : que devois-je donc attendre d'une terre ſi ſoigneuſement cultivée, où cette ſemence divine de la grace a été ſi liberalement repanduë ? *Sciebas*, vous le ſaviez : vous en étiez inſtruit juſqu'à en faire des leçons aux autres ; vous leur diſiez qu'il ne faloit pas tant preſumer, que les Saints avoient tremblé. *Et quare ?* Pourquoi donc n'avez-vous pas fait penitence ? pourquoi n'ai-je point remarqué de changemens dans vos mœurs ? Et vous dites que vous craigniez les jugemens de Dieu ? Dites, pecheur ; dites, mondain, que vous les mépriſiez, que vous leur inſultiez ; que ce Juge à qui vous avez à répondre, tout redoutable qu'il eſt, ne l'étoit point aſſez pour vous ; qu'il a eu moins de poids ſur vôtre eſprit que le jugement des hommes, qui ſuf-

ſi ſoit pour vous faire prendre une conduite nouvelle, & vous faire quelquefois abandonner juſqu'au parti de la vertu.

Ah ! voulez-vous ſavoir, MESSIEURS, qui craint les jugemens de Dieu, comme il faut ? C'eſt ce Solitaire enfermé, qui les repaſſe nuit & jour dans ſon eſprit, qui les previent par une rigoureuſe penitence ; c'eſt cette Vierge retirée du monde, qui mortifie ſon corps par l'éloignement des plaiſirs du Siecle ; c'étoient ces Penitens, dont parle ſaint Jean Climaque, qui après pluſieurs années de la vie la plus auſtere, ſe demandoient les uns aux autres : *Penſez-vous mon frere, que Dieu ait oublié mes offences ; puis-je eſperer qu'il me pardonne ?* C'eſt cet homme juſte qui peſe toutes ſes actions à la balance du ſanctuaire ; qui dit avec le ſaint homme Job : *Verebar omnia opera mea, ſciens quod non parceres delinquenti.* Job c. 9. Seigneur, dans la perſuaſion où je ſuis que vous ne me pardonnerez pas ſi je me pardonne à moi-même, je fais une attention particuliere ſur

toute ma conduite. Je ne me contente pas de ces aprehenſions vaines, qui ne vont point à la reformation des mœurs : mais je fais un examen ſevere de chaque action de ma vie ; je me demande compte à moi-même de tous les mouvemens de mon cœur ; j'obſerve ſi j'ai rempli les devoirs de mon état, de ma charge, de pere de famille, de juge ; ſi je m'en acquitte avec l'eſprit que je dois, avec la ferveur, le ſoin, la regularité que vous demandez : *Verebar omnia opera mea.* Les plus legeres fautes n'échaperont point à ma diligence & à ma penitence ; car voilà, mon Dieu, l'effet que doit produire en moi la crainte de vos jugemens : j'en uſe de la ſorte, parce que je ſais qu'un Dieu auſſi ſaint que vous, ne peut ſouffrir la moindre tache ; *Sciens quod non parceres delinquenti.*

Je finis, mes chers Auditeurs, par les paroles, qui furent la concluſion du diſcours que Jeſus-Chriſt fit au Peuple ſur le jugement dernier : *Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere iſta omnia, quæ*

futura ſunt, & ſtare ante Filium hominis. Luc. c. 21. Veillez donc, leur dit le Sauveur du monde; car c'eſt en cette veuë que je vous ai fait ces menaces; c'eſt pour vous obliger à les prevenir. Quand on veut perdre, on ne menace point; on frape: mon deſſein eſt de reveiller en vous le ſoin de la priere, & des bonnes œuvres. Mettez-vous en état de ſoûtenir la preſence du Fils de l'homme; ne vous contentez pas d'une crainte lâche, oiſive, pareſſeuſe; *Vigilate:* ce n'eſt qu'en veillant ſur ſoi, qu'on merite d'é haper à la ſeverité de mes jugemens *Omni tempore:* veillez en tout tems; mais ſur tout en ce ſaint tems que l'Egliſe deſtine à la penitence: voyez ce que vous avez à craindre; mettez-y ordre de bonne heure; ne laiſſez rien d'impur, de douteux, ne vous permettez rien que vous puiſſiez vous reprocher au jour des vengeances du Seigneur, afin que vous entendiez de la bouche de vôtre Juge cette parole conſolante: *Venite benedicti.* Venez, &c.

SERMON
SUR
LA PROFESSION RELIGIEUSE.

Vocabis me, & ego respondebo tibi.

Vous m'appellerez, & je vous repondrai. En Job, chap. 14.

ON peut dire que la vocation à l'état religieux est une grace singuliere : mais on doit ajoûter en même tems que si elle n'est soûtenuë par une fidelle correspondance de la part de l'homme, ce qui dans les premieres vûës de Dieu étoit un heureux prejuge pour le salut, devient par l'abus qui s'en fait une funeste marque de reprobation. L'entrée en la Religion est de la part de

l'homme un ſacrifice bien heroïque ; mais ſi la victime n'eſt pas avoûée de Dieu ; ſi elle n'eſt conduite à l'Autel de ſa main ; ſi ce n'eſt pas Jeſus-Chriſt qui l'attire à ſon Pere, & qu'elle s'ingere dans le lieu ſaint de ſon propre mouvement, ou par l'inſtigation d'autrui, on court riſque de ſe perdre à l'Autel même, où l'on cherchoit un azile. Il ne faut donc point ſeparer ces deux choſes, la vocation de la part de Dieu, & la coreſpondance de la part de l'homme ſi l'on voit que le choix de l'état religieux ſoit une marque bien fondée de predeſtination. Mais lorſque ces deux avantages ſe trouvent réünis dans un même ſujet, je ne vois point de plus ſolide préjugé pour le ſalut.

C'eſt à cette verité ſi conſolante que je m'arrête, MA TRES-CHERE SOEUR, ne trouvant rien de plus ſolide en cette matiere, ni qui convienne mieux à la conjoncture preſente, où j'ai l'honneur de vous parler. Ce tems d'épreuve que vous avez ſoûtenu avec tant de zele & de courage, cette penible carriere que

vous avez fourni avec tant d'ardeur, cette aprobation generale que vous vous êtes acquiſe dans une maiſon remplie de perſonnes qui ont tant de lumieres pour diſcerner le merite, & qui ont auſſi tant d'interêt d'en faire le juſte diſcernement ; tout cela, dis-je, fait voir, quel eſt l'eſprit qui vous a conduit dans la retraite : les motifs humains n'inſpirent point cette vivacité que vous avez pour les choſes du Ciel, & ſi je l'oſe dire, cette ſainte allegreſſe que vous faites paroître dans les voyes de Dieu. D'ailleurs les dépoüilles du monde profane que vous portez dans le lieu ſaint, & que vous allez conſacrer par le don que vous en faites à l'Autel, nous marquent aſſez que les conſiderations de fortune, qui facilitent à tant d'autres, leur entrée en Religion, bien loin d'avoir part à la vôtre, ont été un de plus grands obſtacles qu'il vous ait falu ſurmonter. Mais s'il n'y a point lieu de douter que vôtre vocation ne ſoit legitime ; il y a moins de ſujet encore de douter de vôtre correſpondance : la

caractere de vôtre esprit, raisonnable, égal, & constant, ne promettez rien qu'il ne soûtienne ; le passé nous repond de l'avenir ; & les vœux que vous allez prononcer vous obligeront moins à cette fidelle correspondance, que le caractere solide d'une vertu constante, & l'ardeur de plaire à l'Epoux Celeste, que vous choisissez aujourd'hui. Souffrez donc qu'à l'exemple de sanciens Ordres Religieux, où le Superieur, après avoir reçû du sujet qui se presente, les vœux de sa profession, l'assure en échange de la gloire éternelle, qu'il lui promet de la part de Jesus-Christ, fondé sur ces paroles, *Centuplum accipiet & vitam æternam possidebit.* Matth. c. 25. Souffrez, dis je, que j'ose vous promettre aujourd'hui le même avantage de la part de Dieu, en tâchant de vous convaincre de cette verité si pleine de consolation, savoir que l'action que vous allez faire est la marque la plus assurée que vous puissiez avoir en cette vie de vôtre predestination. Demandons les lumieres au saint Esprit, &c. *Ave.*

Rien n'eſt plus capable de nous faire entreprendre de grandes choſes, qu'un objet qui fait naître l'eſperance d'un grand bien, & qui nous delivre de la crainte d'un grand mal. Telles ſont les marques de predeſtination à l'égard du Chrêtien. Comme le ſalut eſt le plus grand des biens qu'il ait à eſperer, & la damnation le plus grand des maux qu'il ait à craindre, tout ce qui peut fonder l'eſperance de l'un, & diminuer la crainte de l'autre, le remplit d'une confiance qui l'anime aux entrepriſes les plus difficiles, & qui le ſoûtient dans l'execution : & plus ces conjectures ſont fondées, plus il trouve de quoi s'encourager dans les voies penibles du ſalut. Or entre les marques de predeſtination, je n'en vois pas de plus ſolide que la vocation à l'état Religieux ſoûtenuë d'une fidele correſpondance. Car comme le ſalut eſt une affaire qui ſe paſſe uniquement entre Dieu & l'homme, qu'elle ne dépend que du concours & d'une entiere conformité de ces deux volontez ; il n'eſt point de conjecture plus

sorte du salut, que de les voir concerter à l'envi cette grande affaire, & prendre de part & d'autre les mesures les plus justes pour la faire réüssir. C'est ce que je trouve dans les paroles de mon texte, qui renferment toute l'œconomie de la vocation religieuse: *Vocabis me, & ego respondebo tibi*; Dieu apelle, & l'homme repond. Cette vocation à l'état religieux est en Dieu qui nous apelle, la marque la plus forte qu'il puisse donner d'un desir efficace du salut de l'homme, c'est mon premier point. La corespondance à cette grace est en l'homme qui repond, la preuve la plus forte que l'homme même puisse donner d'un desir sincere de son salut, c'est mon second point.

Premiere Partie.

On ne peut mieux juger que Dieu veut d'une maniere speciale le salut d'une personne, qu'il apelle à la Religion, qu'en considerant le terme d'où il la tire, celui où il la conduit, & l'attrait même de la vocation. En

premier lieu, le terme d'où il l'attire, c'eſt le Monde; écueil ſi terrible pour le ſalut, non ſeulement par les dangers continuels où l'ame fidele eſt expoſée, mais plus encore par la fauſſe confiance que le monde donne au milieu du peril. En ſecond lieu, le terme où il conduit, c'eſt la Religion; état avantageux pour le ſalut, & par la retraite qui eſt un azile & un lieu de ſûreté pour la vertu, & par la vigilance continuelle que la retraite même inſpire. En troiſiéme lieu, l'attrait de la vocation, c'eſt cette grace ſinguliere qui renferme la diſtinction & le choix que Dieu fait d'une perſonne, parmi tant d'autres qu'il laiſſe dans la corruption du ſiecle. Examinons ces trois circonſtances de la vocation à l'état religieux, qui ſont trois preuves ſenſibles d'une volonté plus forte & plus efficace du ſalut de l'homme.

Quand je dis que le monde eſt dangereux pour le ſalut, & ſur tout aux jeeues perſonnes qui commencent à y entrer, n'attendez pas, MESSIEURS, que je vous faſſe une vive peinture de la corruption du Siecle,

qui vous eſt mieux connuë qu'à moi ; que j'invective contre la licence & le dereglement des mœurs, que vous blâmez peut-être vous-même & que je vous repreſente enfin ces malheureux eſclaves du vice, que le feu de l'âge, le torrent du monde, & la violence des paſſions ont portez par degrez juſqu'aux derniers excez de la debauche, du libertinage, & peut-être de l'impieté. Quoique ces vices ſoient les plus grands & les plus énormes, & que par là ils ſemblent être un ſujet plus digne du zele de la chaire & de l'indignation des gens de bien, ils ne ſont peut-être pas toûjours les plus contagieux, ni les plus à craindre. J'avoûë que dans les premieres demarches de la jeuneſſe, où le plaiſir ſeul eſt l'ame qui donne le mouvement à tout ; où la raiſon d'une part ſe trouve foible & ſans experience, & de l'autre aveuglée par la preſomption qui la met hors d'état de s'apuier des conſeils d'autrui ; j'avoûë, dis-je, qu'il eſt des pas ſi gliſſans, des momens ſi perilleux, & des con-

jonctures ſi fatales, qu'on peut voir perir en un jour toutes les eſperances du naturel le plus heureux, & de l'éducation la plus reguliere. Nôtre ſiecle ne fournit que trop d'exemples de ces évenemens tragiques, qui font gemir des peres, ſouvent plus touchez de voir échoüer la fortune, que le ſalut de leurs enfans. Mais encore une fois, ce n'eſt point par-là que le monde me paroît plus dangereux pour le ſalut: le vice, quand il leve le maſque, & qu'il laiſſe voir toute l'horreur & toute l'infamie qui l'accompagne perd beaucoup de ſa force & de ſes charmes; cette image affreuſe de ſes excez & de ſa honte, eſt ſouvent plus odieuſe, qu'engageante: *Remedium*, dit Saint Eucher, *potius quam exemplum*; c'eſt plûtôt un remede ſalutaire pour guerir le cœur de l'homme, qu'un attrait capable de le ſeduire. Il y a dans l'eſprit humain je ne ſai quels principes de raiſon, & certaines ſemences de vertu, que la nature y a miſes, & que la grace reveille à la vûë du crime: & ſi vous trouvez dans le monde des

gens libertins qui contribuent à les étouffer ; vous y trouvez auſſi un grand nombre d'honnêtes gens, qui vous aident à les maintenir.

Mais un danger preſque inevitable dans le ſiecle, c'eſt l'exemple de la plus ſaine partie de ces honnêtes gens, qui bien éloignez des vices honteux & des excez dont ils ont horreur, n'en ſont pas pour cela plus proche du Royaume de Dieu, je veux dire, cette vie molle, oiſive & ſenſuelle ; où l'on ſe trouve né ; qui ne ſe refuſe rien des aiſes & des douceurs que la nature recherche ? qui fait ſon étude & ſon occupation principal du plaiſir ; où le jeu ſuccede à la bonne chere, le bal à la comedie, & aux ſpectacles ; où le jour entier n'eſt qu'un enchaînement continuel de parties de divertiſſement & d'amuſemens frivoles ; où l'on ſe permet l'ambition comme une paſſion digne d'une ame bien née ; où l'on a toute la vivacité poſſible ſur l'honneur & ſur l'interét : une vie en un mot, où l'on ne voit aucun trait de Chriſtianiſme, & dont les gens du monde ſont telle-

ment épris, & ſi je l'oſe dire, infatuez, qu'il ne leur vient pas même dans l'eſprit de douter, s'ils ſont dans la voie du ſalut. Voilà l'endroit par où le monde me paroît plus dangereux : un danger preſſant, & un danger qu'on ne ſent pas. Je dis un danger preſſant; car ſouffrez, MESSIEURS, que je touche en paſſant une matiere qui demanderoit un diſcours entier, & que je vous propoſe les raiſons que j'ai de douter, que les gens de ce caractere ſoient dans le bon chemin.

Comme rien n'eſt plus important à l'homme, que de connoître s'il eſt dans la bonne voie, le Fils de Dieu s'eſt apliqué à nous donner une regle aiſée dont le ſavant & l'ignorant fuſſent également capables : *Lata porta*, dit-il, *& ſpatioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt qui intrant per eam.* Mat. c. 7. Le chemin qui mene en enfer eſt large & ſpatieux ; & ſi vous voulez le connoître à coup ſeur, obſervez s'il eſt ſuivi par la multitude : car le grand nombre va là. Remarquez, MESSIEURS, que cette regle ne peut pas s'expliquer ſeule-

ment ſur ces perſonnes qui vivent dans un libertinage declaré de mœurs & de creance ; car il eſt viſible, que ce n'eſt pas là le grand nombre : & quoique le ſiecle n'en fourniſſe que trop de cette ſorte, ces gens neanmoins comparez avec ceux qui menent la vie molle, oiſive & ſenſuelle, que je viens de vous décrire, ſont ſans doute le plus petit nombre. D'où je conclus, que c'eſt aux mondains, dont je parle, qu'il faut apliquer cette regle.

Mais ſuivons la penſée du Fils de Dieu: *Quam anguſta porta & arctavia eſt, quæ ducit ad vitam!* Matth.c.7. que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit? Faites reflexion, MESSIEURS, qu'il ne dit pas, que le chemin qui conduit à la perfection de l'Evangile eſt étroit ; vous pourriez l'appliquer aux Religieux, qui font profeſſion de ſuivre les conſeils evangeliques ; mais le chemin qui conduit à la vie éternelle, c'eſt à dire, le chemin du ſalut, par où il faut que tout le monde paſſe, ſi l'on veut ſe ſauver, *Quam anguſta*, qu'il eſt étroit. Ces termes

mer ſentir la difficulté ; il en paroît lui-même ſurpris. Il ne dit pas ſeulement, il eſt difficile ; mais qu'il eſt difficile ! que la voie eſt étroite ! Il ne dit pas, penſez y, travaillez y, apliquez-vous-y ; ce ſeroit peu : mais faites effort, *Contendite* ; ce n'eſt pas trop de tout l'homme ſoutenu par la grace. Ne comptez pas ſur les ſoins ordinaires ; ils n'y feront rien ; l'affaire eſt trop épineuſe, je ne veus point vous déguiſer la grandeur de l'entrepriſe, ni la difficulté de l'execution ; elle eſt telle, qu'il y a de quoi étonner un Dieu. Mais pour ne vous y tromper pas, voilà le dernier trait par où vous la connoîtrez : *Pauci ſunt qui inveniunt eam.* Matth. c. 7. Il y a peu des gens qui marchent dans cette voie ; c'eſt le petit nombre qui tient le chemin du ſalut.

Or je vous demande, MESSIEURS, ſi vous vous reconnoiſſez à cette marque ? Cette regle que nous a donnée Jeſus-Chriſt, pour connoître le vrai chemin du Ciel, convient-elle à la vie que vous menez ? En bonne foi, eſt-il bien difficile de vivre com-

me vous ſuivez ! MESSIEURS cela fait trembler, quand on a un peu de foi ; de vous voir tranquilles dans cet état aſſûrez de vôtre ſalut, vouloir aller au Ciel par un chemin que Jeſus-Chriſt nous dit être le chemin de la perdition.

Et il ne ſert à rien de repondre, qu'on obſerve la loi, & que Jeſus-Chriſt n'en demande pas davantage à ce jeune homme, qui l'interrogea : *Si autem vis ad vitam ingredi, ſerva mandata.* Matt. c. 19. Si vous voulez vous ſauver, gardez mes Commandemens. J'avoûë, MESSIEURS, qu'il n'en faut pas davantage, & à Dieu ne plaiſe que je veuille vous impoſer un fardeau, dont Jeſus-Chriſt ne vous charge pas. Mais prenez garde auſſi de vous décharger de celui qu'il vous impoſe. Car être dans la voie large, comme il eſt viſible par les termes de l'Evangile que vous y êtes, & ave cela garder la loi, c'eſt une contradiction manifeſte. En effet, mener une vie de plaiſirs, ſans aller jamais aux plaiſirs illegitimes ; mener une vie molle, ſans mener une vie criminelle ; aimer

mer l'enjoüëment & la galanterie dans les converſions, ſans que le cœur s'échape, & vole au delà des bornes que la loi preſcrit; cultiver des amitiez tendres entre perſonnes de different ſexe, ſans aller à la paſſion; eſtimer la gloire & la grandeur, ſans livrer ſon cœur à l'ambition, ſans être piqué de jalouſie contre vos égaux qui vous paſſent, ſans les detourner de leurs fins par des ſecretes médiſances, pour aller aux vôtres; avoir toute la delicateſſe ſur le point d'honneur, & en même tems toute la ſeverité de la loi evangelique ſur le pardon des injures, dans un ſiecle où la raillerie n'épargne ni le profane, ni le ſacré; avoir l'eſprit & le cœur plein du monde, & ne l'aimer pas plus que Dieu; ignorer la priere & les bonnes œuvres, paſſer le jour & la nuit à tout ce que la vanité des modes vous peut inſpirer pour plaire, & avec cela faire ſon devoir de Chrêtiens, de pere de famille, de femme reguliere, vivre ſelon ſon humeur & ſon caprice ſans ſe contraindre, & n'éclater pas quel-

quefois en des emportemens ſuivis de haines & de divorces, n'être pas mépriſant, fier, & orgueilleux; c'eſt une chimere: quiconque vit de la ſorte eſt dans la voie large; or quiconque eſt dans la voie large ne garde pas la loi.

Ah! MESSIEURS, il eſt ſi vrai qu'on ne la garde pas dans cette vie molle & mondaine des honnêtes gens du Siecle, que s'il faloit l'obſerver, cette vie qu'ils aiment tant, leur deviendroit inſipide. C'eſt le ſort des mondains de s'ennuier des plaiſirs, dés qu'ils ſont reglez par la loi. S'il faloit prendre garde à chaque demarche, ſi ce qu'on penſe, ce qu'on dit, & ce qu'on fait, ne repugne point à la loi de Dieu, la vie du monde deviendroit une croix & un ſuplice inſuportable; comme il arrive à ceux qui touchez de Dieu, ouvrent les yeux aux dangers continuels que court leur ſalut, & prennent le parti de faire leur devoir de Chrêtiens. Le monde alors leur devient odieux, & leur eſt à charge: autant qu'il leur étoit agreable d'y vivre,

autant leur eſt-il fâcheux d'y éprouver les contradictions éternelles du monde & de l'Evangile : ils ſont dans un état violent, & preferent ſouvent une retraite entiere à un combat ſi rude & ſi perilleux.

Voilà encore une fois par où le monde me paroît le plus à craindre, par la regularité pretenduë. Car que peut faire une jeune perſonne pour ne pas entrer dans ces voies? Elle s'y voit entraînée par la plus ſaine partie des honnêtes gens du monde ; elle s'y voit autoriſée par ceux qui ont le plus d'interêt à ſa conduite ; ceux qui vivent de la ſorte ſont ſouvent les premiers à lui décrier les grands vices ; ils font profeſſion d'une exacte probité, & peut-être même d'une devotion qu'ils croient la plus raiſonnable, parce qu'en examinant chaque choſe dans le detail, on n'y voit rien qui bleſſe la conſcience. On ſe raſſûre ſur l'uſage du monde & ſur la multitude ; on s'aide à ſe tromper les uns les autres ; & on ne conſidere pas, dit Saint Jerôme, que les gens qu'on ſuit, ſont moins des guides

dans la voie du ſalut, que des compagnons de nôtre égarement, *Non via duces, ſed erroris comites.*

C'eſt à l'entrée de cette voie où vous étiez ſur le point de vous engager, MA TRES CHERE SOEUR, que Dieu vous a choiſie pour ſon épouſe dans la fleur de vôtre âge, *Recordatus ſum tui*, vous dit-il par le Prophete Jeremie, *miſerens adoleſcentiam tuam.* La vûë d'une jeuneſſe en qui j'ai trouvé quelque diſpoſition pour le bien, & dont j'avois à craindre une égale facilité pour ſuivre les maximes de la vie mondaine, m'a fait prevenir les pieges que le monde vous preparoit. *Recordatus ſum tui* : je ne vous ai pas oublié dans ce tems fatal à l'innocence & à la vertu. Ce n'eſt pas que j'oublie les autres, le ſein de ma miſericorde eſt ouvert à tout le monde : mais je me ſuis ſouvenu de vous particulierement ; le peril que vous alliez courir a reveillé ma tendreſſe. J'aurois pû vous laiſſer engager dans les voies corrompuës du Siecle avec des graces de protection, comme j'en

uſe à l'égard des gens du monde : mais j'ai bien preveu que vous en abuſeriez, comme la pluſpart en abuſent. Je pouvois me contenter de vous ſecourir dans un combat ſi dangereux, mais j'ai crû qu'il étoit plus à propos de ne vous y expoſer pas. C'étoit aſſez par raport aux vûës d'une Providence generale de vous donner des graces ordinaires, pour bien vivre dans le monde : mais cette conduite n'étoit pas aſſez ſûre, pour faire reüſſir les vûës particulieres que j'ai ſur vous. Je pouvois vous inſpirer des penſées de retraite après de longs égaremens dans les voies du Siecle, de vous ſauver par la penitence : mais j'ai crû qu'il étoit plus digne de moi, & plus avantageux pour vous, de vous preſerver de ces chûtes, & de vous ſauver par une vie pure & innocente. *In charitate perpetuâ dilexi te ; ideo attraxi te miſerans.* Jer. c. 31. L'amour que j'ai pour vous, ne ſouffre point d'interruption ; & comme il n'a jamais commencé, il ne veut jamais finir. *Ideo attraxi te ;* voilà pou quoi j'ai

pris ſoin de vous attirer à moi, dans un tems où j'ai preveû que vous m'obligeriez peut-être à ne vous plus aimer. Ce n'eſt pas préciſement pour vous empêcher de gouter les douceurs du monde que je vous enleve au monde; c'eſt pour vous mettre à couvert de ſes embuches. Vous le connoîtrez un jour, quand je vous ferai voir dans la gloire la ſuite des malheurs qui vous attendoient; *ideo attraxi te miſerans.* Si je vous avois moins aimée je vous aurois épargnée davantage; ſi j'avois été moins jaloux de la poſſeſſion de vôtre cœur, je l'aurois livré en proie à tout ce que le Siecle vous auroit inſpiré de paſſions frivoles; je ne vous aurois pas attirée, preſſée, ſollicitée ſi vivement; je n'aurois pas été juſqu'au milieu de vos plaiſirs répandre l'amertume dans vôtre cœur, vous donner du dégoût pour le monde, & vous inſpirer même de l'amour pour la retraite. Je ne vais pas ainſi troubler le repos de tant d'ames mondaines, que vous voi-z ſi tranquilles & dans une ivreſſe ſi profonde, au milieu

des divertiſſemens & des vanitez du Siecle. Mais pour vous, il ne faut pas que vous m'échapiez ; c'eſt pourquoi je vous ai attirée à moi ; *Ideo attraxi te.* Or voilà ce que j'appelle des conjectures fortes d'une volonté plus efficace du ſalut de l'homme, cette predilection de la part de Dieu.

Mais il y a, me direz-vous quelque choſe à craindre dans la Religion comme ailleurs : ceci me donne lieu de paſſer à la ſeconde preuve de la verité que j'ai avancée ; preuve qui reſoudra pleinement cette difficulté. Car il n'eſt point d'homme de bon ſens & de bonne foi, qui ne convienne que l'état religieux eſt infiniment plus éloigné des occaſions de perdre la grace, que l'état des gens du monde. Mais parce qu'il n'eſt point de condition dans la vie, pour exempte qu'elle ſoit de la contagion du Siecle, qui puiſſe vous mettre à couvert de tous les traits de l'ennemi, ce n'eſt pas tant par la retraite, que la Religion me paroît un azile pour la vertu, que par la vigi-

lance qu'elle inſpire au milieu de la retraite.

En effet, MESSIEURS, nous pouvons dire que cette tour evangelique, qui eſt la figure ſous laquelle Jeſus-Chriſt nous a depeint la Religion, eſt ſemblable à la tour de David où étoient attachez des armes ſans nombre : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* Cant. c. 4. Là tout ce qu'une ſainte ferveur a fait imaginer aux Heros du Chriſtianiſme de plus propre à repouſſer les ennemis de nôtre ſalut, eſt mis en uſage. Là le bon exemple ſoûtenu de l'autorité des gens d'âge, qui ont vieilli dans le ſervice du Dieu des armées, a toute ſa force, & ſans rien craindre, ni de la cenſure des critiques, ni de la raillerie des profanes, entraîne tout après ſoi : au contraire le mauvais exemple s'il oſe paroître, demeure d'ordinaire ſans effet, & parce qu'il eſt puni, & parce qu'il n'eſt jamais approuvé. Là toutes les meſures qu'on a priſe pour maintenir le bon ordre, reglemens, conſtitutions, avis, conſeils, exhortations, pratiques de pie-

té, ſont autant de barrieres qu'on oppoſe aux paſſions de ceux qui pourroient s'oublier. Là les bien-ſeances de l'habit que vous portez, la ſainteté du lieu que vous habitez, la dignité de l'état où vous vous trouvez engagée, vous font ſentir toute l'horreur & toute l'indignité du peché mortel. Là tout le monde temoin de la foi que vous avez jurée aux pieds des Autels, a les yeux attachez ſur vous, & obſerve vos demarches; vigilance d'un ſi grand ſecours à l'homme, de quelque vertu qu'il ſe flate, qu'on en a toûjours beſoin, & qu'on ne peut n'en pas profiter: tel qui ne penſe pas d'abord à l'œil de Dieu qui l'éclaire, n'oublie jamais l'œil des hommes dont il ſent la preſence, & dont il craint la cenſure. Là l'heureuſe habitude que vous avez contractée de pratiquer les conſeils evangeliques, & de faire des œuvres de ſurerogation, vous donne une facilité merveilleuſe pour accomplir la loi, & vous fait aiſément courir ſelon l'expreſſion du Prophete Roial, dans la voie des Commandemens. Là, retraite ſur retraite, re-

vûë ſur revûë fait inceſſamment reparer les pertes paſſées & prendre des precautions contre les perils à venir. Là la premiere teinture que vous prenez, eſt ſeule capable de vous preſerver des grandes chûtes tout le reſte de vos jours : car au contraire le monde, où les grands pechez paſſent pour legers, ici par les heureux préjugez d'une ſainte éducation, les plus legers paſſent pour énormes ; & tel que l'on conſidere dans la Religion comme une perſonne lâche & tiede ſeroit ſouvent un exemple de vertu dans le monde. Là l'eſprit dégagé des ſoins de la vie, ſe trouve recüeilli dans l'unique affaire neceſſaire à l'homme : & tandis que les ſeculiers les plus vertueux qui ſont même exempts du vice de l'ambition & de l'avarice, ſont obligez par leur état de ſe repandre au dehors, & de s'ocuper ou à ſe maintenir dans la poſſeſſion legitime de leurs biens, ou à remplir le devoirs de la profeſſion qu'ils ont embraſſée, Dieu ſemble dire aux Religieux ces paroles du Prophete : *Vacate & videte quo-*

niam ego ſum Deus. Pſal. 41. Ne vous embarraſſez point de ces ſoins profanes ; contemplez à loiſir les miſericordes de celui qui vous a procuré une ſi heureuſe liberté ; joüiſſez de vôtre Dieu, & ſouffrez qu'il joüiſſe un peu de vous. Là, en un mot, Dieu engagé par les ſoins de ſa Providence, par les prieres de toute la Communauté, par la fidelité de chaque particulier, répand une infinité de graces ſi puiſſantes & ſi efficaces (nous pouvons le dire à nôtre conſolation, & nous devons ce témoignage au Divin Protecteur qui nous ſoûtient) qu'il eſt ordinaire de voir dans les Maiſons Religieuſes des ames aſſez pures, pour y vivre des quarante & cinquante années ſans peché mortel, & pour y porter juſqu'au tombeau la grace de leur baptême, ou de leur profeſſion qui eſt un ſecond baptême, ſelon le ſentiment des Theologiens & des Maîtres de la vie ſpirituelle.

Voilà des conjectures bien fortes pour le ſalut de ceux que Dieu appelle en Religion. Tout le monde,

dit Jesus-Christ, ne sent pas ces veritez quoi qu'on les voie, & qu'on voulût même les sentir: *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.* Matth. c. 19. Tous ne le comprennent pas; mais par vôtre misericorde infinie, Seigneur, je suis du nombre de ceux qui le comprennent. Il n'apartient, dites-vous, qu'à ces ames privilegiées à qui vôtre pere a bien voulu communiquer cette prerogative, *Quibus datum est*: j'y ai donc part à cette grace speciale de la vocation, à cette faveur si peu estimée, parce qu'elle est si peu connuë des gens du monde? Oi s'il y a quelque distinction qui me doive flater, c'est celle qu'il vous a plû faire ainsi de moi. La distinction de la naissance, du rang, des biens de fortune, des qualitez natureles, n'est pas celle par où vous marquez vos amis; souvent elle nuit plus qu'elle ne sert pour l'éternité: mais que celle-ci porte avec soi d'heureux prejugez pour le salut! Je la ressens, Seigneur, toute entiere; & plus je creuse dans l'abîme impenetrable de vôtre predestina-

tion, plus j'y trouve de quoi me convaincre, que vous avez des vûës plus particulieres ſur le ſalut de mon ame. Souffrez, Seigneur, que j'en tire cet avantage. Dois je croire que vous m'avez ainſi diſtinguée, pour me confondre enſuite dans la maſſe des reprouvez; que vous m'avez engagée ſi avant, pour me laiſſer en arriere; que vous m'aiez conduite dans le deſert avec vôtre peuple favori, pour m'y laiſſer perir? Je ſai que je puis encore me perdre; mais qu'il faudra pour cela livrer des combats contre vous; qu'il m'en coutera d'effort pour échaper à vôtre bonté; qu'il faudra que je porte loin mon ingratitude, pour aneantir ce bienfait; & quand je ſerois aſſez malheureuſe pour le faire, qu'il ſera toûjours vrai de dire, que c'eſt bien malgré vous que je me ſuis perduë, & que de vôtre part vous n'avez rien omis pour me ſauver!

La facilité que vous donne l'attrait de la vocation pour executer une entrepriſe ſi difficile, eſt encore une preuve bien ſenſible de cette verité.

Verbum istum, oüi, cette parole si dure à l'homme sensuel, qui porta la tristesse dans le cœur de ce jeune homme de l'Evangile à qui Jesus-Christ l'annonça, *Abiit mœrens*, cette même parole vous sera expliquée d'une maniere à vous en faire sentir toute la force & toute la douceur cachée. Or c'est ici que l'attrait dont Dieu se sert pour former un tel engagement, me paroît quelque chose de divin, & fait bien voir que c'est un Dieu qui vous guide dans ce passage du monde à la Religion. Le mondain ne sauroit y penser sans fremir : une ame apellée de Dieu est emportée par l'esprit divin. Etonnée elle-même de la grandeur de son entreprise, & de la facilité qu'elle trouve à l'executer, elle doute si c'est elle qui marche, ou si elle est portée sur les aîles de la grace, tant elle a de plaisir à suivre l'attrait qui la conduit. Plus savante en un moment sur la vanité du monde, que tous les Sages de la Grece & de l'Italie, elle en decouvre tout le neant à la faveur du raion qui l'éclaire ; & au

lieu que les mondains ne reconnoiſſent qu'après une longue experience le fantôme après lequel ils ont couru, elle perce d'un coup d'œil le vuide de toutes les choſes temporelles. La ſeule éternité étale devant ſes yeux la durée de ſes eſpaces infinies, & fixe là tous ſes regards. Elle ſent bien que ce n'eſt pas de ſon propre fonds qu'elle tire ces grandes vûës, mais de la grace de ſa vocation qui l'éclaire, tandis que les autres ſont dans les tenebres : & comme la colomne de feu qui conduiſoit les Iſraëlites, d'une part éclairoit les enfans de Dieu, & de l'autre n'étoit qu'obſcurité pour les Egiptiens ; ainſi ce divin attrait, ſi lumineux pour les ames apellées, eſt un echos impenetrable aux gens du monde. Ceux qui ſont de bonne foi, ne peuvent qu'admirer, & retourner chez eux confus de leurs vains attachemens, comme ſaint Auguſtin le raporte de de lui-même & de ſon ami, à la vûë d'une converſion ſubite de deux courtiſans, de laquelle ils furent témoins : *Nos abîmus in palatium cor trahentes in terram.*

Outre la facilité interieure que vous donne la grace, il y a un ſecours exterieur de la main de Dieu, qui aplanit toutes les difficultez, & qui leve les obſtacles que le monde vous oppoſe, & qu'on croioit inſurmontables. Il enleve à l'un ſon parent, à l'autre ſon ami; là il broüille les affaires, ici il les fait reüſſir; il remuë devant vous cent machines par des reſſorts inconnus aux hommes; il vous rend par tout victorieux, en combattant pour vous la tendreſſe d'une famille, la foibleſſe de l'âge; & tout cela pour s'aſſurer de ſa conquête: *Deus eorum pugnavit pro eis, & vicit.* Judith. c. 5. Voions maintenant ce que l'ame chrêtienne fait de ſon côté, & comme elle repond à la grace de ſa vocation, c'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE Dieu par la plenitude & par l'élevation de ſon être, ſoit dans un état où nulle creature ne lui peut marquer une reconnoiſſance proportionnée à la grandeur

des obligations que nous lui avons ; cependant on peut dire que dans l'action preſente l'homme égale par ſa correſpondance, autant qu'on le peut, l'excellence de la grace qu'il reçoit ; *Vocavit me, & ego reſpondebo tibi* : ſeconde conjecture, qui me repond du ſalut de l'homme.

En effet, remarquez, MESSIEURS, qu'aux trois avantages que renferme le bien fait de la vocation, l'homme repond par trois actions heroïques, où l'engage ſa fidelité à la grace. Car en premier lieu, ſi Dieu délivre une ame des pieges & des embûches du monde, elle lui ſacrifie en recompenſe tout ce que le monde a d'agrémens & de charmes, pour attirer le cœur de l'homme. En ſecond lieu, ſi Dieu la fait paſſer dans un état qui eſt un port & un azile pour la vertu : elle embraſſe en reconnoiſſance toute la rigueur & toute l'auſterité de cet état. En troiſiéme lieu, ſi Dieu lui facilite l'entrée de la Religion par un attrait qui la previent de ſa part, elle s'enferme la ſortie par l'obligation du vœu, dont elle conſomme le ſacrifi-

ce qu'elle fait à Dieu. Reconnoiſſance digne d'une ame vraiement penetrée du deſir de ſon ſalut ; *Vocabis me & ego reſpondebo tibi.* Examinons ces trois circonſtances.

Le monde a quelque choſe de bien engageant, on n'en peut pas diſconvenir. Il eſt vain ſi vous voulez, il eſt perfide, il eſt trompeur, il trahit ceux qu'il careſſe, il étouffe ceux qu'il embraſſe, il eſt frivole, il paſſe, il nous échape, il change, il diſparoît, il n'a que des biens paſſagers, que des ombres, des fantômes de bonheur qui nous amuſent, qui nous joûent, & qui aboutiſſent à de veritables malheurs, tout cela n'eſt que trop vrai, MESSIEURS, chacun en convient aſſez : mais quand il faut le quiter, il y a dans nôtre cœur une ſecrete intelligence avec lui qu'on ne peut rompre : on en dira tant de mal qu'on voudra ; mais s'il en faut venir à la concluſion, on ſent mourir toute la haine qu'on penſe avoir. Je ne ſai quel charme trouble la raiſon, on l'aime en même tems qu'on le mépriſe ;

il ébloüit, s'il ne plaît; il amuſe, s'il ne contente; il ſurprend par ſes promeſſes, s'il ne paie pas par ſes faveurs; *Faſcinatio enim nugacitatis obſcurat bona*, dit le Sage. Je ne ſai comment expliquer cette force imperieuſe qu'il a ſur le cœur de l'homme; mais il faut qu'elle ſoit bien grande, puiſque depuis tant de Siecles que les Sages ſe ſont ſervis de toutes les lumieres de la raiſon, & les Chrêtiens de toutes celles de la foi, le monde voit toûjours des adorateurs en foule, qui fléchiſſent le genoüil devant lui. Voilà le premier ſacrifice que font à Dieu ceux qui ſont fideles à la grace de leur vocation: ſi nous en meſurons le prix par la difficulté de l'entrepriſe, nous pouvons dire qu'il n'eſt point d'action plus heroïque dans la vie.

Que dis-je, on ſacrifie le monde, on fait bien plus en cette rencontre. Si le Religieux n'avoit qu'à ſacrifier le monde tel qu'il eſt, vain, faux, trompeur, incapable de rendre l'homme heureux, tel enfin qu'une funeſte experience le fait connoître à ceux

qui ont vieilli dans ſon ſervice, le ſacrifice alors perdroit peut-être quelque choſe de ſa valeur. Mais une jeune perſonne non ſeulement quitte le monde, mais l'idée qu'elle ſe forme du monde; le peu d'expérience qu'elle a, lui en fait un portrait bien plus beau & plus engageant; l'imagination groſſit les objets, leur prête des couleurs plus vives, des traits plus touchans, ſuplée par cette fauſſe peinture tout ce qui manque à l'original, & devient ingenieuſe à ſe faire un ennemi beaucoup plus difficile à vaincre qu'il n'eſt en effet : *Dulcius putat omne quod neſcit*, dit ſaint Jerôme; on ſe figure aiſément ce qu'on ne connoît pas, beaucoup plus doux & plus charmant qu'il n'eſt.

On ſe trouve dans un âge, où cette figure du monde qui paſſe devant les yeux, ne laiſſe voir que de belles aparences, dont l'éclat ſurprend. On n'a pas eû le loiſir d'éprouver les miſeres qu'il cache, ni de reſſentir ſa perfidie, ſes revers & ſes retours ſi fâcheux. Ainſi, quoi qu'à conſide-

ter le monde dans lui- même, ce ne ſoit peut-être pas toûjours une ſi grande victime à ſacrifier, Dieu cependant qui lit dans le cœur de l'homme, & qui y voit l'idole qu'une jeune perſonne s'eſt formée, veut bien qu'on lui faſſe un grand ſacrifice de rien. Action d'autant plus difficile, qu'on la fait dans un tems qu'on eſt en poſſeſſion de regarder comme la ſaiſon des plaiſirs, dans un tems, où l'on eſt ſoi- même comme l'ame & la fleur du monde; où le monde vous cherche, lui dont il eſt ſi difficile de ſe deffendre, lors même qu'il vous abandonne. Mais ſi l'âge eſt ſoûtenu des qualitez perſonnelles, & que la perſonne ſe trouve avoir une entiere diſpoſition pour le monde, tout cela forme des nœuds qui ne peuvent être rompus que par une vertu extraordinaire.

Voilà, MA CHERE SOEUR, le ſacrifice heroïque qu'il vous a falu faire, pour être fidelle à la grace de la vocation. *Vocabis me & ego reſpondebo tibi*: Vous m'avez apellée, Seigneur, & vous avez jetté ſur moi

cet œil de diſcernement, qui me ſe-
pare de la maſſe corrompuë du Sie-
cle ; moi je veux en reconnoiſſance
vous ſacrifier ce que le Siecle a de
plus engageant pour moi. Vous
voulez me preſerver de ſa malice
& de ſa corruption ; & moi je veux
vous immoler ſes pompes & ſes va-
nitez. Vous m'en délivrez, par-
ce que vous ſavez qu'il eſt mon plus
dangereux ennemi ; & moi je veux
m'en ſeparer, parce que je ſai
qu'il eſt le vôtre. Car enfin, Seig-
neur, puiſqu'il faut l'avoüer, ce
n'eſt point préciſement la vanité du
Siecle, qui me fait renoncer au
monde. Le monde, tout vain qu'il
eſt, auroit peut-être de quoi m'at-
tirer ; je ne ſuis pas tout-à fait in-
ſenſible à ſes charmes ; tous mes
ſens me parlent pour lui ; je doute
encore une fois que ſa ſeule vanité
ſuffit pour m'en detromper. Mais il
eſt vôtre ennemi, Seigneur ; le perfi-
de vous hait ; il vous a mis en croix ;
il abhorre vos maximes, vous m'aſſû-
rez qu'on ne peut être vôtre ami
& le ſien : en voilà trop, Seigneur,

pour ne pas rompre tout commerce avec lui. Quelque attrait que lui donne la prevention d'une jeuneſſe, qui ne s'en laiſſe que trop éblouïr ; quelque beau que mon imagination me le repreſente, c'eſt aſſez, mon Dieu, qu'il vous deplaiſe, pour m'obliger à faire un éternel divorce avec lui. Qu'il ſoit vain, qu'il ne le ſoit pas, ce n'eſt pas là ce que j'y conſidere : fût-il encore mille fois plus engageant, que ne le dépeint la fole opinion des hommes, puiſque je ne le puis aimer ſans riſquer de vous perdre ; puiſqu'il faut ſe declarer en faveur de l'un ou de l'autre ; que tout partage vous bleſſe & vous eſt injurieux, je ne balance plus, malgré l'inclination que j'ai pour lui, à m'en éloigner pour jamais.

Ce n'eſt pas après tout que j'ignore les ſuites de l'éternel adieu que je lui fais. Je ſai qu'en même tems que je ſuis crucifiée au monde, le monde m'eſt pareillement crucifié. Je ſai que j'éloigne tous ſes partiſans de moi, & que je romps

non ſeulement les liens de la chair & du ſang qui m'attachoient à eux, mais auſſi tout ce qui les attachoit à moi. Je ſai que devenant inutile à leurs projets, à leurs vûës, à leurs plaiſirs, à leurs interêts, quelque aparence qu'ils gardent encore au dehors, j'étouffe au fonds toute la vivacité de leur amitié; je ne me reſerve rien qui puiſſe ſervir d'amorce à ce feu, que je laiſſe volontiers s'éteindre pour vous. Je ſai qu'après cette ceremonie, où le monde qui a les yeux attachez ſur moi pour la derniere fois, ne peut s'empêcher d'admirer en moi l'ouvrage de vos mains, je demeure ſeule à l'autel enſevelie dans un éternel oubli. Et c'eſt à ce moment, Seigneur, que j'aſpire. Il me ſemble que je ſuis encore du monde, tandis que le monde eſt témoin du ſacrifice que je vous fais : le moment heureux, ſera celui où il n'y aura plus que vous & que moi. Qu'il me tarde de me voir entierement affranchie de ſon empire ! Que ne m'eſt-il permis dés ce moment de lui jurer

une

une haine éternelle ſur les Autels ? Que je vais renoncer avec plaiſir à toutes les vaines pretentions du Siecle ! Eh pourquoi mon corps eſt-il encore du monde, tandis que mon eſprit & mon cœur l'abhorrent comme vôtre ennemi mortel ?

En quittant le monde, on ne laiſſe pas toûjours une fortune aiſée & commode ; mais en entrant en Religion, on embraſſe toûjours un genre de vie penible & fâcheux : ſeconde marque dans l'homme d'une volonté ſincere de ſe ſauver. En effet on peut dire que l'eſprit & le corps y ſont également maltraitez. L'eſprit y perd ſa liberté ; avantage que tous les ſiecles & toutes les nations du monde ont regardé comme un bien ſuperieur à tous les autres. Sacrifice ſi univerſel, qu'il embraſſe tous les momens de la vie, où chaque action ne ſe fait plus que par l'impreſſion d'un mouvement étranger. Sacrifice ſi contraire à l'amour propre, qu'il le gêne en tout par une infinité de loix, de coûtumes, & d'obſervances ; par une exac-

titude reguliere, qui de toutes les vertus eſt celle dont l'amour propre s'accommode le moins, n'y trouvant point comme ailleurs, je ne ſçai quel éclat qui flate ſa vanité, & y trouvant toute la contrainte des vertus les plus heroïques. Sacrifice qui s'étend juſques ſur le lieu de vôtre demeure, ou le fixant par une clôture éternelle, ou le changeant ſans ceſſe ſelon la volonté d'autrui. Sacrifice qui retranche abſolument tout l'agrément du commerce de la vie, en vous éloignant de vos proches & de vos amis; en vous arrachant aux gens du Siecle qui pourroient vous plaire; & vous liant pour toujours à une Communauté, où les humeurs, l'éducation, le temperament, les âges & les qualitez differentes des perſonnes vous donnent quelquefois occaſion de pratiquer la charité & la patience. Sacrifice en un mot, qui dépoüille tellement l'homme du domaine de ſoi-même, que s'il faut agir ou prier, parler ou ſe taire, aimer ou haïr, ſe repoſer ou travailler, vacquer aux

affaires ou demeurer dans la retraite, ce n'eſt plus vôtre cœur que l'on conſulte pour ſavoir ce qu'il veut, mais la volonté d'autrui ; s'il vous reſte encore quelque mouvement qui vous ſoit propre, ce n'eſt plus que pour le combatre & pour l'étouffer.

En vain nôtre Siecle a ſemblé vouloir avilir l'excellence de l'état religieux, en érigeant des Maiſons où la pieté fleurit ſans doute ; & dont l'Egliſe eſt édifiée. L'état religieux, à le conſiderer dans lui-même ; je dis dans lui-même, & non pas dans les ſujets qui le compoſent, eſt toûjours un état plus parfait, ſelon l'Evangile. C'eſt à ma confuſion que j'en parle de la ſorte, mais c'eſt après ſaint Iean Chryſoſtome & les Peres de l'Egliſe. Les autres donnent beaucoup à Dieu, en édifiant le prochain par leur vie reglée & vertueuſe ; mais tandis qu'ils ſont maîtres d'eux mêmes, ce n'eſt pas un ſacrifice de leur propre perſonne, ils ſont, ſi vous voulez, les Prêtres, mais ils ne ſont pas la victime ; & la liberté qu'ils ſont ſi

jaloux de ſe reſerver, marque la grandeur du ſacrifice de ceux qui l'abandennent pour Dieu.

Le corps eſt mortifié par l'éloignement des douceurs & des aiſes de la vie. On ſait quelle eſt pour le plaiſir, je ne dis pas l'inclination & la pente, mais l'emportement & la fureur de l'homme, qui en oublie ſon devoir, ſon honneur, ſes interêts, ſa fortune, ſon ſalut. Dans la ſeule vûë de Dieu, il faut que le Religieux combatte éternellement ſes paſſions, & que malgré le feu de l'âge, malgré la force du temperament, il ſe défende contre tous les traits de l'ennemi. Que de victoires ſecretes ! Que d'actions heroiques, qui n'ont que le Seigneur pour temoin ! Par combien d'auſteritez tâche-t-on d'affoiblir la chair ? Combien de veilles, de jeûnes, de prieres, de lectures, de meditations met-on en œuvre pour vaincre ? Combien de commoditez ſi fort en uſage parmi les gens les plus reguliers du ſiecle, dont le nom même eſt inconnu dans la Religion ?

Foibleſſe humaine ; helas ! faut-il donc que l'homme ait beſoin de tant de remedes pour ſe maintenir dans la grace ? En voilà ſans doute aſſez pour effraier ces ames foibles & tiedes, qui manquent tous les jours à leur vocation. Mais il eſt juſte, Seigneur, dit une ame fidelle & fervente, qu'il en coûte pour vous aimer. Vous me donnez les avantages & la ſeûreté de la Religion ; & moi je veux vous en ſacrifier les difficultez & les peines : vous m'en procurez le ſecours & les graces ; & moi, Seigneur, j'en veux prendre pour vous les croix & les auſteritez. Vous voulez à quelque prix que ce ſoit, que je ſois hors d'état de me perdre ; & moi je veux à quel prix que ce puiſſe être, me mettre hors d'état de vous offenſer. Ce genre de vie auſtere, je l'avoûë, a quelque choſe qui revolte la nature, & qui allarme les ſens ; à le conſiderer ſeul, il ſeroit capable de m'effraier : mais dés que j'enviſage les croix comme un ſecours neceſſaire, ou du moins utile à me conſer-

ver en grace, dans cette penſée tout cela me devient precieux. Heureuſe, ſi je puis arriver au terme, par quelque voie qu'il vous plaiſe de m'y apeller ; elle ſera toûjours trop douce pour moi, ſi elle me conduit à vous.

Je ne ſuis plus ſurpris après cela que ſaint Thomas nous aſſûre avec les Peres, que l'entrée en Religion eſt un ſecond baptême, qui remet les pechez commis dans le Siecle, non ſeulement par voie d'indulgence, mais par voie de ſatisfaction, étant l'œuvre la plus penible qu'on puiſſe entreprendre, par voie de merite, renfermant un acte d'une valeur inеſtimable, ſavoir une preference de Dieu la plus haute & la plus heroique qui puiſſe être ; non pas en idée au pied d'un oratoire, où il eſt aiſé de s'offrir à tout, mais en effet, dans la démarche la plus difficile de la vie. Car au lieu qu'il faut ménager la delicateſſe des gens du monde, & que pour ne pas les bleſſer, on les diſpenſe quelquefois d'entrer dans un detail trop exact ſur leurs

propres interêts par raport à Dieu ; ici la perſonne qui ſe donne à lui, va chercher juſques dans l'avenir avec l'Apôtre, tout ce qui pourroit le ſeparer de ce qu'elle aime par deſſus toutes choſes *Quis ergo nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Rom. c. 8. Je vois bien, dit-elle, Seigneur, que pour épargner ma foibleſſe, vôtre Providence me cache une partie des peines de mon état ; mais non, Seigneur, ne retranchez rien du ſacrifice que je veux vous faire. C'eſt pour jamais que je renonce au monde, & à toutes ſes vanitez, à tous ſes plaſirs. Non ſeulement je vous aime ; mais je veux autant qu'il m'eſt poſſible, m'ôter le pouvoir de ne vous aimer pas, en m'obligeant pour toûjours. Je n'excepte ni peines, ni ennuis, ni maladies, ni la mort même. Si je ne trouve pas dans la ſuite de ma vie toute la joie & toute la ſatisfaction que je m'étois promiſe, je prendrai patience pour l'amour de vous. Si vous m'oſtez la ſanté & le pouvoir d'agir, je ſouffrirai pour vous. En un mot, ſi je ne puis vi-

vre, je mourrai pour vous. Il seroit bien honteux que le monde eût tant d'adorateurs capables de lui faire un pareil sacrifice, & qu'il ne se trouvât personne qui voulut vous servir à ses dépens.

Heureux l'homme qui fait pour Dieu un acte de cette nature ! Que c'est un grand prejugé pour le salut, & un grand fonds de confiance ! Souvenez-vous, Seigneur, que quelque indigne que je sois de vos bontez, il a été un tems dans la vie, où je puis dire que je vous ai veritablement aimé. Je sens que si je leve mes yeux jusqu'à vous, c'est peu pour un Dieu aussi grand que vous êtes : mais quand je ne regarde que moi, c'est beaucoup pour une creature aussi foible que je suis. Et quand par malheur il seroit arrivé que je n'eusse pas été bien apellée en Religion, je ne puis croire, Seigneur, que vous n'eussiez pas pour agreable l'effort que je fais dans la seule veuë de vous plaire. Ceux à qui vous êtes indifferent, mon Dieu, ne font point ces avances là : & je

me flatte que vous voulez bien que j'aie la ſatisfaction, de croire que vous m'aimez, & que je vous aime.

Pour vous, mes chers Auditeurs, dont Dieu n'a pas exigé un pareil ſacrifice, & qui reconnoiſſez le danger de vôtre état, redoublez vos ſoins & vos efforts à la vûë du peril. Gardez-vous de cette confiance que le monde inſpire, plus dangereuſe pour le ſalut que tous les dangers du monde. Quand nous vous diſons qu'il faut vous ſauver, il eſt ſi difficile, dites-vous, de faire ſon ſalut dans le monde : & quand nous vous repreſentons, que puiſque cela eſt ſi difficile, il faut donc s'y appliquer avec plus de ſoin & plus de vigilance, ſe fortifier par la frequentation des Sacremens, avoir recours à la priere & à la retraite, cela eſt bon, dites-vous, pour des gens qui vivent dans un cloître. Pretendez-vous dire par là que le Ciel n'eſt pas pour vous; ou qu'il n'appartient qu'aux Religieux de ſe ſauver avec peine, & que le ſalut ne vous doit rien coûter? Quel abus, mon frere,

dit ſaint Baſile ! Qui doit être plus tranquille pendant l'orage, d'un homme qui eſt au port, ou de celui qui eſt en pleine mer ? Qui doit ſe tenir le plus aſſûré, de celui qui eſt expoſé aux embuſcades des ennemis, ou de celui qui eſt dans un lieu de ſûreté ? Il eſt viſible que c'eſt à vous à craindre davantage, puiſque vôtre état eſt plus dangereux : mais à craindre, non pas d'une crainte vaine, oiſive, ſterile, mais d'une crainte agiſſante & ſemblable à celle de Job. *Semper enim quaſi tumentes ſuper me fluctus timui Deum.* Job. c. 31. J'ai toûjours craint Dieu comme une montagne d'eau, qui vient fondre ſur moi pendant l'orage. Il ne dit pas comme un foudre, comme un tonnerre ; cette crainte eſt inutile, & ne met pas en garde contre le coup qui vous menace. Mais la crainte que donne un orage fait faire les derniers efforts : on monte aux cordages, on vuide les eaux, on jette les marchandiſes les plus precieuſes pour décharger le vaiſſeau, & pour ſauver ſa vie. Ainſi, Sei-

gneur, faites que la crainte de vos jugemens nous fasse mettre la main à l'œuvre, veiller, prier, travailler, renoncer à tout, pour parvenir un jour au port de la felicité éternelle, &c.

AUTRE SERMON SUR LA PROFESSION RELIGIEUSE.

Dicebat autem ad omnes : si quis vult post me venire, abneget semetipsum, & tollat crucem suam quotidie.

Le Fils de Dieu disoit à tous : si quelqu'un veut me suivre qu'il renonce à lui-même, & qu'il porte tous les jours sa croix. En saint Luc, ch. 9.

Il paroîtra sans doute étrange à plusieurs, que le Fils de Dieu faisant une leçon si dure d'abnegation & de mortification continuelle, il n'en dispense personne. *Dicebat autem ad omnes*, remarque l'Evãgeliste: ce n'étoit pas seulement à ses disciples, ni à ceux qui as-

piroient à la perfection que le Sauveur impoſoit l'obligation de renoncer à eux-mêmes, & de porter leur croix. C'eſt generalement à tout le monde qu'il parle : il n'excepte ni âge, ni ſexe, ni conditions, ni état; il veut que du moment qu'on eſt Chrêtien, on commence par renoncer à ſoi-même ; & qu'on porte ſa croix chaque jour, hors de là on ne peut être du nombre des ſiens. Voilà MESSIEURS, une parole bien deciſive contre les mondains, qui pretendent borner la pratique de l'abnegation à un petit nombre de perſonnes qui ont pris le parti de la retraite. Il n'y avoit ni Cloitres ni Monaſteres, quand le Fils de Dieu prononça ces paroles : *Si quis vult poſt me venire abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam quotidie.* Matt. c. 19. A la verité il declara que le celibat & le renoncement aux biens de fortune ne regardoient pas toute ſorte de gens : *Non omnes capiunt verbum iſtud.* Mais pour l'abnegation de ſoi même, aucun n'eſt exempt, il proteſte hautement qu'il ne reconnoît pour Diſciples, que ceux qui la pratiquent tous les jours : *Diſ-*

bat autem ad omnes. Que ſi le monde croit avoir dérogé à cette loi par un uſage contraire, qu'il ſache qu'il n'y a point de preſcription contre l'Evangile, & que la parole de Jeſus-Chriſt ne cede ni à la puiſſance des grands, ni à l'orgueil des ſavans, ni à l'autorité des riches, ni à la molleſſe des voluptueux; *Dicebat autem ad omnes.*

C'eſt pour avoir bien compris l'importance & la neceſſité de cette abnegation chrêtienne, MA TRES-CHERE SOEUR, que vous avez pris le parti que vous embraſſez aujourd'hui. Vous vous êtes apliqué perſonnellement ces paroles que Jeſus-Chriſt dit à tout le monde, & vous vous les êtes apliquées d'une maniere bien differente de celle dont ſe les apliquent les mondains. Ce n'eſt pas en cherchant des temperamens & des mortifications à cette verité qui n'en ſouffre point; c'eſt en lui laiſſant toute la force, & toute l'étenduë qu'elle peut avoir. Ce n'eſt pas même en vous bornant au ſens dont ſe contentent les perſonnes regulieres, qui ſuivent une regle moins

austere, quoique sainte & autorisée de l'Eglise. Vous avez crû que c'étoit mieux comprendre le veritable sens de ces paroles, que de leur donner une interpretation plus rigide. La force chrêtienne jointe à la solidité naturelle de vôtre esprit, vous a fait expliquer à la rigueur tous les termes d'un Oracle si terrible. Vous n'avez pas seulement pris la croix, mais la croix la plus pesante : cet habit penitent & humble, cette regle qui n'accorde rien aux sens & à la nature; cette retraite entiere qui vous dérobe pour jamais, non seulement au commerce, mais à la veuë du monde ; cette vie crucifiée qui vous fait pour ainsi dire, mourir & renaitre chaque jour à de nouvelles peines, où l'on en donne au corps que ce qui est precisément necessaire pour tenir la victime en état de s'immoler sans cesse, & de renouveller à toute heure son sacrifice : tous ces dehors capables de ralentir la ferveur des ames les mieux apellées, ont été pour vous un attrait à la Religion; & ce qui paroît un obstacle insurmontable à tant d'au-

tres, eſt devenu pour vous une raiſon puiſſante, qui vous a determinée au genre de vie que vous embraſſez. Tant il eſt vrai, qu'on ne manque dans le monde que de foi; & que quand on eſt fortement perſuadé des veritez de l'Evangile, on ne trouve rien de trop fort ni de trop auſtere.

Attaquée cependant par tout ce que la tendreſſe du ſang & de l'amitié lui a ſuſcité de parens & d'amis, qui ont combattu ſa vocation, cette fervente épouſe de Jeſus-Chriſt avoit beſoin, MADEMOISELLE., * que vôtre Alteſſe Roiale ſecondat ſon zele. Elle a trouvé dans vôtre perſonne une protectrice puiſſante, & encore plus illuſtre par ſa religion que par ſa naiſſance. Tout ce que le ſang de la premiere maiſon du monde; tout ce que l'alliance & la conſideration d'un grand Roi; tout ce qu'un merite perſonnel peut donner de grandeur & d'élevation à une Princeſſe de vôtre rang, bien loin de vous inſpirer cette indifference ſi ordinaire aux

* Ce diſcours fut prononcé devant ſon Alteſſe Roiale Mademoiſelle.

Grands pour les Maiſons Religieuſes, ſemble n'avoir ſervi qu'à faire connoître, ſi je l'oſe dire, la tendreſſe particuliere que vous avez pour celle-ci. Vôtre Alteſſe Roiale en autoriſant par ſa protection & par ſa preſence, la ceremonie de ce jour, ne marque pas ſeulement la bonté qu'elle a pour un Miniſtre fidelle & dévoûé à ſes interêts, mais encore plus l'eſtime qu'elle fait des perſonnes qui vivent dans l'exercice continuel de l'abnegation chrêtienne. Elle ne ſe contente pas de ſanctifier ſes mains par les aumônes, & par les bonnes œuvres qu'elle pratique d'une maniere ſi édifiante à l'égard des pauvres de Jeſus-Chriſt; mais elle veut encore comme conſacrer ces mêmes mains en donnant le voile aux épouſes de Jeſus-Chriſt, & ſemble par là nous inſinuer, qu'elle fait plus d'état de ce renoncement au monde, que des grandeurs de la terre. Voilà, MESSIEURS, une double inſtruction pour nous, dont il eſt important de profiter: & puiſque Jeſus Chriſt adreſſe ſes paroles à tout le monde, *Dicebat autem ad omnes*, ne nous en ſervons pas ſeulement pour

aprendre à eſtimer la profeſſion religieuſe, tâchons au même tems de nous en apliquer le ſens conformément à nôtre état, & demandons pour cela des lumieres au S. Eſprit, &c. *Ave Maria.*

Non, MESSIEURS, ce n'eſt point preciſément la retraite, qui fait des Monaſteres un azile & un lieu de ſeûreté pour la vertu. Ce n'eſt pas même la ſainteté de l'habit & de la profeſſion, qui met les Religieux à couvert des ennemis de leur ſalut. Quoique ces avantages ſoient de grands ſecours pour eux, ils n'empêchent pas ces cheûtes déplorables qui vous ſandaliſent, & dont on prend mal à propos occaſion dans le monde, de maltraiter ſi fort l'état religieux, comme ſi la cheûte d'un particulier devoit decider de la vertu des autres; ou que la lâcheté perſonnelle d'un homme engagé dans la robbe, dans l'egliſe, dans l'épée, dût flétrir l'honneur de tant de gens de merite, qui ſe diſtinguent tous les jours dans ces profeſſions. Encore une fois, ce n'eſt pas préciſement la

retraite qui fait la ſeûreté du Religieux, c'eſt la pratique du renoncement & de l'abnegation continuelle de ſoi-même ; ſoit qu'on entende par ces termes la mortification interieure des paſſions, ſoit qu'on y renferme la mortification des ſens, qui ne doit être regardée que comme un moien pour aller à l'autre. Tandis qu'il s'en tient à cette pratique, qui eſt comme l'ame de tous les Ordres Religieux, il ne craint point les coups que lui portent les ennemis de ſon ſalut, le monde, le diable, & la chair. Pourquoi cela ? pour deux raiſons qui ſont d'une grande inſtruction, & que je vous prie d'écouter, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. La premiere, c'eſt que l'exercice de cette abnégation continuelle de ſoi-même, eſt un preſervatif qui le garantit dans la ſuite de la vie, des grands pechez à quoi ſont expoſez ceux qui ne ſuivent que leur inclination naturelle. Et la ſeconde, c'eſt que cette même abnegation eſt un remede qui efface chaque jour les fautes commiſes, auſſi

quelles la fragilité humaine ne sauroit parer. Deux avantages qui vous feront sentir la seûreté de l'état religieux, & en même tems l'obligation qu'ont tous les Chrêtiens de pratiquer l'abnegation d'eux mêmes, & comme un preservatif contre les pechez à commettre, & comme un remede pour les pechez déja commis. Commençons.

Premiere Partie.

J'avoûë, Messieurs, que les sages selon la chair, qui regardent d'un œil profane les pratiques les plus ordinaires des Communautez Religieuses, n'ont que du mépris pour toutes ces observances, & trouvent étrange que l'homme se captive au point de se disputer les satisfactions les plus innocentes. Ils se disent à eux mêmes que le joug de la loi est assez pesant & assez rude, sans qu'on se charge encore de tant d'œuvres de surerogation, & qu'aprés tout on se peut sauver par des voies plus douces. Ainsi parlent ceux qui ne con-

noiſſent ni la fragilité extrême de l'homme, ni la difficulté de la loi: mais quiconque aura bien penetré l'une & l'autre, & qui ſera entré dans l'eſprit de l'Evangile, prendra la penſée de tant de ſaints Fondateurs, qui ont travaillé ſur le même plan, & qui inſpirez de Dieu pour former de parfaits Chrêtiens ſur ce modele, ont tous été preſque par des routes differentes à la même fin, qui étoit de ſauver l'homme; il admirera leur ſageſſe; il reconnoîtra qu'ils ne pouvoient pas moins exiger, pour nous conduire par une voie ſeûre au terme où nous aſpirons.

En effet, MESSIEURS, ils ont bien preſſenti, quelques meſures qu'ils priſſent pour élever les hommes au ſouverain degré de la perfection, que ce ſeroit le partage d'un petit nombre, qu'une vertu conſommée diſtingue dans les Maiſons Religieuſes. Mais ils ont compris en même tems qu'il faloit pourvoir au ſalut des autres, & que pour en venir à une parfaite obſervation de la loi, il faloit aſpirer à quelque choſe de plus élevé. Crai-

nant tout de la fragilité de l'homme, ils ont exigé de lui toute la perfection de l'Evangile, pour ne manquer pas le point neceſſaire au ſalut. Inſtruits par une longue & funeſte experience de ſon extrême foibleſſe, qui le fait demeurer toûjours beaucoup au deſſous des projets qu'il a formé, ils ont bien jugé que s'il ne portoit ſes vûës à quelque choſe de plus ſublime que la pure pratique de la loi, il ne parviendroit jamais à ce qu'il y a de capital & d'eſſentiel.

C'eſt pour ce ſujet, qu'afin de le preſerver des grands vices, ils ont tâché d'extirper juſqu'à la racine des plus legeres imperfections : ils en ont uſé en cela comme un ſage Commandant, qui ne ſe contente pas que le corps de la place ſoit bon & bien muni, mais qui bâtit encore des dehors pour retarder les efforts de l'ennemi. Ainſi pour aller au devant de l'ambition ſi naturelle à l'homme, ils ont voulu qu'il étouffât ce monſtre dés ſa naiſſance ; qu'il fût élevé dans un exercice continuel d'humilité ; qu'il vécut dans le ſilence & dans l'obſcu-

rité de la retraite, qu'on eût ſoin de le familiariſer au mépris de ſoi même, en lui mettant ſes défauts devant les yeux. C'eſt pour aller au devant des deſordres de la propre volonté, quand elle eſt peu diſciplinée, qu'ils ont pris tant de ſoin de la rompre par la pratique des choſes les plus contraires aux ſens & à la raiſon; qu'ils ont voulu dompter par là le libertinage de l'homme qui repugne à la ſujetion. C'eſt pour aller au devant des vices du corps, & pour le rendre ſouple à l'eſprit & à la loi, qu'ils ont jugé expedient de la mortifier par toutes les auſteritez que leur zele leur inſpiroit; qu'ils lui ont non ſeulement retranché les plaiſirs que la loi défend, mais refuſé même les ſatisfactions que la loi permet, pour le reduire à la ſervitude & à l'obeiſſance. C'eſt pour déraciner entierement la convoitiſe qui nous fait aimer les biens de la terre, qu'ils ont voulu que le Religieux ſe dépoüillât de toutes choſes; qu'il n'eût pas même le domaine de celles dont l'uſage lui ſeroit permis; que tout ce qui ſerviroit à ſa

perſonne, portât avec ſoi un caractere de pauvreté, qui lui remît inceſſament ſon état devant les yeux. En un mot, c'eſt pour inſpirer au Religieux une ſoûmiſſion aveugle à la volonté divine, qu'ils l'ont obligé de renoncer à la ſienne; & qu'à la tête de leurs conſtitutions, ils ont mis celle-là comme le fondement des autres, ſavoir qu'on s'apliquât à pratiquer en toutes choſes une abnegation continuelle de ſoi-même, & une mortification entiere des ſens & des paſſions: perſuadez que la ſeûreté de l'état religieux dépendoit de là; qu'on ſe verroit vaincu par l'ennemi de nôtre ſalut, du moment qu'on ceſſeroit de ſe vaincre ſoi-même, & que la Religion toute ſainte qu'elle eſt, ne peut ſervir d'aſile qu'à ceux qui combattent les armes à la main.

La Religion ſemble inſinuer à chacun des ſiens par la multitude des obſervances qu'elle leur impoſe, cet avis ſi ſalutaire, que S. Paul donnoit aux Epheſiens, ch. 6. *Accipite armaturam Dei, ut poſſitis reſiſtere in die malo.* Revêtez-vous des armes du Seigneur, dôt

cet Apôtre fait enſuite le détail, le bouclier de la foi, le glaive tranchant de la parole, un caſque de ſalut, toute l'armure celeſte que l'Evangile fournit au Chrêtien pour repouſſer l'ennemi. Mais à quelle fin tant de preparatifs? le voici, dit l'Apôtre : *Ut poſſitis reſiſtere diei malo*; c'eſt pour être en état de reſiſter dans de certains jours mauvais & dangereux pour le ſalut. Comme s'il nous diſoit : Ne jugez pas de vous ſur les diſpoſitions preſentes de vôtre cœur; peut-être êtes-vous aujourd'hui dans la ſituation d'eſprit la plus tranquille, & la plus heureuſe; mais ne comptez pas ſur ce calme : tel jour attend, où vous aurez beſoin de l'abnegation la plus parfaite, & de la vertu la plus pure. Mettez-vous en état de tenir ferme dans ces jours de trouble & de confuſion, où l'on a tant de peine à démêler qui regne ſur nous, Jeſus-Chriſt ou le monde; dans ces jours critiques, où l'on a vû tomber les colomnes de l'Egliſe, les étoiles du Ciel s'éclipſer, le ſolitaire perir même au milieu des deſerts, dans ces jours en-

fin ſi terribles, où toute la ſainteté de David, toute la Sageſſe de Salomon, & toute la force de Samſon, ne ſuffiſent pas pour garantir l'homme de ces chûtes deplorables, qui ſont devenuës dans l'hiſtoire des exemples celebres de la fragilité humaine.

Souvenez-vous que vous n'avez pas ſeulement à combatre contre la chair & le ſang, mais contre l'ennemi le plus vigilant, le plus ſubtil, & le plus acharné à vôtre perte. *Quoniam non eſt nobis colluctatio adverſus carnem & ſanguinem.* Ibid. S'il a l'artifice de vous rendre infideles en des choſes fort legeres, pour vous diſpoſer à de plus grandes fautes, uſez envers lui de la même induſtrie; renoncez à vous-mêmes dans ces petites obſervances, pour être plus propres à ſoûtenir ce qu'il y a de difficile dans les occaſions importantes. Vous vous trouverez en telle rencontre, où vous ſentirez par experience que tous les combats que vous avez livrez contre vos paſſions pendant le cours de pluſieurs années de Religion, étoient neceſſaires pour vous faire remporter la victoire à ce

jour fatal où l'eſprit tentateur vous attendoit : *Accipite armaturam Dei, ut poſſitis reſiſtere in die malo.*

Auſſi faut-il avoüer que le Religieux élevé dans ces maximes de renoncement & d'abnegation de ſoi-même, croit en vertu de jour en jour, & devient capable de reſiſter aux attaques les plus preſſantes. C'eſt cette Maiſon dont Jeſus-Chriſt parle, que la furie des vents & des flots s'efforce en vain de renverſer : elle brave l'orage parce qu'elle eſt fondée ſur la pierre ferme ; *Fundata enim erat ſuper petram*, Luc.6. Tandis que des perſonnes vertueuſes qui n'ont pas ce fond d'abnegation ſont emportées bien-tôt, parce que leur édifice n'eſt bâti que ſur le ſable. Le Religieux ne reſſemble pas à ce Roi foible de l'Evangile, qui dans le tems où il faudroit livrer le combat, & en venir aux mains avec l'ennemi, eſt obligé d'envoier au devant de lui des negociateurs pour traiter de paix, & pour faire un aveu honteux de ſa foibleſſe ; il a dequoi tenir tête aux plus redoutables ennemis de ſon ſalut, parce

qu'il a ramaſſé des forces ſuffiſantes pour lui reſiſter, & qu'il s'eſt exercé, aguerri, preparé de longue main par de legeres épreuves à en ſoûtenir de plus violentes. Il ne ſe voit pas reduit à la confuſion de l'Architecte imprudent, qui pour n'avoir pas compté juſte ſur ſes forces & ſur ſon argent, eſt contraint de laiſſer ſon ouvrage imparfait, & d'eſſuier les railleries de ceux qui lui reprochent de n'avoir pû achever ce qu'il a commencé: c'eſt un ouvrier ſage qui prend ſes meſures à loiſir, qui s'examine ſuivant le conſeil de l'Evangile, qui medite long-tems dans la retraite les moiens de conduire à ſa perfection cette tour evangelique qu'il entreprend d'élever. En un mot, il ne reſſemble pas à ces vierges folles, qui faute d'huile dans leurs lampes, manquent l'heure que l'époux arrive: il eſt dans une vigilance continuelle, à l'exemple des vierges ſages, & obſerve tous les momens pour ne manquer pas le moment deciſif de l'éternité.

Voilà, MESSIEURS, ce qui fait la ſûreté, & ſi je l'oſe dire, le

bonheur du Religieux dans ſon état. Il n'a pas les douceurs de ces gens du monde, qui à l'entrée de la carriere, trouvent un chemin tout ſemé de fleurs qui ne vivent dans leur jeuneſſe que ſelon leurs inclinations naturelles, ennemis de la gêne & de la contrainte : il trouve au contraire un chemin rude, plein de ronces, & où chaque pas lui coûte ; une voie ſi penible à tenir qu'on ne peut ſe faire paſſage que par une violence continuelle ; il lui faut à tout moment ſe combatre, ſe contredire, ſe ſacrifier. Mais leur condition change bientôt : car tandis que le mondain devenu eſclave de ſes paſſions, ſur leſquelles il n'a pris nul empire, gemit ſous leur honteuſe ſervitude ; qu'il eſt emporté à leur gré d'égarement en égarement ; qu'il n'a pas la force de rompre ſa chaîne ; que tout l'arrête, & lui paroît impraticable dans la loi de Dieu : le Religieux au contraire accoutumé à vaincre, prend enfin le deſſus, obſerve la loi ſans peine, & court aiſément avec le Prophete Roial dans la voie des commande-

mens. Content de ſa cellule, il n'envie ni la fortune ni le bien d'autrui. Heureux dans ſon humble mediocrité, il s'étonne de voir des gens opulens dans le monde, qui mal ſatisfaits de leur état, ſoupirent inceſſamment après de nouvelles charges & de nouveaux honneurs. Egal & tranquille dans les ſouffrances, qu'il reçoit avec ſoûmiſſion de la main de Dieu; il ne comprend pas le langage des perſonnes du monde, lorſqu'il entend dire que des gens du premier ordre, accablez ſous de legeres diſgraces dont ils ſe font un monſtre, ou piquez d'un refus, d'une prefetence qui leur fait oublier que leur fortune eſt encore enviée par mille autres, deperiſſent à vûë d'œil, languiſſent & meurent enfin de chagrin. Accoûtumé à combatre en la preſence de Dieu qui le regarde, & à remporter encore plus de victoires ſecrettes que de publiques, il eſt ſurpris que des gens d'une reputation établie tombent dans des foibleſſes dont on les croioit incapables. Fortifié & devenu comme invincible par les bon-

nes habitudes qu'il a contractées en renonçant à soi-même, il a la joie de voir qu'il lui en coûteroit souvent plus pour vivre mal, que pour bien vivre : il voit frémir autour de lui toutes les passions sans en être ému. Or s'il y a une grandeur capable de satisfaire une ame vraiement chrêtienne, c'est d'avoir acquis cette supériorité au dessus de tous les évenemens de la vie. Quelle élevation! quelle noblesse d'être également insensible aux prosperitez & aux disgraces du monde, à ses caresses & à ses menaces, à son estime & à ses mépris ! Il y a dans les Maisons Religieuses des hommes de ce caractere, ce n'est point precisément à la retraite qu'ils sont redevables de cette heureuse situation d'esprit ; c'est à la seule pratique de l'abnegation chrêtienne, qui fait l'essence de la profession religieuse. Un desir mal mortifié seroit capable de troubler leur repos dans la plus profonde solitude.

Ce n'est pas là, MESSIEURS, l'éducation qu'on a dans le Siecle. Un homme du monde accoutumé

de bonne heure à ſuivre ſes inclinations ignore l'art & de ſe combatre & de ſe vaincre. S'il prend quelque choſe ſur ſoi, ce n'eſt point pour ſe faire cette violence qui emporte le Roiaume des Cieux; c'eſt moins pour mortifier ſes paſſions, que pour s'y abandonner. Auſſi ont-elles là toute leur vivacité : elles ne ſont retenuës par aucun frain; elles vous gouvernent avec empire. Eſt-on touché de quelque objet? il faut à quelque prix que ce ſoit ſe contenter; on ne ſait ce que c'eſt que d'aller au devant d'une paſſion d'engagement pour s'en defendre. A-t-on reçû une offenſe? il faut courir à la vengeance; rien ne paroît plus raiſonnable. L'ambition trace-t-elle un chemin à la gloire? on y va ſans examiner. L'interêt fait-il luire à vos yeux quelque raion d'eſperance? on y vole ſans penſer ſi les voies ſont legitimes. Le devoir exige-t-il de vous de la gêne & de la contrainte? on le neglige. Se preſente-t-il une partie de divertiſſement, où la conſcience ſoit intereſſée? il en faut être. La mode a-t-elle établi une

maniere de s'habiller avec luxe, ou avec immodeſtie ? on s'y conforme, ſans avoir égard ni à la depenſe, ni à la pudeur. Faut-il pour le bien de la paix relâcher quelque choſe de ſes interêts ? on n'y veut pas ſeulement entendre. Tout ce qui gêne, bleſſe le libertinage du ſiecle ; on ſe diſpenſe de tout ; & c'eſt une des maximes les plus univerſellement receuës dans le monde, qu'il ne faut ſe contraindre que le moins qu'on peut.

Or je dis, MESSIEURS, que rien n'eſt plus dangereux pour le ſalut, que cette education libertine, qui a pour principe de ſuivre en tout ſon humeur. Pourquoi cela ? parce qu'elle vous met hors d'état de ſatisfaire aux devoirs de vôtre condition, non ſeulement ſelon le conſeil, mais ſelon le precepte de l'Evangile : & c'eſt dans cette vûë que Jeſus-Chriſt exigeoit de tout le monde l'abnegation de ſoi-même ; *Dicebat autem ad omnes.*

En effet, Chrêtiens, qu'il y ait dans tous les états des devoirs de cette nature, qu'il eſt impoſſible de remplir ſans un entier renoncement à ſoi-

même, eſt-il rien de plus certain, & de plus ordinaire dans la vie ? Une femme, par exemple obligée par les loix du mariage à ſe ſoumettre entierement aux volontez d'un mari, quand la conſcience n'y eſt point intereſſée ; à n'avoir pour lui nulle lâche complaiſance, lorſqu'il s'agit d'offenſer Dieu ; à ménager ſes humeurs & ſes caprices ; à le retenir dans ſon devoir par une conduite irreprochable ; à le faire revenir de ſes égaremens par une conduite pleine de douceur & de condeſcendance, ſi rare dans les femmes regulieres ; à ſoutenir tout le poids d'une famille nombreuſe ; à eſſuyer toutes les duretez d'un enfant ingrat : peut-elle remplir tous ces devoirs ſi eſſentiels à ſon état, ſans avoir apris de bonne heure à ſe vaincre ? Un mari d'autre part obligé à condeſcendre aux foibleſſes d'une femme, pour maintenir la paix & le bon ordre domeſtique ; à fournir ſans ceſſe à la vanité & au luxe des habits, ce que la bienſeance exige ſeulement quelque fois ; travailler ſans relâche à la fortune des enfans, & à reparer

par ſes ſoins & par ſon travail ce que la nature leur a refuſé & d'eſprit & d'induſtrie. Des enfans d'ailleurs nez de parens qui n'aiment qu'eux-mêmes, obligez à marquer de l'amour & du reſpect à des gens qui ſemblent ne leur avoir donné la vie que pour les rendre malheureux, & qui ne veulent pas faire la moindre avance en leur faveur. Un Magiſtrat obligé par le devoir de ſa charge à ſacrifier au public les heures les plus agreables de ſon repos, à ſe declarer contre ſon ami & contre ſon propre ſang, à oublier ſur le tribunal de la Juſtice des injures qui ne regardent que ſa perſonne. Un homme chargé du bien d'autrui, ou acablé de dettes; obligé, après avoir joüi d'une floriſſante fortune, de ſe dégrader lui-même, & d'arracher le pain à ſes enfans pour ſatisfaire à ſes creanciers avides qui le perſecutent. Un homme oprimé par violence & par la cabale de ſes ennemis, obligé par le Chriſtianiſme à pardonner à des gens qui voudroient lui avoir ôté la vie. Un homme entêté d'une paſſion crimi-

nelle, obligé de rompre ce honteux commerce qu'il entretient depuis plusieurs années, & de faire un divorce éternel avec la personne qu'il aime jusqu'à la folie. Un homme dans le service dés sa jeunesse, qui voit passer devant lui des gens inferieurs en âge, en merite & en qualité, obligé par sa religion de n'avoir ni haine, ni envie, ni ressentiment. Voilà, MESSIEURS, les occasions où il faut se contraindre, où il faut renoncer à soi-même, si l'on veut se sauver. Dire donc que la pratique de l'abnegation chrêtienne n'est que pour les cloîtres, n'est ce pas lui donner des bornes trop étroites?

On dit après cela quand l'occasion est venuë il faudroit être un saint pour souffrir ces traverses, & pour ne s'oublier pas dans ces cruelles conjonctures. En doutez-vous, MESSIEURS, qu'il falut l'être? Jesus-Christ ne vous a-t-il pas ordonné à tous d'y travailler? S. Paul écrivant aux Chrêtiens, leur donnoit-il une autre qualité que celle de Saints? Quelle idée vous êtes-vous donc formé

de l'Evangile ? Ne vous a-t-on pas cent fois prêché cette obligation dans la chaire de verité ? si l'on peut faire son devoir de Chrêtien sans cette abnegation & ce renoncement à soi-même, que ne le faites-vous dans les occasions que je viens de vous marquer : & si on ne le peut pas, pourquoi vous dispenser de cette abnegation, dont la pratique vous est necessaire ? Il ne faut, dites-vous, qu'observer la loi pour être sauvé ; j'en conviens : que ne l'observez-vous donc dans ces rencontres ? Non, non, on ne remporte pas tout d'un coup des Victoires du premier ordre : il faloit vous disposer de longue main, suivant le conseil de l'Apôtre : *Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo.* Il n'est pas tems, lorsqu'il faut combatre à ces jours de bataille, d'aprendre à vous servir de ces armes spirituelles. Il en est à peu près de ces personnes comme du jeune berger David : pour défaire le Geant, on le veut armer en guerrier ; mais on lui donne des armes qu'il n'a j-

mais maniées, & il ne peut s'en ſervir. *Non uſum habeo* ; je ne ſuis point fait à combatre de la ſorte.

Ainſi parle le mondain dans une occaſion de conſequence, où il eſt neceſſaire de vaincre pour le ſalut. Vous lui mettez en main l'Evangile ; vous choiſiſſez dans les maximes chrétiennes ce qu'il y a de plus fort, ce glaive tranchant de l'abnegation propre que Jeſus-Chriſt eſt venu aporter au monde, *Non veni pacem mittere, ſed gladium* : vous lui faites conſiderer les victoires ſignalées que les Heros du Chriſtianiſme ont remportées avec ces armes ; mais en vain ; *Non uſum habeo* ; vous parlez à un homme qui n'a nul uſage & nulle experience en ce genre de milice ; il n'a pas apris à ſe vaincre une fois dans la vie ; il ne ſauroit avancer un pas ; tout l'arrête, tout l'étonne, & avec les mêmes armes qui rendent tant de fervens Religieux vainqueurs de l'ennemi dans les plus rudes aſſauts, il demeure ſans force & ſans vigueur. Vaincu avant que d'être attaqué, l'abnegation eſt

une langue étrangere qu'il n'entend pas, nous avons la douleur de voir des Chrêtiens auſſi peu verſez dans ces pratiques de nôtre Religion, que les nations les plus infideles. On n'oſe même le leur propoſer, dans l'aprehenſion qu'on a d'expoſer à la raillerie de ces profanes mondains les plus ſaintes veritez ; il faut chercher du temperament à ce qui n'en ſouffre pas ; il faut autoriſer des divorces ſcandaleux par l'antipatie des humeurs, comme ſi l'Apôtre en deffendant de ſeparer ce que le Seigneur a joint d'un lien indiſſoluble, n'avoit pas ordonné de ſuporter les défauts l'un de l'autre ; il faut excuſer une haine inveterée par une averſion qu'on veut être inſurmontable, & ſur cela aprouver des gens, qui à la honte du Chriſtianiſme, ne ſe voient qu'à la ſainte Table ; il faut ſoutenir l'injuſtice à l'égard des creanciers qu'on ne paie pas par un fantôme d'état & de rang, dont on ne veut pas deſcendre ; il faut permettre des occaſions prochaines de pecher par des neceſſitez de fortune,

d'interêt, d'établiſſement, comme ſi l'on pouvoit ſe diſpenſer jamais d'arracher l'œil qui ſcandalize.

Mais vous me direz qu'on pratique cette abnegation continuelle dans le monde, autant & plus que dans les maiſons religieuſes: je l'avoûë, MESSIEURS, mais on la pratique d'une maniere qui va plutôt à cacher les vices qu'à les déraciner, comme Lactance reprochoit autrefois aux Philoſophes paiens: *Philoſophia non exſcindit, ſed abſcondit vitia.* On s'étudie à être doux & honnête au dehors, tandis que le cœur ſe livre en ſecret aux mouvemens les plus emportez; on ſe ſoûmet en aparence à ceux que Dieu a mis au deſſus de nos têtes, tandis qu'interieurement l'eſprit ſe revolte. Ainſi loin que cette abnegation ſerve au Chrêtien de preparatif à ſoûtenir les attaques d'une paſſion, ce ſont des diſpoſitions à la faire éclater, dés qu'on n'eſt plus intimidé par l'œil des hommes qui vous éclaire. Auſſi voions nous dans l'ocaſion les gens de ce caractere

aller à des emportemens étranges, tramer les vengeances les plus cruelles, nourrir les haines les plus envenimées ; & toutes les paſſions qu'ils renfermoient au dedans du cœur, dés que la digue eſt levée, fondre comme un torrent avec d'autant plus d'impetuoſité & de furie, qu'on s'eſt fait plus de violence pour les retenir.

Il n'en va pas ainſi du Religieux : il a ſoin d'extirper le vice juſqu'à la racine il ne l'autoriſe pas, il le blâme ; il ne le flate pas, il le combat ouvertement ; il ne ſe contente pas de paroître vertueux, il met ſa principale étude à le devenir, il n'aprend pas à ſe contrefaire pour le monde, mais à ſe vaincre pour Dieu. Le ſoin qu'il a d'amortir peu à peu le feu de la convoitiſe, en éteignant juſqu'aux moindres étincelles, va au devant de ces grandes incendies qu'une paſſion naiſſante peut allumer ; & s'il lui échape quelques fautes legeres dans la vie, il a la conſolation de les expier par l'abnegation de ſoi-méme ; c'eſt ma ſeconde partie.

Seconde Partie.

C'est une verité inconteſtable dans la morale chrêtienne, que Dieu ne laiſſe aucun peché impuni : *Nullum peccatum Dominus inultum relaxat*, dit ſaint Gregoire écrivant ſur Job, *aut enim nos flentes inſequimur, aut ipſe judicando reſervat* ; ou l'homme, dit ce Pere, efface ſon peché par ſes larmes, ou Dieu le reſerve à ſon jugement ; ou l'homme penitent venge Dieu, ou Dieu le punit.

C'eſt une loi indiſpenſable portée par la Juſtice Divine ; & c'eſt en ce ſens, continuë ſaint Gregoire, que Job diſoit à Dieu : *Verebar omnia opera mea ſciens quod non parceres delinquenti.* Job c. 9. Je faiſois une attention particuliere, & je tremblois ſur toutes les actions de ma vie, perſuadé que ſi je manquois vous ne me pardonneriez pas. Or le pardon dont parle Job, ne tombe pas ſur la coulpe ; il eſt evident que ſa perſuaſion eût été fauſſe, puiſque Dieu la pardonne dés qu'on ſe convertit à lui : mais il tom-

be ſur la peine dûë au peché, que Dieu change bien d'éternelle en temporelle, mais qu'il ne relâche jamais entierement ſans expiation.

Or ce qui fait un des principaux avantages de l'état religieux, c'eſt que la vie penitente & crucifiée qu'on y mene dans la pratique d'une abnegation continuelle, previent en l'homme la ſeverité des jugemens de Dieu, & voilà pourquoi les Peres de l'Egliſe l'ont regardé comme un état de penitence. S'il échape au Religieux quelque faute, dont la fagilité humaine n'eſt jamais exempte, c'eſt une faute expiée ſur l'heure; on n'enrichit point ce treſor de colere, dont parle ſaint Paul, & que Dieu ouvrira au jour de ſes vengeances. S'il manque à obſerver une regle, l'obſervance d'une autre eſt une ſatisfaction préſente. S'il lui arrive de proferer une parole indiſcrete, elle eſt incontinent punie par un long ſilence. Si quelque ſenſualité peut avoir lieu dans une table auſſi frugale que l'eſt celle des Communautez, les abſtinences & les jeunes la reparent & l'effacent auſſi tôt.

Si l'on ſe ſouſtrait en quelque choſe à l'obeïſſance, on le rend avec uſure par une ſoûmiſſion continuelle dans toutes les actions de la vie. Si l'on aporte quelque negligence au ſervice de Dieu, elle eſt recompenſée par la longueur & par l'aſſiduité des prieres. S'il reſte encore quelque attachement au monde, & ſi l'on prend plaſir à pratiquer les perſonnes du Siecle, cet attachement, ce plaſir eſt combattu par la regle qui preſcrit des bornes aux entrevûës qui en marquent le tems, le lieu, & les heures. Si on a quelquefois l'eſprit un peu diſſipé, cela eſt vangé par une retraite éternelle : penitence ſi auſtere, que quand les gens du monde en ont fait huit jours ; ils ſe perſuadent avoir fait à Dieu la ſatisfaction la plus ample & la plus penible. En un mot, les pechez les plus legers y ſont condamnez, & y ſont punis plus ſeverement, que les pechez les plus énormes ne le ſont ailleurs.

C'eſt pour cela que ſaint Thomas dans un livre qu'il a écrit ſur cette matiere, fait voir que non ſeulement

il n'eſt point de penitence dans l'Egliſe qui ſoit comparable à la vie religieuſe, non pas même la penitence publique, quoique la plus rigoureuſe que l'Egliſe ait jamais impoſée, parce qu'après tout elle eſt paſſagere, au lieu que l'état religieux dure juſqu'à la mort; mais encore il prouve qu'elle excede tellement toutes les penitences qu'on peut impoſer, qu'il n'y a point de puiſſance dans l'Egliſe qui puiſſe obliger un pecheur, de quelque crime qu'il ſoit coupable, à entrer en Religion.

Voilà la conſolation d'un Religieux qui vit ſelon l'eſprit de ſa vocation. Je connois, Seigneur, toute ma foibleſſe; ma douleur eſt, que malgré la ſainteté de ma profeſſion je ne puis vivre avec toute la pureté de conſcience que je voudrois : mais auſſi je vis dans un état, où chaque jour je puis ſans peine expier mes fautes; ſi j'ai le déplaiſir de commettre encore contre vous quelque infidelité, je vous vois du moins vangé dés le jour même. Je n'attens

pas à vous ſatisfaire que vous l'exigiez de moi. Quand vôtre Juſtice, Seigneur, voudroit ſe relâcher au point d'épargner un coupable, un ingrat, un rebelle, mon cœur n'y conſentiroit jamais : je ne ſerois pas content de moi-même, quand vous pourriez vous reſoudre à l'être de moi ; il eſt trop juſte, Seigneur, que qui a pû contriſter un auſſi bon pere que vous, reſſente l'amertume de ſa faute. Je veux, mon Dieu, que ce ſoit là toute la conſolation de mon état : laiſſez-m'en ſoûtenir toute la dureté ; elle eſt trop bien paiée par le plaiſir que j'ai de ſavoir que je vous vange, quand je conſens à ſouffrir. Ce m'eſt aſſez de pouvoir eſperer, que vous aurez agreable la vie penitente que j'ai embraſſée pour vous, & qu'au jour redoutable des vengeances, vous ne punirez pas dans moi ce que j'aurai déja puni. C'eſt avec joie que je prendrai ſur moi tout ce que je pourrai de croix & de peines, dans l'aprehenſion de ſortir de ce monde redevable à vôtre Juſtice : je veux autant qu'il me ſera poſſible

tomber entre les mains de vôtre pure miſericorde, & me mettre en état de vous poſſeder, dés que vous aurez rompu les liens qui m'attachent ici bas je veux que mon ame s'élance d'un plein vol dans le ſein de l'Epoux, & qu'elle aille joüir d'abord de ces chaſtes empreſſemens : je n'eſtime pas ſeulement mon état, parce qu'il me preſerve des grandes chûtes, mais je l'aime encore par l'occaſion qu'il me donne de ſatisfaire inceſſamment pour les fautes que je commets tous les jours ; heureuſe neceſſité pour moi de purifier mon cœur par une vie penitente, de ces taches qui me retarderoient la vûë d'un Dieu !

Le monde tient une conduite bien opoſée à celle-là : car en negligeant la pratique de l'abnegation continuelle de ſoi-même, & laiſſant les exercices de la penitence, on accumule tous les jours dette ſur dette, & on ne ſatisfait jamais à rien. Tantôt l'ambition fait faire au mondain les demarches les plus injuſtes & les plus violentes, & tantôt l'avarice

le fait aller à des extremitez étranges : tantôt la colere le transporte, & tantôt la haine : chaque passion qu'on veut contenter ajoûte à ce tresor de colere, & la penitence ne le diminuë jamais, chaque âge selon l'humeur & l'inclination a ses vices, mais le fonds est toûjours le même ; l'interêt succede au plaisir ; l'ambition est réveillée dés que l'amour est endormi ; si ce ne sont plus les parties de divertissement qui nous amusent, ce sont les affaires qui nous occupent : ainsi l'on change de peché, mais on demeure toûjours pecheur. Quel effroiable compte à rendre au tribunal de Dieu pour des gens, qui pendant une vie qui n'est qu'un tissu de fautes, n'ont pas une fois pensé à faire penitence ? Quand Dieu même leur feroit misericorde pour le salut, ce qu'ils auront à paier avant que d'entrer dans la gloire, ne doit-il pas les faire trembler ?

Voilà par où la vie des gens du monde me paroît inexcusable. Car ils devroient considerer, que si les Religieux embrassent un état d'abne-

gation

gation & de renoncement à eux-mêmes par un choix volontaire, ce devoir paſſe en obligation pour les perſonnes du Siecle. Un Chrêtien qui a vecu dans l'innocence, fait, ſi vous voulez, une œuvre de ſurerogation en ſe mortifiant; mais un pecheur s'acquite d'un devoir de juſtice. Quand tous les Chrêtiens en vertu de leur profeſſion ne ſeroient pas obligez à cette vie penitente & crucifiée qui fait l'eſprit de l'Evangile, un pecheur y ſeroit obligé à raiſon de ſon état de coupable devant Dieu: c'eſt un tribut qu'il doit au maître qu'il a offenſé, & qu'il faut paier tôt ou tard. Oüi, MESSIEURS, il faut s'abſtenir quelquefois des choſes que la loi permet, quand on s'eſt permis celles que la loi defend; & c'eſt en ce ſens que Jeſus-Chriſt adreſſe ces paroles à tout le monde, *Dicebat autem ad omnes, ſi quis vult poſt me venire, &c.*

Or l'abus le plus deplorable qui ſoit dans l'Egliſe, c'eſt que s'il y reſte encore quelque veſtige de penitence, ce ne ſont pas les pecheurs qui la

ſont, mais ce qu'il y a d'ames plus vertueuſes. Les innocens pleurent & gemiſſent, tandis que les coupables ſont dans le plaiſir & dans l'abondance. Quelle horrible diference au jugement de Dieu, lorſque devant le trône de ſa Juſtice, il verra d'une part comparoître une jeune perſonne, qui dés ſes premieres années retirée du monde avant que d'avoir été en état de le reconnoître, après une jeuneſſe paſſée dans l'innocence, aura mortifié ſon corps, aura jeûné, veillé, prié, couché ſur la dure, vétu dans une abnegation continuelle d'elle-même, ſe faiſant violence en tout, portant ſa croix chaque jour, que dis-je, chaque moment de la vie, & que d'autre part il verra paroître une ame mondaine accoûtumée à vivre dans le luxe & dans la moleſſe, une femme pleine d'amour pour elle-même, enivrée de ſa beauté, idolâtre de ſon corps, occupée uniquement de ſon plaiſir, qui n'a rien refuſé à ſes ſens, toûjours entourée d'adorateurs, ou acharnée à ſoûtenir un gros jeu; en un mot,

qui aura mené la vie du monde : qui croira que ces perſonnes ont été élevées dans le ſein de la même Egliſe, qu'elles avoient le même Evangile à pratiquer, le même Ciel à eſperer, le même maître à ſervir, & que toute la diference qu'il y a entr'elles, c'eſt que celle qui a vécu dans la penitence étoit innocente & vertueuſe ; & que celle qui a vécu dans la molleſſe & dans le plaiſir, étoit pechereſſe & coupable ?

En verité, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas inſulter à la Juſtice de Dieu ? C'eſt bien là qu'il faut demander. *Si juſtus vix ſalvabitur, impius & peccator ubi parebunt ?* 1. Pet. c. 4. Si le juſte en cet état & après une telle vie, ne paroît qu'en tremblant ; s'il n'a pas trop de ſes ſatisfactions peſées à la balance du ſanctuaire, que deviendra le pecheur impie, endurci, impenitent ? Vous accuſez quelquefois la Providence, quand vous voiez des ſujets indignes remplir des places honorables ; vous demandez où eſt Dieu, qui ſouffre de pareils abus : tournez cette indignation contre

vous-même. Vous ſavez de quels excés vous êtes coupables : dans quel luxe cependant, dans quelle moleſſe vivez-vous ? victimes ſauvées des flammes de l'enfer que vous avez meritées, peut-on vous reſoudre à ſouffrir la moindre choſe ? quelle delicateſſe ! quel attachement à vos aiſes ! quel ſoin de ne rien perdre des agrémens de vôtre état !

Qu'on diſe après cela : ſi j'étois Religieux, je voudrois vivre dans toute l'auſterité de ma regle ; on ne me verroit plus dans le monde ; je ſerois mort à tout : il vous ſied bien d'en parler de la ſorte ! Si vous reconnoiſſez que des gens de bien ſont obligez à cette abnegation d'eux-mêmes, à cette vie crucifiée, quelle eſt là-deſſus vôtre obligation ? & ſi vous jugez qu'il eſt indigne de leur profeſſion de ne pas vivre dans la penitence, n'eſt-ce pas une plus grande indignité, qu'un mondain croie être en droit de s'en diſpenſer, parce qu'il n'eſt pas Religieux ; & qu'après avoir vécu en Paien, le deſordre de ſa vie lui devienne un ti-

tre legitime pour finir de même, & pour preſcrire à l'Evangile ? Que ſi la corruption du monde a pû autoriſer une contradiction auſſi viſible & auſſi groſſiere que celle qui paroît en ces deux termes, un pecheur dans le plaiſir, un pecheur dans l'abondance ; ſachez que c'eſt une indecence plus monſtrueuſe devant Dieu, qui juge de la choſe comme elle eſt, que de voir un Religieux immortifié. Oüi, MESSIEURS, ſi quelqu'un des deux avoit droit de vivre dans le luxe & la joie, il ſeroit moins déraiſonnable que ce fût un homme qui a toûjours été fidele obſervateur de la loi de Dieu, qu'un prevaricateur éternel.

C'eſt ſur cette regle que les Peres de l'Egliſe exhortoient les fideles à la penitence, en les comparant avec les Solitaires de leur tems. Voici, mes freres, leur diſoit ſaint Jean Chryſoſtome, voici des gens, qui la pluſpart ont vécu regulierement, & qui font penitence ; vous qui avez vécu dans le deſordre, pouvez-vous vous deffendre de la faire Si cela

vous épouvante, rapellez dans vôtre eſprit leur vie & la vôtre, vos pechez & leur innocence, vôtre molleſſe & leurs auſteritez, le peu qu'on vous demande & la generoſité qu'ils ont de tout accorder : hé quoi, penſez-vous qu'il y ait deux eſpeces d'hommes differentes, dont les uns ſe doivent ſauver par les croix, & les autres par le plaiſir ? Souvenez-vous que la parole du Sauveur s'adreſſe à tous, *Dicebat autem ad omnes, ſi quis vult poſt me venire, &c.* Malheur à qui cherche des exceptions à cette regle generale ; il eſt trop juſte de nous y conformer, & de marcher à la ſuite d'un Dieu crucifié, qui n'a pas voulu s'en exempter lui-même, & qui par là nous a montré le ſeul & unique chemin à la gloire : je vous la ſouhaite, &c.

SERMON
SUR
LA FERVEUR
DANS LE SERVICE
DE DIEU.

Spiritu ferventes, Domino ſervientes.

Soions fervens en eſprit, puiſque nous ſervons Dieu. Aux Rom. Chap. 12.

*QUOIQUE la grandeur de Dieu impoſe à tous les Chêtiens une obligation generale de le ſervir avec ferveur, on peut dire que ce devoir eſt particulier aux perſonnes Religieuſes. Pourquoi cela ? pour trois raiſons qui ſont propres à leur état, & que je vous prie d'écouter, parce

* Ce diſcours fut fait pour une Communauté Religieuſe.

qu'elles vont faire tout l'ordre & la diſtribution de ce diſcours.

La premiere eſt, que la fin de l'état religieux, & le degré d'excellence qu'il a par deſſus l'état ſeculier, dépend uniquement de la ferveur, ſans laquelle il devient vil & mépriſable.

La ſeconde eſt, qu'il n'y a de bonheur & de ſatisfaction dans le Cloître, que pour ceux qui rempliſſent leurs devoirs avec ferveur; hors de là c'eſt une vie triſte & malheureuſe.

Le troiſiéme eſt, que la ſûreté de l'état religieux eſt abſolument attachée à la ferveur, ſans laquelle on court riſque de ſe damner en Religion comme ailleurs.

Apliquez-vous, Ames religieuſes, à une matiere auſſi importante, qu'elle eſt convenable à vôtre profeſſion. Celles qui ſont ferventes y trouveront de quoi ſatisfaire leur zele & leur pieté: & ſi parmi tant de fidelles épouſes de Jeſus-Chriſt, il ſe trouvoit quelque ame tiede & lâche dans le ſervice de Dieu, qu'elle

tâche aujourd'hui de reprendre ſa premiere ferveur. C'eſt à vous, mon Dieu, qu'il faut demander ce renouvellement, que ſaint Bernard apelle un miracle de la grace; je vous le demande par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

POUR quelle fin a-t-on établi des Ordres Religieux dans l'Egliſe? Remontons à la ſource; entrons dans l'intention des Fondateurs & de ceux qui ont doté ces ſaintes Maiſons de revenus conſiderables. A la naiſſance de l'Egliſe, où le ſang de Jeſus-Chriſt encore bouillant animoit le zele, & allumoit la ferveur des premiers Chrêtiens, il n'y avoit point de Monaſteres. Toute l'Egliſe ne faiſoit qu'une Communauté nombreuſe, où chacun aportoit ſes biens aux pieds des Apôtres, & ſe dépouilloit de tout, pour vacquer uniquement au ſervice de Dieu: Helas! peut-on penſer à ces tems de benediction ſans les regreter? Mais c'eſt le ſort des choſes humaines de ne pouvoir ſubſiſter long-tems dans

le même état. Cette ferveur naiſſante du Chriſtianiſme ſe ralentit peu à peu ; & ce fut alors qu'on penſa à bâtir des Monaſteres Ceux à qui il reſtoit encore du zele pour la maiſon du Seigneur, ne pûrent ſouffrir la corruption du Siecle : ils crurent qu'il faloit chercher la vertu dans la retraite, & lui ériger des aziles pour ſauver les reſtes d'Iſraël. Tout l'Orient fut en peu de tems peuplé de Solitaires ; l'Occident ſuivit bien-tôt après ; les Dames Romaines quitterent le monde, pour s'aller enſevelir toutes vivantes dans les deſerts. Sur ce plan on vit de ſiecle en ſiecle des Saints de l'un & de l'autre ſexe inſpirez de Dieu, fonder des Ordres Religieux, differens en aparence, mais au fonds ſemblables dans leurs fins qui fût de donner à Dieu de fideles ſerviteurs, leſquels, malgré la corruption generale, ne fléchiſſent point le genoüil devant l'idole, & ſerviſſent le Seigneur en eſprit & en verité. Ceux qui n'eurent pas le courage de les ſuivre, édifiez de leur pieté, vou-

urent contribuer à lœuvre de Dieu. Oüi, le monde tout profane qu'il eſt, a ſouvent emploié ſes treſors d'iniquité pour bâtir de ſaintes retraites : on a voulu que dans la Republique Chrêtienne où tant d'autres ſont occupez aux emplois de la vie civile, il y en eût qui fuſſent conſacrez aux exercices de la vie interieure : les loix eccleſiaſtiques & civiles ont attaché à leur état des privileges conſiderables, afin qu'ils ne fuſſent diſſipez ni par le ſoin des affaires temporelles, ni par les engagemens du mariage, ni par la tendreſſe de leurs proches ; mais qu'uniquement recüeillis en Dieu, ils puſſent édifier les fideles par la ſainteté de leurs mœurs, vacquer à la contemplation des choſes divines, chanter les loüanges du Seigneur, & le dédomager par leur ferveur de l'indevotion & de la tiedeur des autres Chrêtiens.

Telle a été l'intention de l'Egliſe, des Fondateurs, & de tous ceux qui ont ſuivi la Profeſſion Religieuſe : deſſein que tant d'ames ſaintes ont ſu

heureuſement executé, que pluſieurs rempliſſent encore aujourd'hui, & qu'on ſoutiendra juſqu'à la fin des ſiecles. Vous le ſavez, mon Dieu, & vous connoiſſez les vôtres; vous en avez, & vous en aurez toûjours.

Mais voions de quelle maniere un Religieux tiede & lâche répond à une vocation ſi ſainte; ſuivons le, je vous prie, & conſiderons ce que devient un projet ſi grand entre ſes mains. On veut former une ame chrêtienne qui ſoit détachée de la terre, & qui ne reſpire que le Ciel; dés que la tiedeur s'eſt emparée d'une perſonne conſacrée à Dieu elle devient mondaine, inquiete, curieuſe; elle n'eſt plus occupée que des deſirs du ſiecle, & preſque jamais touchée des choſes du Ciel. On a deſſein d'élever une ame à l'oraiſon, on ſe promettoit qu'elle auroit du goût pour la ſolitude; la priere eſt pour un Religieux ſans ferveur une torture & une gêne inſuportable; il la fuit, il en laiſſe, il en derobe une partie, il ſe livre à tous les égaremens d'une imagination volage, & ſouvent il a plus

de peine à ſe recueillir, & a moins d'uſage de l'oraiſon que les gens du monde. On vouloit ériger un azile, où la charité bannie du monde fût à couvert de l'interêt, qui diviſe toûjours les cœurs : dés que la tiedeur y domine, un interêt bas & leger y ſeme les diviſions, l'aigreur, l'envie, les murmures, & quelquefois des averſions inſurmontables. On eſperoit garder à Jeſus-Chriſt des épouſes fideles, dont le cœur ne ſeroit occupé que de lui ſeul : dés qu'une ame eſt devenuë tiede, elle a des liaiſons purement humaines, qui pour n'être pas tout à fait criminelles, ne laiſſent pas de partager & même de ſouiller le cœur ; Jeſus-Chriſt n'y regne plus ; ſa tendreſſe occupée ailleurs l'entraine vers ſes proches & vers ſes amis, épuiſe toutes ſes affections, & la rend froide & inſenſible aux choſes de Dieu. On vouloit former juſques dans un cloître des perſonnes apoſtoliques, dont la converſation fût édifiante, qui ſeuſſent parler de la pieté d'une maniere à l'inſpirer aux gens du ſiecle, quand

laſſez de leurs affaires ils viendroient chercher auprés d'elles un peu de repos, & reſpirer l'air de la devotion : une ame lâche & languiſſante ne cherche plus elle-même qu'à ſe conſoler avec le monde, & à ſe delaſſer de ſes exercices ſpirituels par des converſations vaines, frivoles, inutiles, où elle prend des maximes qu'elle devroit combatre, & laiſſe voir des foibleſſes, qui ſcandaliſent, bien loin d'édifier. On vouloit enfin leur apprendre dans cette école d'abnegation, la mortification de leurs ſens & de leurs paſſions, l'amour des croix & des ſouffrances ; dés qu'on vit dans la tiedeur, c'eſt un retour ſur ſoi-même en tout, une recherche continuele de ce qui peut faire plaiſir, une délicateſſe qui raffine quelquefois ſur les gens les plus ſenſuels, un amour propre, qui pour n'être point affoibli par des objets étrangers, en eſt d'autant plus fort, qu'il ſe renferme en lui ſeul, & qu'il s'applique tout entier à s'imaginer une vie douce & commode.

C'eſt ici que je ſerois volontiers

à ces ſortes de perſonnes la demande que ſaint Bernard ſe faiſoit à lui-même, pour ſe maintenir dans la ferveur : *Ad quid veniſti ?* Eſt-ce là ce que vous êtes venu chercher dans la Religion ? étoit-il neceſſaire de bâtir des Monaſteres, de renoncer au monde avec tant d'éclat, de s'arracher du ſein de ſes proches, pour vivre de la ſorte dans un cloître ? Où eſt le Fondateur inſpiré de Dieu, qui voulut ériger un Ordre dans l'Egliſe, dreſſer des Conſtitutions, eſſuier toutes les peines & les contrarietez des nouveaux établiſſemens, pour voir l'œuvre du Seigneur negligé, le relâchement introduit juſques dans le lieu ſaint, & le monde regner dans l'heritage de Jeſus-Chriſt ? Où eſt le pecheur penitent qui voulut au lit de la mort faire ces legs conſiderables qu'on a faits à l'Egliſe, pour entretenir des Religieux ſi mondains, & qui crut reparer ſes fautes en entretenant celles d'autrui. Nous mêmes ſi nous avions cru degenerer un jour, & tomber dans la tiedeur, aurions-nous jamais fait la demarche que

nous avons faite en quittant le Monde?

Nous nous flattons peut-être ſur ce que nous vivons dans une ſainte maiſon, comme les Juifs ſe glorifioient d'avoir le vrai Temple du Seigneur; *Templum Domini, Templum Domini*: mais que nous ſervira d'être dans le Sanctuaire, nôtre cœur eſt éloigné de Dieu comme le leur, ſi nous ne le ſervons fidellement? J'avoûë que la montre eſt encore belle: & que l'exterieur eſt reglé; mais c'eſt l'eſprit & l'eſprit de ferveur qui vivifie; la chair ne ſert à rien. Après le retour de Babylone, quand on rebâtit le Temple, les plus jeunes qui n'avoient pas vû l'ancien, admiroient le nouveau; la ſtructure, l'ordonnance, la ſumptuoſité leur en paroiſſoit merveilleuſe; mais les vieillards qui avoient vû le premier, gemiſſoient, & ne pouvoient s'empêcher de le regretter. Ne pourroit on pas penſer le même de l'état religieux? A le conſiderer tel qu'il eſt encore aujourd'hui, il y a de quoi benir le Ciel de la diſcipline & de l'or-

dre qui s'y obſerve : mais quand nous liſons ce qu'il étoit dans ſa premiere inſtitution, n'avons-nous pas lieu de gemir & de nous humilier ? A la verité on y chante les loüanges de Dieu jour & nuit ; mais où eſt cet eſprit de recueillement, cette attention reſpectueuſe, qui fait l'ame de la priere, & qui égaloit le Chœur des ferventes Religieuſes aux Chœurs des Anges ? On garde exactement la clôture ; mais eſt-on mort au monde comme alors ? en eſt-on auſſi detrompé, auſſi détaché qu'on en étoit ? On pratique des auſteritez ; mais ſont elles animées de l'eſprit de penitence, ſans quoi toutes les mortifications du corps ne ſont rien, & qui en fait tout le prix ? On communie autant & peut-être plus qu'autrefois ; mais où eſt la devotion qui rend les Communions ſaintes & fructueuſes ? *Quomodo obſcuratum eſt aurum ?* Thren. c. 4. Comment cet or ſi pur & ſi fin de la charité & de la ferveur eſt-il ſi alteré qu'on ne le reconnoiſſe plus ? c'eſt par le mêlange de l'amour propre & de la tiedeur.

Après cela faut-il s'étonner que l'état religieux autrefois ſi venerable tombe dans le mépris : *Facti ſumus opprobrium vicinis noſtris , ſubſannatio & illuſio his , qui in circuitu noſtro ſunt ?* Seigneur pourrions-nous dire avec le Prophete , nous ſommes devenus l'opprobre de nos voiſins, & un ſujet de raillerie pour nos ennemis : je ne dis pas ſeulement auprès des libertins , qui par une malignité naturelle , ſe ſcandaliſent de nos moindres fautes , & prennent de là occaſion de ſe railler des Ordres Religieux ; mais je parle des perſonnes qui font profeſſion de pieté, & qui mal édifiées de ne trouver pas toûjours dans les perſonnes Religieuſes la regularité & la ferveur, que la Religion demande, en mépriſent nôtre état , & ne le regardent plus comme une école de perfection , juſqu'à dire , qu'il n'eſt pas ſi bon qu'on penſe de ſe retirer dans un cloître pour ſervir Dieu. Il peut y entrer de la prevention ; j'en conviens : mais malheur à nous s'il y entroit de la verité ; malheur à nous ſi une profeſſion ſi reſpectée des li-

bertins mêmes dans les premiers tems, s'aviliſſoit entre nos mains, & devenoit mépriſable juſqu'auprès des gens de bien, & plus encore ſi nous en venions juſqu'à la mépriſer nous-mêmes.

C'eſt ici que je voudrois qu'on mît en œuvre ce zele ſi vif qu'on fait quelquefois éclater pour la gloire de ſon Ordre. On eſt ſi jaloux lorſqu'il s'agit d'en ſoutenir les droits, l'antiquité, les privileges, la reputation: ce zele peut être loüable; mais ce n'eſt pas là ce que vous devez avoir le plus à cœur. Commencez par vous rendre dignes enfans de vos peres; montrez-vous heritieres de leur vertu & de leur ſainteté; maintenez ce bien qu'ils ont eſtimé plus que tous les autres, & faites voir qu'il y a encore des Prophetes dans Iſraël. La vie d'une fervente Religieuſe donne plus d'éclat à ſon Ordre, à ſa Communauté, que la qualité, l'eſprit, tous les avantages de la nature ou de la fortune. La ferveur eſt non ſeulement l'ame d'une Communauté entiere, mais elle en eſt l'honneur & la gloire;

l'odeur de la vertu ſe repand juſqu'au dehors, & inſpire je ne ſai quelle veneration à tout le monde : au contraire une maiſon où Dieu eſt ſervi lâchement, après avoir une fois degeneré de l'excellence de ſon état, ne manque pas de s'attirer une mauvaiſe reputation, qui acheve de la perdre.

SECONDE PARTIE.

Mais ne croiez pas qu'il s'agiſſe ici ſeulement de vôtre gloire ; il s'agit de vôtre repos & du bonheur de vôtre vie. Vous le ſavez, MESDAMES ; on veut toûjours être heureux dans quelque état qu'on ſe trouve, & chacun dans la vie, quoique par des routes differentes, aſpire à la même fin, qui eſt de vivre content. Or c'eſt ce qui devient impoſſible aux ames tiedes : elles n'ont plus de ſatisfaction ni du côté du monde, ni du côté de Dieu. Je dis du côté du monde : on a laiſſé pere, mere, freres, ſœurs, parens, amis, heritages; mourez à tout ſi vous êtes ſages, car tout eſt mort pour vous : vous vous êtes depouillez de tout ce qui peut nourrir la convoitiſe, & attacher le

monde à vous ; quelque aparence qu'il garde encore au dehors, dés qu'on ne peut plus rien pour ſes interets, tout languit, & ce n'eſt plus qu'une vaine oſtentation d'amitié. Helas ! qu'on eſt à plaindre quand on attend de là ſon repos ; quand vous ſoûpirez après une converſation qui vous laiſſe le cœur vuide, & qui vous rend la dupe du monde, qui ne penſe plus à vous ! Que dis-je ? l'indifference eſt le mieux qu'on en puiſſe attendre ; il va à vôtre égard juſqu'à la malignité. Oui, tout corrompu qu'il eſt, il veut qu'on faſſe ſon devoir en Religion ; il vous pardonne ſouvent moins de fautes que la Religion même ; il eſt impitoiable envers celles qui l'aiment encore après l'avoir quitté ; il en fait des railleries piquantes, c'eſt ſouvent de là que vous viennent les chagrins les plus cuiſans dans vôtre état.

La maiſon du Seigneur ne vous eſt pas plus favorable. Tout conſpire à vous deſoler : ceux qui ſont au deſſus de vos têtes, & qui volontiers vous tiendroient lieu de pere & de mere par leur douceur, ſe trouvent

obligez par leur caractere à devenir vos juges & vos cenſeurs ; à vous avertir, comme veut l'Apôtre, juſqu'à l'importunité ; à s'opoſer à vos deſirs ; à vous traverſer dans vos entrepriſes, ſans que vous puiſſiez au fonds vous plaindre que de vous-même. Irez-vous au pied du Crucifix repandre vôtre cœur dans le ſein de Dieu ? c'eſt ce que peut faire une ame fervente : mais le Ciel eſt d'airain pour vous ; il eſt ſourd à vos prieres ; en vain vous demandez le centuple promis aux Religieux, il n'y en a pas pour vous. Cependant il faut obſerver la diſcipline religieuſe, la regle eſt également pour les lâches & pour celles qui ſont ferventes ; il faut ſans onction ſoûtenir un joug qui de jour en jour vous devient plus inſuportable, & ſans être nourrie du pain des forts, il faut avec eux s'élever juſqu'à la montagne du Seigneur. De là, l'ennui, le dégoût, l'horreur de la vie reguliere. De là un deſeſpoir ſecret de pouvoir jamais parvenir à la perfection de ſon état ; & peu s'en faut, qu'à l'exemple des Iſraëlites infide-

les, qui regrettoient l'Egypte dans le deſert où Dieu les avoient conduits, on ne regrette avec douleur ce qu'on avoit quitté avec plaiſir.

Dites-moi, épouſe infidelle, dequoi vous plaignez-vous? Dieu a promis le centuple, il eſt vrai; mais à qui l'a-t-il promis? à ceux qui quitteroient le monde; l'avez-vous quitté? ne l'aimez-vous pas encore? & peut-être plus que jamais? Il a promis le centuple à ceux qui quitteroient leur famille; n'êtes-vous pas encore attachée à la chair & au ſang, & plus entêtée de l'élevation de vos proches, qu'ils ne le ſont peut-être eux-mêmes? Il a promis le centuple à ceux qui n'auront point d'autre époux que lui; & ſi vos amis occupent autant vôtre cœur, & peut-être plus que ne l'auroient fait un époux, quoi qu'il n'y ait point de vice groſſier, n'eſt-ce pas une infidelité au regard de Dieu? Il a promis le centuple à ceux qui auroient quitté les commoditez de la vie, en laiſſant leur bien; mais n'avez-vous pas ſoin de les reprendre, & de vous

ménager une vie douce & commode ſouvent contre le vœu de pauvreté, uſant de permiſſions extorquées, & ſauvant du monde tout ce que vous en pouvez ſauver. Enfin il a promis le centuple à ceux qui renonceroient à eux-mêmes, à leur liberté; ne l'avez-vous pas repriſe en vous deffendant d'obéir, & vous mettant en tel état qu'on n'oſe plus vous commander? Eſt-ce Jeſus-Chriſt qui vous manque de parole, ou n'eſt-ce point vous qui en manquez à Jeſus-Chriſt.

Si nous pouvions rapeller ici l'idée de ces anciennes & ferventes Religieuſes, qui ont jetté les fondemens du Monaſtere où vous vivez, & qui ont ſuivi vôtre regle, non pas comme vous l'obſervez, mais à la lettre & ſans nul adouciſſement, à la vûë de ces grands modeles, quelle devroit être vôtre confuſion? quelles leçons vous feroient-elles? Elles ont vécu heureuſes en Religion, parce qu'elles y ont vécu inconnuës: vous avez du chagrin de vous voir oubliées, & c'eſt ce qui faiſoit

faiſoit toute leur conſolation. Elles ont vécu heureuſes en Religion, parce qu'elles y ont été humbles, douces, pacifiques; parce qu'elles ont mis leur gloire à obéïr, leur ambition à occuper les dernieres places dans la Maiſon du Seigneur, & à ſervir toutes les autres. Elles ont vécu heureuſes en Religion, parce qu'elles n'y avoient pas les douceurs que vous y avez : dans le commencement d'une maiſon qui n'étoit pas encore établie, une pauvreté auſtere leur donnoit lieu de manquer de tout avec plaiſir ; contentes de ce qu'on n'oſe aujourd'hui nous preſenter, elles étoient confuſes de ſe voir encore mieux ſervies que Jeſus-Chriſt, & loin d'aſpirer au ſuperflu qu'on vous voit, elles ne penſoient qu'à ſe refuſer même le neceſſaire. Elles ont vécu heureuſes en Religion, non pas en ſe diſpenſant des auſteritez de la Regle, mais en ajoûtant des mortifications volontaires, ſans ſe contenter de celles qui ſe pratiquoient. Voilà le chemin qu'elles ont tenu ; voilà d'où leur venoit ce calme & ce repos

qu'elle ont goûté dans leur état, cette ſerenité qui paroiſſoit juſques ſur leur viſage, qui édifioit les gens du monde, & qui faiſoit regarder la profeſſion religieuſe avec envie.

Ce n'eſt donc ni au lieu où vous êtes, ni à la regle que vous pratiquez, ni aux vœux que vous obſervez, ni aux perſonnes avec qui vous avez à vivre qu'il faut vous en prendre, ſi vous ne trouvez pas le même bonheur; elles ont eu tout cela à ſoûtenir, plus que vous. Prenez-vous-en à vôtre lâcheté, vôtre tranquilité eſt entre vos mains. Reprenez vôtre premiere ferveur, & vous verrez revenir à vous l'abondance de la paix, & le centuple qui vous eſt promis. Hors de là toûjours inquiete, toûjours chagrine, toûjours contrainte au dedans & dehors de vous-même, quoique vous puiſſiez faire pour amuſer vôtre eſprit mal content, vous ne trouverez jamais rien qui vous puiſſe remplacer le bonheur d'une vie fervente.

Que dis-je ici, que vous n'aiez point éprouvé? combien de fois vous l'êtes-vous dit à vous-même, que vous

ne ſeriez jamais parfaitement heureuſe, que vous ne fuſſiez tout-à fait à Dieu? Que ne vous le dites-vous encore pour la derniere fois? *Convertere anima mea in requiem tuam* : Tournez-vous donc, ô mon ame, vers le centre de vôtre repos : ne vivez pas malheureuſe dans un lieu où tant d'autres trouvent leur felicité, & ne vous privez pas des douceurs de vôtre état, puiſque vous en avez les croix : vôtre repos n'eſt point où vous le cherchez ; vous le ſavez trop ; eſſaiez ſi vous le trouverez en Dieu, & ſi en vous donnant plus de peine, vous n'aurez pas plus de ſatisfaction, que vous n'en avez. Que ſi vous êtes peu touchée du bonheur de la vie preſente, ſi vous aimez mieux trainer vôtre chaine avec lâcheté, que de la rompre avec courage, pour vous mettre dans la liberté des enfans de Dieu, penſez au moins au danger que vous courez pour l'éternité.

TROISIEME PARTIE.

IL n'eſt point d'état plus dangereux pour le ſalut que celui de la

tiedeur : on a à craindre ou d'être actuellement en peché mortel, ou du moins d'y tomber bien-tôt. Je dis d'être actuellement en peché mortel, & ne croiez pas que ce ſoit une propoſition outrée. Je ſai qu'on ſe flatte en cet état ſur ce qu'on ne voit rien de groſſier qui bleſſe ouvertement la conſcience ; car c'eſt un effet ordinaire à la tiedeur de rendre le cœur inſenſible. Oüi, ce ſont les tiedes qui prononcent ſur cela le plus hardiment : à peine le juſte oſeroit-il ſe promettre qu'il eſt en grace ; l'ame negligente & lâche n'en doute pas ; elle tient ſon ſalut pour aſſuré. Mais ſur quoi, je vous prie ? Dans le monde un Chrêtien qui n'eſt pas fervent, n'eſt pas pour cela en mauvais état ; mais il n'en eſt pas de même dans la Religion. Tous les Theologiens nous aſſûrent qu'un Religieux qui abandonne le ſoin de ſa perfection, qui ne penſe plus à l'acquerir, & qui s'en tient là, eſt en état de peché mortel & en voie de damnation. Or s'il y a quelqu'un dans les maiſons religieuſes qui ſoit de ce caractere, c'eſt un

Religieux tiede qui viole ſes Regles aiſément, conſtamment, tranquillement, & qui ne veut pas ſe corriger de ſes imperfections : Ils enſeignent d'ailleurs qu'un Religieux qui eſt cauſe par ſon exemple que quelque Regle ceſſe d'être en vigueur & d'être obſervée, n'eſt pas en ſeûreté de conſcience. Ces perſonnes qui menent une vie tiede, n'ont-elles pas lieu de craindre que leurs exemples n'autoriſent le peché des autres, n'abolifſent les loix par le long uſage, ne minent peu à peu, & n'aneantiſſent enfin la diſcipline reguliere ? Avec quelle hardieſſe oſent-elles donc s'aſſûrer d'être en bon état ? Ny a-t-il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du Ciel ? Hé quoi, l'envie, les haines, les diviſions, les murmures, les médiſances, l'ambition, l'orgueil, que S. Paul met au nombre des vices de la chair, & qui ſont inſeparables de la tiedeur, ne ſuffiſent-ils pas pour nous perdre ?

Mais je veux que vous ſoiez dans la grace de Dieu, pouvez-vous vous promettre de vous y conſerver long-

tiedeur : on a à craindre ou d'être actuellement en peché mortel, ou du moins d'y tomber bien-tôt. Je dis d'être actuellement en peché mortel, & ne croiez pas que ce ſoit une propoſition outrée. Je ſai qu'on ſe flatte en cet état ſur ce qu'on ne voit rien de groſſier qui bleſſe ouvertement la conſcience ; car c'eſt un effet ordinaire à la tiedeur de rendre le cœur inſenſible. Oüi, ce ſont les tiedes qui prononcent ſur cela le plus hardiment : à peine le juſte oſeroit-il ſe promettre qu'il eſt en grace ; l'ame negligente & lâche n'en doute pas ; elle tient ſon ſalut pour aſſuré. Mais ſur quoi, je vous prie ? Dans le monde un Chrêtien qui n'eſt pas fervent, n'eſt pas pour cela en mauvais état ; mais il n'en eſt pas de même dans la Religion. Tous les Theologiens nous aſſûrent qu'un Religieux qui abandonne le ſoin de ſa perfection, qui ne penſe plus à l'acquerir, & qui s'en tient là, eſt en état de peché mortel & en voie de damnation. Or s'il y a quelqu'un dans les maiſons religieuſes qui ſoit de ce caractere, c'eſt un

Religieux tiede qui viole ſes Regles aiſément, conſtamment, tranquillement, & qui ne veut pas ſe corriger de ſes imperfections : Ils enſeignent d'ailleurs qu'un Religieux qui eſt cauſe par ſon exemple que quelque Regle ceſſe d'être en vigueur & d'être obſervée, n'eſt pas en ſeûreté de conſcience. Ces perſonnes qui menent une vie tiede, n'ont-elles pas lieu de craindre que leurs exemples n'autoriſent le peché des autres, n'aboliſſent les loix par le long uſage, ne minent peu à peu, & n'aneantiſſent enfin la diſcipline reguliere ? Avec quelle hardieſſe oſent-elles donc s'aſſûrer d'être en bon état ? Ny a-t-il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du Ciel ? Hé quoi, l'envie, les haines, les diviſions, les murmures, les médiſances, l'ambition, l'orgueil, que S. Paul met au nombre des vices de la chair, & qui ſont inſeparables de la tiedeur, ne ſuffiſent-ils pas pour nous perdre ?

Mais je veux que vous ſoiez dans la grace de Dieu, pouvez-vous vous promettre de vous y conſerver long-

tems, en demeurant dans la tiedeur? Oſez-vous eſperer en ces momens perilleux où la chair ſe revolte contre l'eſprit, & où il eſt ſi difficile de diſcerner qui regne dans le cœur, Dieu ou le peché: oſez-vous, dis-je, preſumer, que vous reſiſterez conſtamment? Croiez vous que vôtre volonté toûjours infidelle envers Dieu dans les choſes que vous jugez de peu d'importance, s'en tiendra juſtement au point indiviſible qui ſepare du peché mortel, & ne franchira pas la barriere? Qui ſait ſi vôtre foibleſſe volontaire en tant d'articles, ne vous laiſſera point aller au delà de vos deſirs? Qui ſait ſi vôtre cœur affoibli & comme diſpoſé par degrez ne ſe portera pas juſqu'à ces déreglemens qui ont commencé la reprobation de tant d'ames religieuſes. Qui ſait ſi Dieu qui vous avoit toûjours conduit par la main, ne ſe laſſera point enfin de vous ſoûtenir, & ne permettra point de ces cheûtes deplorables, par où l'on tombe enſuite d'abîme en abîme, & qui ne manquent pas d'aboutir à une fin malheureuſe?

Que ne puis-je produire à vos yeux quelqu'une de ces perſonnes, qui du lieu ſaint ont paſſé dans les enfers, & ont laiſſé aux autres un exemple tragique du peril qu'il y a de negliger les devoirs de ſa profeſſion ! car ne nous flattons point ſur nôtre état, on peut s'y damner, & il en eſt qui ſont aſſez malheureux pour s'y perdre. Que vous diroit-elle, cette perſonne infortunée ? vous la croiez beaucoup plus coupable que vous ; elle a peut-être été pendant un tems plus fervente, & qui voudroit remonter juſqu'à la cauſe de ſa perte, trouveroit que la tiedeur & le relâchement où vous êtes, en ont été le principe. Des pechez legers en ont attiré d'autres ; un attachement qui n'a pas d'abord paru ſi mauvais, & dont on n'a ſenti la force que quand il n'a plus été tems ; une averſion legere que l'on a fomentée, & qui dans la ſuite eſt devenuë une haine implacable ; des negligences ſur l'obſervation de ſes vœux, une diſſipation d'eſprit, une liberté de parler & de tout dire, de pareilles fautes ſur qui j'étois tran-

quille, vous diroit-elle, m'ont conduite inſenſiblement au deſordre; une occaſion dangereuſe s'eſt preſentée, & m'a trouvée foible; j'ai ſuivi mon penchant preſque ſans être en pouvoir d'y reſiſter; & comme les perſonnes conſacrées à Dieu ne tombent gueres dans une faute conſiderable, qu'elle ne ſoit ſuivie de ſacrileges & de profanations des choſes ſaintes; je me ſuis trouvée plûtôt engagée dans ces crimes horribles, que je n'ai eu le loiſir d'y penſer; je me ſuis enſuite endurcie malgré les remords de ma conſcience, & j'ai conſommé ma reprobation juſques dans le lieu ſaint.

J'en vois bien, me direz-vous, tout le danger; mais il eſt difficile de ſe maintenir dans la ferveur. C'eſt un état violent à la nature, j'en conviens, mais il eſt neceſſaire; mais vous l'avez promis à Dieu; mais il n'eſt point d'état & de condition dans le monde où il n'y ait autant & plus d'obſtacles à ſurmonter, & cependant les mondains ſe relâchent-

ils pour cela ? Voiez, diſoit le Seigneur à ſon peuple par le Prophete Jeremie, voiez ſi les nations étrangeres en uſent de la ſorte envers leurs Dieux ; paſſez aux Iſles les plus reculées, & conſiderez ſi depuis tant d'années aucune a renoncé à ſes divinitez : & quels Dieux ſont-ce qu'ils adorent ? je ne vois que mon peuple qui déroge à la gloire qu'il a de ſervir le vrai Dieu. *Tranſite ad inſulas Cethim, & videte, & in Cedar mittite, & conſiderate vehementer ; & videte ſi factum eſt hujuſcemodi, ſi mutavit gens Deos ſuos, & certè ipſi non ſunt dii ; populus verò meus mutavit gloriam ſuam in idolum.*

Je pourrois vous en dire autant, Ames religieuſes : paſſez en eſprit dans le monde à qui vous ne penſez peut-être que trop ; jettez un coup d'œil ſur les croix des differens états de la vie ; rapellez ſeulement les plaintes ſecretes dont vous avez été dépoſitaires. Combien de fois un parent, un ami dans l'affliction vous a-t-il fait une peinture affreuſe du monde, juſqu'à vous faire benir le bonheur

de vôtre état ? Que ne vous a-t-il pas dit de la violence, de l'ingratitude, de la dureté des maîtres qu'il ſert ? Combien de fois a-t-il juré devant vous, que s'il pouvoit être libre, il ne s'engageroit jamais dans l'eſclavage, ſous lequel il gemit ? Il l'a dit ; en eſt-il pour cela devenu moins vif & moins ardent à ſervir le monde ? S'eſt-il relâché ſur le ſoin de lui plaire ? Eſclave malheureux de ſes caprices, a-t-il pû ſe reſoudre à quitter ſes Dieux tout impitoiables qu'ils ſont ? N'a-t-il pas au contraire malgré tant de rebuts & tant de dégouts redoublé ſes aſſiduitez, ſon travail, juſques à prendre ſur ſa ſanté, ſon bien, ſes plaiſirs ? *Et certè ipſi non ſunt dii* : Et en verité ſont-ce là des Dieux comme les vôtres ? Foibles apuis qui peuvent à peine ſe ſoûtenir eux-mêmes, qu'une diſgrace humilie, qu'une maladie vous emporte, ſont-ce là des Dieux auprés de l'immortel ? Inſenſibles à vos maux, ſourds à vos prieres, ingrats à vos ſervices qu'ils ignorent ou qu'ils veulent ignorer, ſont-ce des

Deux à comparer en bonté à celui que vous ſervez, qui vous conſole, vous ſoûtient, vous anime, à qui rien de vos ſervices n'échape, juſqu'au ſimple deſir de lui plaire; deſir de plaire qui eſt compté pour rien dans le monde, quand il eſt ſans effet, *& certè ipſi non ſunt dii*; non, ce ne ſont pas des Dieux, & quelquefois pas même des hommes. Et cependant de quel air ſont-ils ſervis? Je vois par tout de la vigilance, du zele, des ſoins, de l'empreſſement: il n'y a que le peuple du Seigneur, que les gens conſacrez à lui, qui ſoient tiedes, & qui oublient l'honneur qu'ils ont de le ſervir, pour ſacrifier encore à cette vaine idole du monde: *Populus verò meus mutavit gloriam ſuam in idolum.*

Ne ſouffrez pas, Ames religieuſes, que le monde ſoit mieux ſervi que nôtre Dieu. Vous qu'une ſainte ferveur anime (car il en eſt toûjours dans chaque maiſon, que Dieu ſuſcite pour confondre les lâches, & qui ſont l'apui, la gloire, l'ornement & la conſolation des Com-

munautez) vous dis-je, qui soûtenez la regularité, ne vous lassez point. Je sai qu'il vous en coûte pour vous maintenir dans un état violent ; vous avez vos peines, & la plus grande pour vous est de voir que le relâchement quelquefois se glisse trop avant dans la Religon. Vous voudriez voir ce zele dont vous brulez, allumé dans tous les cœurs, & sans doute il le devroit être : mais ne vous rebutez pas ; un juste seul, comme Lot, suspendit la colere de Dieu contre une ville entiere. Que les autres viennent comme le Prodigue à s'éloigner peu à peu de leur pere, soiez toûjours auprés de lui. Qu'il ait la consolation de pouvoir vous dire : *Fili, tu semper mecum es.* Luc. c. 15. Ma fille, vous êtes toûjours avec moi. Fussiez-vous seule, tâchez de le dédommager de l'infidelité des autres. Que vous reste-t-il des peines passées, que le merite devant Dieu, & la gloire devant les hommes ? Vous n'avez à surmonter que des tentations, que vous avez déja cent fois surmontées ; un ennemi

vaincu eſt un ennemi mépriſable. Soûtenez, combattez, perſeverez : peut-être vôtre terme eſt-il plus proche que vous ne penſez ; ne ſouffrez pas que la couronne vous ſoit enlevée.

Pour vous, qui avez été fervente, & qui ne l'êtes plus, reprenez le chemin que vous avez quitté ; ſoupirez aprés vos premieres années de Religion, que vous pouvez regarder comme vôtre état d'innocence. Vous étiez alors ſi contente, ſi reguliere, ſi attachée à la priere, au ſilence, à la retraite ; tout le monde édifié avoit les yeux ſur vous ; *Currebatis bene quis vos impedivit ?* Gal. c. 5. Vous avanciez à ſi grands pas vers la perfection ; qui vous a ralenti ? helas ! ſouvent une bagatelle : il faut ſi peu de choſe pour arrêter de grands projets ; un deſir dereglé, une paſſion immortifiée eſt capable de mettre un éternel divorce entre Dieu & vous : rompez le mur de ſeparation ; vous verrez l'époux que vous avez aimé, revenir à vous.

Pour vous, s'il en eſt ici quel-

qu'une qui n'ait jamais été dans la ferveur, comme il s'en trouve quelquefois dans les maiſons Religieuſes qui n'ont jamais bien pris l'eſprit de leur vocation, priez le Seigneur qu'il vous ouvre les yeux, & qu'il vous donne un cœur docile : ne ceſſez point de lutter contre lui, comme Jacob juſqu'à ce que vous l'aiez forcé à vous donner ſa benediction. Et ne me dites point pour excuſe, que vous êtes entrée ſans vocation : tous les Theologiens enſeignent que quand vous en auriez manqué, deſlors que la Providence a permis que vous fuſſiez liée par des vœux à un état auſſi ſaint que le vôtre, la volonté de Dieu eſt que vous y demeuriez, & que vous y faſſiez vôtre ſalut. Dites-lui comme Eſaü. *Num unam tantùm benedictionem habes, pater ? mihi quoque obſecro ut benedicas.* Gen. c. 27. Quoi ! Seigneur, n'avez-vous dans le treſor de vôtre bonté qu'une benediction ? Beniſſez-moi, Seigneur, auſſi bien que les autres, que je vois ſi ſatisfaites : vous êtes mon pere, auſſi-bien que le leur ; je vis ſous la même Regle ; je

porte le même habit ; j'habite la même maiſon ; je participe aux mêmes Sacremens ; d'où vient donc, mon Dieu, que je n'ai pas le même eſprit, la même onction ; que cette manne cachée n'a pas pour moi le même goût que pour les autres ? Vous me l'acorderez, Seigneur ; il n'eſt rien que je ne faſſe pour m'en rendre digne : on ſe convertit bien dans le monde, ne pourrois-je pas me convertir dans la Religion, & pour être attachée par plus de liens, en ſerai-je plus éloignée de vous ? Non, mon Dieu, je ne veux plus vous être infidelle ; je repareraï par ma ferveur toutes les années perduës, afin d'arriver avec les autres à la gloire, &c.

SERMON
SUR
LA SAINTETE' DE VIE.

Beati qui esuriunt & sitiunt Justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

Heureux ceux qui sont affamez & alterez de la Justice, parce qu'ils seront rassasiez. En S. Matthieu, Chap. 5.

C'Est la destinée des mondains, * qui ont une faim & une soif trop grande des biens sensibles, de n'être jamais contens: comme au contraire, c'est le sort des gens de bien qui sont affamez & alterez de la Justice, de trouver dans les voies de la sainteté, de quoi remplir toute l'étenduë de

* Ce discours fut prononcé le jour de la Toussaints.

leurs deſirs. D'où vient cependant, MESSIEURS, que la ſainteté, qui eſt le ſeul bien de l'homme, eſt le ſeul que l'homme ne deſire pas? c'eſt parce que ce bien excellent eſt le treſor caché de l'Evangile; l'homme n'en connoît point la valeur; il n'en conſidere point l'utilité & les agrémens; il ignore la facilité qu'il y a de l'aquerir : *Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro.* Matth. c. 13. Apliquez-vous, MESSIEURS, à ces trois penſées qui vont faire tout le fondement & la diſtribution de ce diſcours.

Il regne trois erreurs dans le monde ſur la ſainteté, qui ralentiſſent la ferveur des Chrêtiens, & qui leur ôtent le deſir de ſe ſantifier. La premiere eſt qu'on fait peu d'eſtime de la ſainteté : quoique le monde ait de la veneration pour les hommes vertueux du tems paſſé, dont nous honorons la memoire, je ne ſai par quelle bizarrerie nous mépriſons les gens de bien du tems preſent; on regarde comme des eſprits foibles ceux qui prennent le parti de la devotion, & qui en font

une profeſſion publique : premiere erreur prejudiciable à la ſainteté. En ſecond lieu, ceux qui ſont touchez d'eſtime pour la ſainteté ne laiſſent pas d'en avoir ſouvent du dégoût, parce qu'ils regardent une vie reguliere & chrêtienne, comme une vie triſte & ennuieuſe, qui les rendroit malheureux : ſeconde erreur auſſi contraire à la ſainteté que la premiere. En troiſiéme lieu, ceux qui ont de l'eſtime & de l'inclination pour une vie ſainte, ſe la figurent comme une choſe impratiquable qui paſſe leurs forces, & qui eſt infiniment au deſſus d'eux ; la difficulté leur fait perdre courage, & les empêche d'aſpirer à un bien qu'ils aiment d'ailleurs, & qu'ils ſemblent deſirer : troiſiéme erreur auſſi ordinaire & auſſi dangereuſe que les deux premieres.

Je puis dire aux perſonnes prevenuës de ces ſentimens, que ſi elles avoient l'idée veritable & la vraie notion du plus excellent de tous les dons de Dieu, *Si ſcires donum Dei*, elles auroient pour la ſainteté toute

l'ardeur & tout l'empreſſement que le Sauveur du monde a voulu nous marquer par ces expreſſions figurées de faim & de ſoif. Or avoir conçu ces deſirs vifs & ardens de ſe ſanctifier, c'eſt au ſentiment de ſaint Auguſtin, avoir aquis déja la meilleure partie de la ſainteté : *Maxima pars bonitatis eſt, velle fieri bonum.*

Il eſt donc important, mes chers Auditeurs, de vous détromper aujourd'hui de ces trois erreurs, qui vous arrêtent dans la voie du ſalut ; & c'eſt à quoi je vais m'apliquer en ce diſcours, en vous faiſant voir dans ma premiere partie, que rien n'eſt plus grand, ni plus digne des ſoins de l'homme, que de travailler à ſa ſanctification ; dans la ſeconde, que rien n'eſt plus capable de rendre l'homme heureux & content dés cette vie, que la ſainteté ; dans la troiſiéme, qu'il n'eſt point d'entrepriſe qui ſoit plus au pouvoir de l'homme, que celle de ſe ſanctifier.

Eſprit Saint, à qui ſeul il apartient d'exciter dans les fidelles cette faim & cette ſoif ſalutaire que vous pouvez

ſeul apaiſer, donnez à mes paroles toute l'efficace, & toute la force neceſſaire pour inſpirer à un ſiecle auſſi profane que le nôtre un vrai deſir de la ſainteté : c'eſt là proprement vôtre ouvrage, & c'eſt à quoi je vous prie de m'aider, par l'entremiſe de Marie la plus ſainte des creatures ; diſons-lui avec l'Ange, *Ave.*

Premiere Partie.

L'Eccleſiaſte aprés avoir deploré la vanité des ocupations humaines, finit par ces mots dignes d'être gravez dans le cœur de tous les hommes : *Deum time & mandata ejus obſerva, hoc eſt enim omnis homo.* Eccleſ. c. 12. Craignez Dieu, & obſervez ſes Commandemens, car c'eſt en cela que conſiſte tout l'homme. Examinons cet oracle du S Eſprit, & tâchons de développer le ſens de ces paroles, qui ſuffiſent pour établir la verité que j'ai avancée. Comment cela ; écoutez moi.

On peut conſiderer l'homme ſous trois differens regards : par raport à Dieu, qui l'a formé ; par raport

à la ſocieté des hommes, dont il fait partie ; par raport à lui-même, qu'il doit gouverner. Or je dis que l'homme conſideré ſous ces trois regards ne trouvera rien de plus grand ni de plus digne de l'ocuper, que le ſoin de travailler à ſa ſantification ; *Hoc eſt enim omnis homo.*

Rien n'eſt plus grand par raport à Dieu. Pour le prouver, il ſuffiroit de vous dire, que les biens ſurnaturels étant d'un ordre infiniment ſuperieur à tous les autres, ils ne peuvent être mis en parallele avec les biens naturels, & que par conſequent le moindre degré de ſainteté ne peut être comparé avec l'aſſemblage de tous les biens qui ſont purement dans l'ordre de la nature. Mais parce que le monde profane eſt peu touché de la grandeur qui ne frape point les ſens, voions ſi dans les ſeuls principes de la raiſon on ne peut pas faire ſentir cette verité.

O homme ! vous reconnoiſſez qu'il y a un Dieu auteur de tous les êtres, puiſſant, immenſe, éternel ; que vous n'êtes au monde que pour l'aimer,

& le ſervir : qu'il a daigné nous faire ſavoir ſa volonté : vôtre grandeur eſt de l'acomplir, d'eſſaier par là de vous rendre agreable à ſes yeux, de meriter ſon eſtime & ſon aprobation. Tout le reſte eſt au deſſous d'une ame intelligente, raiſonnable, immortelle : elle s'abaiſſe quand elle deſcend aux beſoins de la vie ; elle ſent bien qu'elle eſt née pour quelque choſe de plus noble. Au contraire elle s'éleve quand elle s'aproche de Dieu ; car c'eſt le centre de la veritable grandeur. Dans un état on n'eſtime rien de plus grand que d'aprocher de près la perſonne du Prince, que d'être le Miniſtre de ſes volontez, & l'executeur de ſes Commandemens : *Magnum eſt*, dit ſaint Auguſtin, *ſervum eſſe potentis*. Voilà où ſe termine l'ambition humaine ; on ſe fait honneur de paſſer ſa vie à recevoir, & à donner les ordres d'un puiſſant Roi ; c'eſt ce qu'on apelle les grands emplois, les grandes charges, les grandes ocupations. Faiſons honneur au Dieu que nous ſervons ; & puiſque

nous reconnoiſſons qu'il eſt le plus grand de tous les maîtres, avouons qu'il n'eſt rien de plus grand que de le ſervir : *Hoc eſt enim omnis homo.* Tout autre emploi, quel qu'il paroiſſe aux yeux du monde, n'eſt pas la fin de l'homme, & par conſequent il ne peut donner à l'homme le degré de perfection qui lui eſt propre. Le ſeul ſoin de plaire à Dieu eſt le vrai point de ſa grandeur, & il n'en peut trouver d'autre, qui ſoit plus digne de lui : *Hoc eſt enim omnis homo.*

En effet, MESSIEURS, à ne conſulter que les lumieres de la raiſon, trouvez-vous quelque choſe de plus grand ſur la terre, que la vie d'une perſonne uniquement ocupée du ſoin de ſervir Dieu ? Lorſqu'au milieu des amuſemens, des plaiſirs, des pretentions, & des affaires qui partagent le cœur des hommes, & qui épuiſent toute leur aplication, vous voiez un homme ſelon le cœur de Dieu, comme le ſaint Roi David, qui n'aſpire à rien dans le monde, qu'au bonheur de lui plaire ; qui regarde l'obſervation de la Loi, comme ſon plus cher

heritage : *Portio mea, Domine, dixi custodire legem tuam.* Pſalm. 118. Qui la medite jour & nuit comme l'affaire la plus importante qu'il ait dans la vie ; qui en examine toute l'étenduë & toutes les obligations, afin que rien n'échape à ſa diligence & à ſa fidelité; *Mandata tua meditatio mea eſt :* Ibid. qui dans les choſes douteuſes la conſulte, comme l'oracle qui doit decider de ſes entrepriſes; qui eſt inconſolable, & qui repand des torrens de larmes pour l'avoir une fois violée ; qui l'aime, qui l'a placée au milieu de ſon cœur, qui en fait ſes plus cheres delices : *Legem tuam in medio cordis mei.* Pſal. 39. Qui gemit devant Dieu, & qui ſeche de douleur de voir que cette loi ſi ſainte eſt dans le mépris & dans l'oubli parmi les hommes ; en un mot, dont l'œil comme celui du fidelle ſerviteur, eſt toûjours dans la main de ſon maître; pour voler au moindre ſigne de ſes volontez : un homme de ce caractere ne vous paroît-il pas le premier homme du monde ? *Hoc eſt enim omnis homo.*

Voilà

Voilà ce qui fait la grandeur de ces eſprits bienheureux qui aſſiſtent auprès du Trône de l'Immortel, & qui mettent toute leur gloire à obeir à ſes ordres. Encore y a-t-il bien de la difference entre eux & nous. Ils ſont ſoûtenus par la majeſté, & animez par la preſence du Dieu qu'ils adorent ; au lieu que l'homme fidele n'a que la foi pour guide & pour apui : il marche dans les tenebres à la ſuite d'un maître qu'il ne voit pas ; & malgré les ſens qui ſe revoltent, & qui ſont ſeduits par les objets qui l'environnent, il a le courage de ſoûtenir contre lui-même un combat éternel en faveur du Dieu qu'il ſert avec autant de zele & de ferveur que s'il le voioit de ſes yeux. C'eſt l'eloge que l'Ecriture donne à Moiſe : *Invisibilem tanquam videns ſuſtinuit.* Il eſt beau ſans doute au milieu d'une Cour delicieuſe, où la magnificence éclate de tous côtez, où la molleſſe & le luxe regnent par tout, d'avoir un commerce ſecret avec Dieu ; de lui bâtir dans le cœur un Trône, où tout ce qui brille aux yeux du mon-

de diſparoiſſe devant ſon incompre-henſible grandeur ; de lui eriger un Tribunal , où l'on condamne tous les faux jugemens des hommes ; enfin de lui dreſſer un Autel , où il ſoit adoré en eſprit , & où on ne ſacrifie qu'à lui.

Auſſi Dieu , à qui ſeul il apartient de juger ſainement de la veritable grandeur , n'en reconnoît point d'autre que la ſainteté. Ce qui paroît grand aux yeux du monde , eſt abominable devant le Seigneur; & ce qui paroît mépriſable aux hommes , eſt grand devant lui. *Erit magnus* , dit le ſaint Eſprit, de ſaint Jean Baptiſte. Quelle grandeur peut avoir au jugement des mondains un Solitaire , ſans biens, ſans emplois; Vous vous trompez , ô hommes! il ſera ſaint , & par là il ſera grand; *Erit magnus*. Luc. 1. Ne vous imaginez pas que Dieu meſure la grandeur ſur la regle de vos ſens. Lorſque du Trône de ſa gloire il jette les yeux ſur nous , & qu'il voit dans les quatre parties du monde ce qui fait l'admiration des hommes, & ce qui nourrit leur ambition ; les pro-

jets de guerre & de paix, les entrepriſes des Princes & des Conquerans, les deſſeins de fortune & d'élevation, les grands établiſſemens ; tout cela lui paroît petit, & retombe à ſon égard dans le neant, dont il eſt ſorti. Mais ce qu'il conſidere avec plaiſir, c'eſt un homme exact & fidele dans l'obſervation de la loi, qui remplit tous les devoirs de la juſtice chrêtienne. *Nunquid conſideraſti ſervum meum Job ?* dit-il au demon : Avez-vous fait attention à la conduite de Job mon ſerviteur ? avez-vous trouvé ſur la terre quelqu'un qui l'égale du côté de la droiture & de l'innocence ? Il ne dit pas : Avez vous obſervé les grandes choſes qui ſe paſſent dans le monde, les batailles, les victoires, les revolutions des Etats. Vaines grandeurs, dont le faux éclat nous éblouit, diſparoiſſez à la lumiere de la verité, qui fait diſcerner la veritable grandeur. Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le ſoin de lui plaire & de le ſervir : *Hoc eſt enim omnis homo.*

Mais il y a, me direz-vous, beau-

coup de pratiques legeres, qui font paſſer pour des hommes foibles ceux qui prennent le parti de la devotion. A cela je repons en premier lieu, que je ne pretens pas autoriſer toutes les vaines obſervances, qu'une pieté ſuperſtitieuſe pourroit inventer; encore moins les ſcrupules, qui ſont plûtôt l'effet d'une timidité naturelle ou du temperament, que d'une devotion bien entenduë. Mais en ſecond lieu, il faut que les gens du monde conviennent, que pluſieurs choſes qui paroiſſent legeres en elles-mêmes, à les conſiderer dans leurs principes, peuvent devenir grandes. Ce ne ſont pas tonjours les grands ſervices qui font les grands attachemens dans le monde: ſouvent un leger office en lui-même, n'eſt pas regardé comme tel, quand nous ſommes perſuadez qu'il eſt l'effet d'une forte paſſion qu'on auroit de nous obliger. Cela eſt bien plus vrai dans le ſervice que l'on rend à Dieu, à l'égard duquel les grandes & les petites choſes ſont égales. Un grand deſir de le ſatisfaire dans les moindres actions eſt

le ſeul principe de la veritable grandeur. J'oſe même dire en troiſiéme lieu, pour la conſolation des perſonnes les plus ſimples, que quand par impoſſible les pratiques les plus legeres que la Religion nous enſeigne, ne ſeroient pas agreables à Dieu, il ne pourroit ſe deffendre d'aprouver l'ardeur qu'on a de le contenter en les obſervant. Il ſeroit toûjours beau à une foible creature d'eſſaier de rendre à l'auteur de ſon être par des marques de ſon reſpect & de ſa reconnoiſſance, une partie de ce qu'elle lui doit; comme au contraire, c'eſt toûjours une foibleſſe & une ingratitude à reprocher au libertin, de ne penſer pas à honorer celui qu'il ne peut s'empêcher de reconnoître pour l'auteur de tous les biens qu'il poſſede. Mais quel eſt l'aveuglement de l'homme, de vouloir qu'il y ait quelque choſe de petit & de mépriſable dans le ſervice du Seigneur! Tout ce qui regarde la perſonne ſacrée des Rois eſt relevé par leur dignité: ſeriez-vous le ſeul Maître, ô mon Dieu, que l'homme ne fiſt pas

gloire de ſervir, lui qui n'eſt au monde que pour cela, & à qui il devroit être ſi honteux de ne le pas faire ? *Hoc eſt enim omnis homo.*

Que ſi nous regardons l'homme par raport à la ſocieté civile dont il fait partie, je ne vois rien de plus grand que celui qui travaille à ſe ſanctifier. La veritable grandeur dans l'eſprit des perſonnes raiſonnables eſt de remplir exactement les devoirs que nous impoſent à l'égard des autres les relations differentes que nous avons avec eux. Il eſt tant d'obligations à quoi nous engagent le commerce, la ſocieté, la proximité du ſang, les charges, les emplois, les divers états de la vie : rien n'eſt plus beau, que de s'apliquer ſans relâche à y ſatisfaire. Etre bon pere de famille, bon fils, bon parent, bon ami, femme reguliere, bon ſujet, bon maître, bon juge, religieux obſervateur de ſa parole, fidele au dépôt, ſincere, genereux, charitable, bienfaiſant envers tout le monde, c'eſt en cela que conſiſte le veritable merite de l'homme à l'égard de ſes ſem-

blables : *Hoc eſt enim omnis homo.* Or ce qu'il y a d'admirable dans la ſainteté, c'eſt que le même principe, d'où naît le deſir de ſervir Dieu, produit en même tems dans l'ame chrêtienne un amour incroiable de cette droiture envers ſes égaux. De ce premier anneau de la chaîne ſuivent tous les autres, qui ſont tellement liez enſemble, que rien ne les peut ſeparer.

Dés qu'on eſt ſincerement vertueux on eſt doux, traitable, humble, juſte, officieux ; on s'aplique tout entier à ſatisfaire aux obligations de ſon érat. C'eſt par là que les premiers fideles ont donné de l'admiration aux Paiens pour la Religion Chrêtienne. C'eſt par la reputation de leur ſainteté, que les Ambroiſes & les Chriſoſtomes ont fait trembler les Empereurs. Quoique les hommes ſemblent plus touchez de la grandeur que donnent dans le monde les relations diverſes de ſuperiorté, de dignité, de preéminence, de titre, & d'emplois conſiderables ; quoique cet éclat flate leur ambition, il y a cependant un

fonds de droiture dans le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer ceux qui ſont revêtus de ces titres, quand ils négligent les devoirs qui y ſont attachez. Fût-on dans les premieres places du Roiaume, quand on manque de bonté, de douceur, de modeſtie, de probité, d'aplication, le cœur deſavouë en ſecret l'hommage qu'on rend en public. Il n'y a que la veritable vertu qui ai ait des droits inconteſtables ſur les cœurs : par tout où l'on reconnoit ſon caractere : on le reſpecte ; & ce qu'il y a davantageux pour la ſainteté, & qui ſans doute paroîtra ſurprenant à ceux qui voudront y faire une ſerieuſe reflexion, c'eſt que tant de perſonnes qui juſqu'à preſent ont eu interêt de la décrier, parce qu'ils étoient dans des ſentimens contraires, quoiqu'ils n'alent rien épargné pour cela, n'ont pû ôter de l'eſprit des hommes l'eſtime qu'ils ont pour la vertu. Tant de gens, par exemple, conſtituez en dignité, qui ont été avares, impurs, ambitieux, fourbes, n'ont encore pû parvenir juſqu'à rendre un vice hono-

rable, malgré le penchant qui nous porte au mal, & la complaiſance que nous avons pour les Grands. Il y a dans nôtre ame un raion de lumiere, que rien ne peut éteindre, & qui lui fait connoître que la vertu ſeule eſt eſtimable & precieuſe. *Hoc eſt enim omnis homo.*

Quant à ce qui regarde l'homme par raport à lui-même, ſon vrai merite ne conſiſte-t-il pas à vivre ſelon la raiſon rectifiée par l'Evangile; à s'affranchir de l'empire de ſes paſſions; à ſe dépouiller de ſes foibleſſes qui le rendent mépriſable? C'eſt par là que l'homme ſe diſtingue des bêtes, qui ſuivent leur inſtinct: c'eſt par les victoires qu'il remporte ſur lui-même, par le ſoin qu'il a de regler cet amour propre qu'on fait le centre de tout, à qui on raporte tout, cet orgueil demeſuré qui nous fait regarder tous les autres avec mépris, cette ambition inſatiable, qui n'a point de bornes: c'eſt en ſe délivrant de la ſervitude des voluptez ſenſuelles, en ſe détrompant du monde, en conſervant de l'égalité dans la mauvaiſe fortune,

en acquerant une ſuperiorité d'eſprit & de raiſon au deſſus de tous les accidens de la vie. Or voilà proprement l'ouvrage de la ſainteté : tout autre merite ne nous donne point cette élevation & cette grandeur d'ame. On voit des perſonnes dans le monde ſe diſtinguer, les uns par la valeur, les autres par l'éloquence, par la connoiſſance des Arts, par une vaſte étenduë de lumieres, quelques-uns par la politique, & par une grande habileté dans les affaires : mais ſi l'on perçoit le mur, pour uſer de l'expreſſion d'un Prophete, ſi l'on voioit ces grands hommes dans le particulier, combien de foibleſſes n'y decouvriroit-on pas ? Quelle vanité ridicule, quelles jalouſies honteuſes, quelles delicateſſes ſur ce qui peut bleſſer tant ſoit peu leur reputation, quelles bizarreries, quels caprices, ſans rien dire de tant de paſſions infames, & de vices abominables que leur conſcience leur reproche ? Qui verroit tout ce détail, quel mépris n'auroit-il pas pour la grandeur ? On s'étonne de trouver ces defauts en des gens de merite, je ne m'en

étonne pas : il n'apartient qu'à la sainteté de nous en délivrer, de vaincre nos passions, de nous élever au dessus de nous-mêmes ; pour verifier cette parole du Sage que personne n'est plus grand que celui qui craint Dieu : *Non est major illo qui timet Deum.* Eccles. 1.

Mais où sont, me direz-vous, les personnes de cette sorte, tout ce que nous connoissons de gens, qui ont pris le parti de la devotion, n'ont-ils par leurs foiblesses comme les autres? Non, MESSIEURS, ils n'en ont point de si grandes : & si Dieu leur en laisse encore pour les humilier, ils les combattent, ils ne les autorisent pas ; ils les blâment les premiers dans eux-mêmes, ils en gemissent devant le Seigneur, bien loin de les excuser & d'en faire gloire ; ils vainquent plus souvent qu'ils ne sont vaincus, & ont la consolation de travailler à ce qu'il y a de plus grand, & de plus digne des soins de l'homme.

Vous me demandez où ils sont ? & moi je vous repons, qu'il y en a par tout, & que la Providence a soin d'en fournir dans tous les états, d'u-

dans le Livre de vie ; cela leur ſuffit. S'il eſt ici de ces fideles Chrêtiens, je les conjure de ſe contenter de l'honneur de ſervir un ſi grand maître : non ſeulement il n'eſt rien de plus honorable, ni de plus digne des ſoins de l'homme, mais rien n'eſt plus capable de les rendre heureux en cette vie.

SECONDE PARTIE.

LES anciens Philoſophes vouloient que la vertu ſeule fût le ſouverain bien de l'homme, & qu'il n'y eût qu'elle qui pût le rendre heureux dans la vie. La ſageſſe evangelique s'accorde en cela avec la philoſophie morale. La vertu toute auſtere qu'elle eſt, fait goûter de veritables plaiſirs ; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde, que pour les gens de bien, qui travaillent ſerieuſement à ſe ſanctifier : *Beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam.* Matt. c 5. Pourquoi cela ? parce qu'ils auront plus de douceur dans la vie, & moins de chagrin, & que par là leurs deſirs ſeront remplis ; *Quoniam ipſi ſaturabuntur.* Ibid. C'eſt une verité qu'il eſt facile d'établir.

Je dis que les gens de bien ont

plus de douceur dans la vie, que les méchans ; parce qu'ils ont la paix au dedans & au dehors d'eux-mêmes, tandis que les pecheurs n'ont ni l'un ni l'autre. Car qu'eſt-ce qui produit la paix dans le cœur de l'homme ? c'eſt une entiere ſoûmiſſion à la volonté du Seigneur. Dans l'état tout eſt calme & tranquile, quand tout eſt ſoûmis au Prince. Dans l'homme tout eſt en repos, quand les paſſions obeïſſent à la raiſon, & la raiſon à Dieu : voilà l'ordre. De là naît, dit l'Ecriture, l'abondance de la paix, que le monde ne peut donner. Ce repos de la conſcience eſt le fruit ordinaire de la vertu : plus on eſt à Dieu plus on le goûte, plus on uſe de reſerve avec Dieu, & moins on a de part à cette joie. Seigneur, dit ſaint Auguſtin, quand je ne ſuis pas plein de vous, je me ſuis à charge à moi-même ; *Quandiu tui plenus non ſum, gravis mihi ſum* : de quelque autre choſe que je tâche de remplir le vuide infini de mon cœur, je ne trouve point de ſupplément, qui puiſſe me tenir lieu du bien que je trou-

verois en vous. Quand je ſerai entiérement à vous, & qu'il n'y aura plus rien dans moi, qui ne ſoit ſoûmis à vos ordres, c'eſt alors, mon Dieu, que je ſerai tout-à-fait affranchi des ennuis & des peines que me donne l'attachement aux creatures : *Cum inhæſero tibi ex omni me, omninò nuſquam erit labor & dolor.*

Que dirai-je de l'onction ſecrete dont Dieu adoucit le joug de ſa loi ; de ces momens heureux, où il ſe fait ſentir aux ames juſtes ; de cette eſperance ſi douce, qui leur fait goûter par avance les joies du Ciel, de ces raions de lumiere, qui leur font voir la vanité du monde dans un jour ſi beau ; de ces larmes ſi conſolantes, qu'ils verſent quelquefois au pied du Crucifix, où ils trouvent un plaiſir plus pur & plus exquis, que dans les fêtes les plus agreables du monde ? C'eſt un langage étranger pour les mondains ; & c'eſt ici, mon Dieu, que vôtre ſecours m'eſt neceſſaire, pour me faire entendre à eux. *Da amantem, & ſentit quod dico* : donnez-moi un cœur penetré de vôtre a-

mour, il comprendra ce que je dis. Faites ſur quelqu'un de mes Auditeurs ces impreſſions fortes & inſinuantes, par où vous engagez quelquefois les commençans, & il m'entendra : *Da amantem & ſentit quod dico.* Auguſt.

Mais comparons ce repos avec le trouble qui regne dans le cœur des mechans. Rebelles qu'ils ſont à la loi du Seigneur, en ſe derobant à ſa conduite, ils ſe livrent par neceſſité aux paſſions les plus cruelles. Sur cette mer orageuſe où ils s'embarquent, il n'y a plus un jour de calme pour eux : *Impii autem quaſi mare fervens, quod quieſcere non poteſt.* Iſac. c. 57. On voit ces eſclaves du monde toûjours dans l'agitation, toûjours dans l'excés, aimans juſqu'à la folie, haïſſans juſqu'à la fureur, jaloux juſqu'à la rage, triſtes juſqu'au deſeſpoir, emportez juſqu'à en perdre la raiſon, ouvrant à leurs deſirs une carriere libre, ſans pouvoir y ſatisfaire, & toûjours ſoupirans après le repos qu'ils ne peuvent trouver hors de Dieu. *Va animæ audaci.* Malheur à l'ame audacieuſe,

dit ſaint Auguſtin, qui en s'éloignant de vous, ô mon Dieu, eſpere trouver quelque choſe de meilleur.

Mais ils diſent qu'ils ont la paix : il en eſt peu, MESSIEURS, qui le diſent, & dans quel tems le diſent-ils ? dans un moment de débauche, où leur paſſion eſt ſatisfaite. Mais le diſent-ils dans la ſuite de leur vie ? Ils le diſent du bord des lévres, mais le cœur en ſecret ne les dément-il jamais ? ils le diſent, lorſqu'ils n'ont pas eû le loiſir de rentrer en eux-mêmes, & qu'ils peuvent s'étourdir ſur leur état ; mais quand ils ſondent leur conſcience, qu'ils veulent écouter la voix interieure qui leur reproche leurs vices honteux, le diſent-ils alors ? Combien de pecheurs de bonne foi conviennent-ils, qu'ils n'ont pas un jour de repos ſur la terre ? combien y en a-t-il qui paroiſſent tranquilles & contens, qui ne ſont pas exemps pour cela de ce ver rongeur qui les devore ? Combien d'autres ont avoûé qu'après pluſieurs années de débauches ils n'avoient encore pû parvenir à étouffer

les remors d'une conſcience importune, qui les tourmentoit ſans relâche ? Heureux dans leurs diſgraces, d'être encore pourſuivis par le Paſteur qui les rapelle, & de n'avoir pas épuiſé toutes les bontez d'un Dieu, qui les veut ſauver malgré eux.

Mais quand ils en ſeroient venus à ce faux calme de la conſcience, qui eſt la marque la plus funeſte de la reprobation, auroient-ils pour cela du repos de la part des hommes ? C'eſt une diſpoſition merveilleuſe de la Providence, que ceux qui tâchent d'étouffer les reproches interieurs que leur conſcience leur fait, n'aient point de paix, ni de tranquillité au dehors Les libertins, dit ſaint Auguſtin, voudroient établir un genre de vie libre & ſans contrainte. Ils voudroient qu'on eût effacé les noms de pudeur & de vertu ; que chacun pût ſuivre ſes inclinations, ſans ſe propoſer d'autre regle que ſes plaiſirs. Ils voudroient que la Religion fût éteinte, ou indiferente ; que toutes les loix fuſſent abolies. Ce ſont de belles idées dont le libertinage ſe

flate quelquefois : mais le malheur pour eux, eſt qu'ils ont à vivre avec des perſonnes qui ne ſont pas de leur ſentiment. Le monde tout corrompu qu'il eſt, a des principes bien contraires ; il veut le bien ; & ceux-là mêmes qui ne pratiquent pas la vertu, reconnoiſſent qu'il la faudroit pratiquer, & la font obſerver aux autres. Un pere zelé pour ſes enfans, veut qu'ils faſſent leur devoir ; un mari veut qu'une femme ſoit reguliere ; un maître veut que les gens qui dependent de lui vivent dans l'ordre : ainſi de toutes parts, vous vous trouvez expoſez à des yeux qui veillent ſur vôtre conduite. Si vous vous égarez, quelles contrarietez, quels reproches, quels éclats dans le monde ! ſi vous pretendez cacher vos demarches, où en êtes-vous ? Quelles ſont les craintes, les fraieurs d'un fils débauché, d'une fille qui a oublié ſon devoir, d'un homme d'affaires qui a fait une lâcheté, d'une femme qui a voulu tromper la vigilance d'un mari, & qui voit ſa reputation entre les mains des perſon-

nes les plus infideles & les plus indiſcrettes ? Quel deſeſpoir, de paier ſi cher un moment, qu'il n'eſt plus en ſon pouvoir de racheter ! Mais quelle eſt vôtre bonté, ô mon Dieu, d'avoir encore laiſſé cette reſſource à ceux qui auroient étouffé les remords de la conſcience ; afin qu'ils fuſſent obligez de reconnoître & de ſentir malgré eux par une funeſte experience, qu'il eſt dur & amer à l'homme de s'être ſouſtrait à l'obeïſſance d'un Dieu auſſi bon, auſſi aimable que le nôtre ? *Scito & vide, quia malum & amarum eſt reliquiſſe te Dominum Deum tuum.* Jer. c. 2.

Les gens de bien ne ſont point expoſez à ces recherches odieuſes. Si le devoir leur paroît quelque fois auſtere, ils éprouvent dans la ſuite que le vrai plaiſir d'un homme d'honneur eſt de remplir les obligations de ſon état. Si ce n'eſt pas un plaiſir ſi piquant, qui flatte la corruption de l'homme ; c'eſt un plaiſir ſolide qui n'a point de retours fâcheux. Ce n'eſt pas un plaiſir d'un moment, qui finit avec une rejouiſſance publique ;

c'eſt un plaiſir qui dure & qu'on peut goûter tous les momens de la vie. Ce n'eſt pas un plaiſir qui épuiſe la ſanté, qui conſume l'argent, qui flétrit l'honneur ; c'eſt un plaiſir ſouvent utile, toûjours honorable, & qui conſerve la vie par la ſatisfaction qu'il donne à l'eſprit. On ne goûte les autres plaiſirs que par la paſſion ; celui de faire ſon devoir eſt le plaiſir de la raiſon : & ce qui doit nous faire ſentir la vanité des autres, & la ſolidité de celui-ci, c'eſt qu'après avoir joüi de tous les plaiſirs, on eſt obligé de ſe ranger à ſon devoir de Chrêtien, & d'en venir là comme au ſeul bien capable de contenter le cœur de l'homme : trop heureux après avoir paſſé par tous les états, de reconnoître avec le Sage, que tout le reſte n'eſt que vanité ſans l'amour de Dieu : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Eccleſ. c. 1.

Il eſt encore évident que les juſtes reſſentent moins les diſgraces de la vie, que les méchans. Je ne dis pas qu'ils en ſoient exempts ; c'eſt une loi commune pour tous les hommes

de ſouffrir ſur la terre. *Occupatio magna creata eſt omnibus hominibus*, dit le Sage, *jugum grave ſuper filios Adam.* Eccl. c. 40. Dieu a impoſé un joug bien rude aux enfans d'Adam : depuis le monarque aſſis ſur le trône juſqu'au pauvre & à l'eſclave, il n'y a perſonne qui ne porte ſa croix : mais je dis que le juſte eſt moins ſenſible à la ſienne ; pourquoi cela ?

Toutes les pertes qu'on peut faire de biens, de ſanté, d'amis, de parens, d'honneur, ſe meſurent ſur l'attachement qu'on a : c'eſt à dire, que ſi cet attachement eſt mediocre, la douleur eſt mediocre ; ſi l'attachement eſt extrême, la douleur eſt extrême. D'où il s'enſuit, que les pecheurs faiſant conſiſter leur bonheur dans les biens de cette vie, ils ne peuvent les perdre qu'avec peine, parce qu'on leur arrache avec violence ce qui fait l'objet de leurs paſſions. Au contraire, les gens de bien aiant un attachement plus moderé (je dis plus moderé ; car je ne pretens pas qu'ils ne tiennent à rien du tout, plût à Dieu que cela fût : du

moins la moderation que je demande eſt de l'eſſence de la vertu ; elle en fait le fonds) les gens de bien, dis-je, deviennent moins ſenſibles à toutes les pertes temporelles. Les diſgraces peuvent cauſer au Juſte quelque agitation ; mais elles ne ſont pas capables de le deſoler ; il a toujours une reſſource en ſa vertu. Comme ſon treſor n'eſt pas ſur la terre, ſon cœur n'y eſt pas non plus : il a placé ſon bonheur dans un bien éternel, que rien ne lui peut enlever. Il trouve même dans ſa Religion un fonds admirable de conſolation & de joie. Elle lui aprend que toutes ſes peines ſont comptées ; que le Dieu qu'il adore, eſt le temoin de ſa douleur, & qu'il ſaura eſſuier ſes larmes: *Patior*, dit-il avec ſaint Paul, *ſed non confundor*. 2. Timot... Il eſt vrai que je ſouffre ; mais je ne pers point courage dans mes ſouffrances, *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare.* Je ſai quel eſt le Dieu en qui j'ai mis ma confiance ; je ſai que c'eſt non ſeulement un bon maître, mais un bon

pere

pere, que s'il me laiſſe ſouffrir en le ſervant, il faut qu'il ait des vûës toutes particulieres ſur moi. Que ſi n'étant qu'une creature imparfaite & capable des ſentimens plus déraiſonnables, je ne me ſens pas aſſez de dureté pour abandonner ceux qui auroient ſoûtenu mes interêts à leurs dépens, & qui auroient eû une ſoûmiſſion aveugle pour mes ordres, comment pourrois-je croire que mon Dieu fût plus impitoiable que je ne le ſerois ? Encore une fois, je ſai quel eſt celui ſur qui je me repoſe. *Scio enim cui credidi.* Il y a une autre vie ; il y a une recompenſe éternelle pour moi. Telle eſt la conſolation du juſte. Paſſons à la troiſiéme partie.

TROISIEME PARTIE.

RIEN n'eſt plus au pouvoir de l'homme, que d'acquerir la ſainteté. Car premierement c'eſt une entrepriſe dont le ſuccés ne peut manquer que par un défaut libre & entierement volontaire. Ce qui n'arrive point dans les autres entrepriſes de la vie. Si on veut s'avancer à la

Cour, faire fortune dans la robe ou dans l'épée, s'élever dans l'Egliſe, ſe pouſſer dans les affaires, outre qu'on a beſoin pour cela de pluſieurs qualitez naturelles, qui ne ſont pas données à tout le monde, on trouve en ſon chemin des concurrens qui nous diſputent nos pretentions; il faut des patrons & des amis qui nous ſecondent; le merite ſeul languit, & demeure dans l'obſcurité. Combien de gens aprés pluſieurs années de travaux ſe trouvent auſſi reculez qu'à l'entrée de la carriere? Heureux, s'ils avoient donné ces ſoins à la ſainteté; ils auroient atteint les premiers rangs du Roiaume de Dieu.

Car telle eſt vôtre Providence, mon Dieu, que la ſainteté, qui eſt le bien de l'homme par excellence, eſt auſſi entre ſes mains. Si vous avez mis quelque diſtinction entre nous pour les biens de naiſſance, de fortune, pour les avantages de l'eſprit & du corps, c'eſt parce que ces biens paſſagers ne ſont pas un heritage digne de vos enfans. Mais pour les biens de la grace, vous avez voulu

que la diſtinction qu'il pourroit y avoir au regard des hommes, dépendît en partie de leur libre arbitre. La voie du ſalut & de la perfection eſt ouverte à tout le monde, le pauvre & le riche y ont une égale entrée; il ne faut que le vouloir pour y être reçû; l'ennemi qui en deffend la porte, dit ſaint Bernard, eſt ſi foible, qu'il ne peut vaincre que ceux qui veulent bien en être vaincus, *Non vincit, niſi volentem.*

Non ſeulement il eſt libre à tout le monde d'y parvenir, mais il eſt poſſible dans tous les états. Oüi, MESSIEURS, c'eſt une malignité de l'homme de ſe former une idée de ſainteté ſi difficile & ſi relevée, qu'elle paroiſſe impratiquable pour avoir lieu de s'en diſpenſer, & pour ſe faire à ſoi-même un pretexte legitime dont l'on puiſſe autoriſer ſa lâcheté. Le commandement que je vous donne, dit le Seigneur aux Juifs, n'eſt poiot au deſſus de vous. La ſainteté ne conſiſte point dans les viſions, dans les revelations, dans le don de prophetie, de contemplation, d'orai-

ſon extraordinaire, dans les extaſes qui en ſont plûtôt les ſuites que l'eſſence : *Non ſupra te eſt neque procul poſitum ; nec in cœlo ſitum, ut poſſis dicere : quis noſtrum valet ad cœlum aſcendere ?* Déut. c. 30. La ſainteté ne conſiſte pas encore préciſément à quitter le monde, à traverſer les mers pour aller chercher les deſerts de la Paleſtine, en ſorte que vous puiſſiez vous excuſer ſur les engagemens de vôtre état ; *Neque trans mare poſitum ut excuſeris & dicas : quis ex nobis poterit transfretare mare ?* Ibid. Mais elle conſiſte en des choſes qui ſont à portée ; & que chacun peut pratiquer ; *Sed, juxta te eſt ſermo valde, in ore tuo, & in corde tuo, ut facias illum.* Ibid. La Providence a voulu que dans les états les plus imparfaits ; que dis-je ? les plus dangereux pour le ſalut, il y eût des gens qui euſſent atteint un degré de ſainteté auſſi éminent, que ceux qui ont vécu dans les états de l'Egliſe les plus parfaits, & les plus ſaints : & c'eſt pour cela qu'elle a fait conſiſter les devoirs eſſentiels de la ſainteté en des choſes qui ſe puiſ-

ſent également pratiquer par tout.

Quoi de plus grand, par exemple, que l'amour de Dieu ? C'eſt, pour ainſi dire, l'eſſence & la perfection de la ſainteté : & quoi de plus praticable dans tous les états de la vie? Qui empêchera un courtiſan, un homme du monde, une femme engagée dans le mariage, d'avoir pour Dieu un amour de preference auſſi abſolu, auſſi univerſel, auſſi conſtant que le plus fervent Religieux ; Dans quelque état que ſe trouve l'homme, peut-il s'excuſer de n'aimer pas plus Dieu que ſa fortune ? Saint Loüis ne l'a-t-il pas autant aimé ſur le Trône, que ſaint Antoine dans le deſert ? L'humilité, qui eſt le caractere le plus ſeur & le plus inſeparable de la ſainteté, n'eſt-elle pas une vertu pratiquable dans toutes les conditions ? Où manque-t on d'occaſions du s'humilier, & de raiſon pour le faire ? Combien de Saints diſtinguez par la naiſſance & par les emplois, ont-ils eû dans le cœur l'humilité de ſaint François ? C'eſt un abus, Chrêtiens, que de nous

excuſer ſur nôtre état : il n'en eſt point où Dieu n'ait fournit des exemples d'une ſainteté conſommée, & cela en grand nombre. *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, &c.* Apoc. cap. 7.

Il y a plus : non ſeulement tout le monde peut ſe ſantifier ; non ſeulement on le peut dans tous les états, mais on le peut en tout tems & en tout âge. Il n'en va pas ainſi de la fortune dans le monde. Quand on a laiſſé paſſer une ocaſion, on n'y revient plus : avoir manqué un moment favorable c'eſt une raiſon ſouvent pour ne point réuſſir tout le reſte de vos jours. D'ailleurs l'âge nous rend inutiles & incapables des fonctions de la vie, qui pourroient nous avancer. Il en va tout autrement à l'égard de Dieu. Il entre dans la vigne du Seigneur des ouvriers à toutes les heures. Non ſeulement ils y ſont bien reçus, mais ils ſont également recompenſez. Le pere de famille, loin de renvoier les derniers venus, prend leur défenſe en main.

Ainſi, mon cher Auditeur, n'alleguez point pour pretexte une vieilleſſe avancée. Fuſſiez-vous rebuté du monde que vous avez ſervi pendant toute vôtre vie, vous ne ſerez point rejetté de vôtre Pere Celeſte, lorſque touché d'un ſaint repentir vous irez embraſſer ſes genoux. Vôtre âge vous peut fermer l'entrée à toutes les fortunes temporelles, mais non pas au Roiaume de Dieu. Quand vous ſeriez incapable de toutes les affaires du Siecle, conſolez-vous vous êtes encore capable de l'unique & de la plus importante affaire que l'homme ait ſur la terre, qui eſt celle de ſa ſantification. Que les jeunes gens n'aportent point leur jeuneſſe pour excuſe ; tout âge eſt propre pour le Ciel. Il faut de l'experience & des années pour réuſſir auprès des Grands : quelque nouveau que vous ſoiez dans l'école de J. C. vous y pouvez bien-tôt devenir maître. La ferveur en peu de tems vous égale aux plus avancez.

Mais il en coûte, direz-vous, pour ſe ſantifier ; cela eſt difficile. J'avouë qu'il eſt difficile ; mais il eſt

neceſſaire : jamais la difficulté ne rebutta dans les affaires indiſpenſables. Il eſt difficile : mais ce ne ſera point vous ſeul qui ſurmonterez les difficultez ; un Dieu marchera devant vous ; il applanira les voies ; il aura ſoin de ſoutenir vos pas, & de vous relever de vos chûtes. Combien avez-vous ſurmonté dans vôtre vie de difficultez, que vous regardiez comme des obſtacles inſurmontables? Quand vous conſiderez le paſſé, y pouvez-vous penſer ſans fremir ? Le Dieu qui vous a ſoûtenu dans le commencement de la carriere, vous abandonnera-t'il dans la ſuite ?

Il eſt difficile : tout ne l'eſt-il pas dans le Monde ? Les moindres avantages ne ſont ils pas vendus au travail opiniâtre, à la conſtance, à l'aſſiduité, à la ſujetion ? Vous voulez que le plus excellent de tous les biens ne vous coûte rien.

Il eſt difficile : beaucoup moins qu'il ne l'étoit à tous ces grands Saints dont nous honorons la memoire. Il faloit alors porter ſa tête ſur l'échaffaut, être prêt à verſer ſon

ſang, vivre exilé, proſcrit, errant, vagabond. Que vous demande-t-on qui aproche des ſouffrances des Martirs ? Il eſt difficile : il vous ſied bien de vous excuſer ſur la difficulté. Nous vivons dans un ſiecle, où rien ne paroît impoſſible, & nous ſommes d'une nation dont le caractere eſt de ne trouver rien de difficile. Quelles découvertes dans tous les Arts ? Quelle penetration ne nous a pas donné un travail infatigable ? Il n'eſt plus de mers qu'on ne traverſe pour le negoce ; il n'eſt plus dans la guerre de places imprenables ; il n'eſt point d'entrepriſes qui étonnne ; on ne trouve plus rien qui nous coûte, que l'art de ſe ſantifier.

Cette exception, mon Dieu, n'eſt pas univerſelle : vous avez encore des ſerviteurs qui font pour vôtre ſervice des choſes, qu'on croit impoſſibles dans le Monde. Faites, mon Dieu, que leur exemple ſoit ſalutaire aux autres. Donnez des Saints à vôtre Egliſe : c'eſt le plus excellent don, que vôtre main liberale puiſſe repandre ſur nous. Nous ne vous de-

mandons point des gens recommandables par leur savoir, par leur valeur, par leur esprit; nous vous demandons des Saints. Donnez à l'Autel des Ministres fervens, zelez, humbles, desintéressez, remplis de vôtre esprit; des hommes declarez pour le bien, qui ne rougissent point de l'Evangile. C'est alors, mon Dieu, que nos freres reunis n'auront plus le pretexte de nos mœurs pour refuser de se soûmettre à nôtre creance. Voilà, Chrêtiens, un zele digne de vous: c'est par l'exemple de vôtre vie, que vous acheverez l'œuvre de Dieu, & c'est par là aussi qu'après nous être reunis sur la terre dans le sein de la même Eglise, nous serons reunis dans le Ciel &c.

SERMON
SUR
LA PATIENCE CHRETIENNE.

Patior, sed non confundor; scio enim cui credidi.

Je souffre, mais je n'en ai point de confusion; car je sai qui est celui sur la parole duquel je me repose. Dans la 2. Epist. à Timoth. Ch. 1.

MADAME, *

Si l'Apôtre saint Paul doit beaucoup à la foi, qui le soûtient, & qui le console dans les disgraces d'une vie aussi souffrante que la sienne; on peut dire que par une espece de retour, la Foi doit beaucoup à saint

* La Reine d'Angleterre.

Paul, qui y demeure inviolablement attaché malgré les perſecutions qu'il endure. C'eſt une grande bonté à Dieu, de fournir à l'homme dans les veritez de la foi ce fonds inépuiſable de conſolation, qui l'anime, & qui l'encourage au milieu de ſes peines, juſqu'à lui faire dire avec l'Apôtre : *Patior, ſed non confundor* ; je ſouffre, mais je n'en ai point de confuſion. Mais qu'il eſt beau auſſi à l'homme affligé, deſolé, acablé ſous le poids de la perſecution de ſe repoſer ſur la parole du Dieu, pour lequel il ſouffre, & qui ſemble l'avoir oublié: *Scio cui credidi* ! Sans la foi, il eſt des afflictions dans la vie où l'homme devroit être inconſolable ; & ſans la foi, Dieu n'auroit pas la gloire d'avoir des Martirs & des Saints, qui ſouffrent pour lui. Ainſi l'homme malheureux trouve ſa conſolation dans la foi, au même tems que Dieu y trouve ſa gloire : deux motifs également engageans que la foi nous ſugere, dont je vais faire les deux parties de ce diſcours. Rien de plus conſolant pour l'homme dans les af-

ſlictions, que la Foi : rien de plus glorieux à Dieu que la foi d'un homme affligé. Demandons les lumieres du ſaint Eſprit par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST une erreur du monde de ſe perſuader que ceux là ſont à plaindre, qui dans leurs afflictions n'ont plus de reſſource, que dans les penſées de la Foi. Job le plus affligé des hommes ne trouveroit dans ſes amis que des flateurs, qui le repaiſſoient de conſolations frivoles, ou qui le déſoloient par leurs reproches & par leurs inſultes, en voulant qu'il fût coupable, parce qu'il étoit malheureux : *Conſolatore oneroſi omnes vos eſtis.* Job. c. 16. Au lieu qu'aprés les avoir congediez il trouvoit en Dieu une douceur une force, qui l'animoit, qui le conſoloit, juſqu'à s'eſtimer heureux ſur ſon fumier. Il n'apartient qu'à la Foi de nous élever ainſi au deſſus des foibleſſes humaines. En effet, Chrétiens, quand on croit vivement ce que l'Evangile nous enſeigne, il n'y a qu'à creuſer & à ſuivre cette veine ;

c'eſt une ſource feconde, qui ne tarit jamais, & où chacun peut puiſer les motifs & les reflexions qui ſont le plus à ſon goût.

Tantôt la Foi nous éleve au deſſus des choſes viſibles, rompt le charme qui trompe nos ſens, & nous éclairant des plus purs raions de ſa lumiere, nous fait apercevoir d'un coup d'œil, toute la vanité de cette figure du monde qui paſſe. Elle nous raproche le moment inevitable de la mort; & dans ce point de vûë, où la verité ſe montre toute entiere, elle nous fait voir l'heureux & le malheureux, le ſain & le malade, le riche & le pauvre, le puiſſant & le foible, le vainqueur & le vaincu, celui qui brille aux yeux des hommes, & celui qui languit dans l'obſcurité, confondus enſemble, aboutir au même terme, c'eſt à dire, au tombeau: ſolide conſideration, qui nous ſoutient dans le fort de nos malheurs, en nous faiſant tomber d'acord que tout n'eſt que vanité: *Vanitas vanitatum.* Eccleſ. 4.

Tantôt la Foi nous découvre le peril que cache la proſperité. Elle nous

fait obſerver des pieges inviſibles qui échapent aux plus éclairez. Elle nous met devant les yeux ces exemples celebres de la fragilité humaine, ces grands hommes enivrez de leur bonheur, qui ont fait une fin déplorable ; & nous conſole ainſi par la vûë d'un état moins expoſé.

Tantôt c'eſt un Dieu ſouffrant, qu'elle nous preſente dans une mortelle agonie : c'eſt l'homme de douleurs, qu'elle nous propoſe pour modele. Elle nous fait ſouvenir que nous ſervons un Maître mort en croix ; que les afflictions ſont, pour ainſi dire, conſacrées dans ſa perſonne. A ce triſte ſpectacle, la nature eſt obligée de ſe taire ; nos peines nous deviennent cheres & veritables ; nous reconnoiſſons ſenſiblement l'indecence monſtrueuſe que commet un Chrêtien, qui veut être plus heureux ſur la terre, que le Dieu qu'il adore.

Tantôt la Foi nous ouvre le ſein de la gloire. Elle étale à nos yeux toute la pompe & toute la magnificence du ſejour des bienheureux. Elle nous apprend que toute l'Eternité peut

être la récompense d'un moment de tribulation; que tous les Saints qui la possedent, ont passé par là ; & que peut-être on touche de plus prés qu'on ne pense à ce terme heureux, qui doit finir les miseres de la vie.

Tantôt elle rapelle dans nôtre esprit l'idée d'un Dieu juste & severe. Elle expose devant nous la multitude innombrable de nos pechez. Elle nous enseigne à faire un saint usage de l'adversité. Elle nous ouvre ces prisons, d'où l'on ne sort qu'aprés avoir paié jusqu'aux moindres dettes; & nous oblige à croire pour nôtre consolation, qu'à chaque moment que nous souffrons, nous pouvons racheter des années de peines par nôtre patience ; que tout est compté ; que Dieu ne punit pas deux fois, & que les afflictions qui viennent de sa main sont des penitences de son choix, plus propres à satisfaire pour nos pechez, que toutes les austeritez du monde. D'autre fois, c'est un Pere qui vous châtie, mais qui vous aime ; qui vous humilie dans ce monde, mais pour vous rendre glorieux dans le Ciel,

vui vous ſacrifie ſouvent juſqu'à ſa propre gloire, pour aſſûrer vôtre ſalut. Enfin qui que vous ſoiez, pecheur ou ſaint, innocent ou coupable, la Foi vous offre un azile ; elle eſſuie vos larmes, elle vous raſſûre, elle vous fortifie : plus on eſt malheureux, plus elle a dequoi conſoler.

Ce n'eſt pas aſſez : la Foi ne ſoûtient pas ſeulement une ame par la veûë de l'Eternité ; elle fait naître pour le tems même des eſperances, une confiance ſans trouble, ſans allarmes : & tandis que la prudence humaine, toûjours timide, flotante & ſoupçoneuſe, ne découvre dans l'avenir que des abimes, des precipices, qui font trembler ; la Foi trouve dans la Providence une reſſource infaillible qui raſſure le Fidele. Car ou Dieu veut ſon élevation, ou il ne la veut pas. S'il la veut, qui peut reſiſter à ſes ordres ? Joſeph doit être un jour le maître de ſes freres ; la Providence en a ainſi ordonné : quoi qu'il arrive ſon tems viendra ; *Non eſt conſilium contra Dominum.* Prov. c. 21. Mais par quel chemin, Seigneur, le conduiſez-

vous à la gloire ? il eſt exilé, vendu, calomnié, chargé de fers ; quels degrez pour monter ſur le Trône ! où eſt le mondain, le courtiſan qui n'eût cent fois deſeſperé de ſa fortune ? il y viendra cependant Joſeph eſt malheureux ; mais Joſeph eſt toûjours fidelle, content dans les chaînes, tranquille au milieu de l'orage, il dort, pour ainſi dire, dans le ſein de la Providence : ſon élevation doit être l'ouvrage de Dieu ; que tous les ennemis ſe liguent contre lui, ils conſpirent ſans y penſer à ſa fortune ; ce ſont les diſgraces qui l'élevent ; non, Joſeph n'eût rien été, s'il n'eût été malheureux. Jacob ſouffre pendant ſept années, eſperant toujours en Dieu ; & ſa Foi le rétablit enfin dans un état plus floriſſant que jamais. Joſué ſe plaint à Dieu que ſon Armée deſerte, & qu'il eſt abandonné : vous êtes encore trop, lui répond le Seigneur : il marche preſque ſeul, & ſa Foi lui donne une victoire complette ſur ſes ennemis. Les Iſraëlites, ce Peuple tout ingrat qu'il eſt, renfermé dans un coin de la terre, voit durant des ſiecles entiers tous ſes voi-

ſins liguez contre lui ; eſclave & gemiſſant ſous le joug d'une domination étrangere, il trouve toujours une reſſource dans ſa foi : Dieu ſuſcite les Moiſes, les Gedeons, les Eſdras. Eſther exilée devient Reine : Judith affligée fait l'action la plus glorieuſe de ſa vie : Ezechias ſe croit perdu ; l'Ange exterminateur le délivre. Par tout l'Ecriture nous fourni des exemples memorables de perſonnes affligées, qui doivent à la Foi leur retabliſſement & leur élevation : *Mortificat, & vivificat ; deducit ad inferos, & reducit* ; 1. Reg. c. 2. le Seigneur mortifie & vivifie, quand il lui plaît ; il afflige & il conſole ; il abaiſſe, & il releve, & des portes même de la mort, il rapelle à la vie. Voilà pourquoi S. Paul exhortoit les Fideles à ſe conſoler par la lecture des Livres Saints, *Per patientiam, & conſolationem Scripturarum.* Rom. c. 15.

Mais ſi Dieu par une providence particuliere, ne veut pas finir pour le tems les peines de quelques Ames choiſies, qu'il deſtine à un degré de gloire plus élevé ; que la Foi les faie

bien dédommager avec uſure, & leur faire ſentir les avantages de leur état d'une maniere plus conſolante ! Car au lieu que la pluſpart des ſuperſtitions de l'Orient regardent les gens malheureux comme des gens haïs du Ciel ; la ſeule Religion Chrêtienne qui connoît le treſor caché de ſouffrances, conſidere ceux qui ſouffrent comme les bien aimez de Dieu. La Foi les fait entrer comme en poſſeſſion de toutes les veritez de l'Evangile : chaque page de ce Livre ſaint offre à nos yeux, quelque maxime en faveur des Ames ſouffrantes ; chaque mot renferme un Oracle qui nous ſoûtient. Là ceux qui pleurent ſont benis du Pere celeſte ; on promet deſſuier leurs larmes ; heureux, dit-on, ceux qui ſont perſecutez pour la juſtice ; vous ſerez heureux, quand vous aurez la malediction du monde. Ici au contraire, les heureux du ſiecle ſont maudits & chargez d'anatêmes : malheur à vous riches, malheur à vous, qui riez ; malheur à vous, qui avez vôtre conſolation dans la vie preſente. Il faut faire vio-

lence au Texte ſacré pour les ſauver : mais ne diroit-on pas que Jeſus-Chriſt n'a prêché l'Evangile aux hommes, que pour conſoler les affligez & que la Religion toute entiere n'a été faite que pour eux ?

C'eſt ici, Chrêtiens, que je ne puis m'empêcher de vous reprocher vôtre infidelité. Qu'on attaque les Miſteres les plus incroiables aux ſens & à la raiſon, qu'on oſe ſe declarer contre le Sacrement adorable de l'Euchariſtie ; vous regardez comme heretique, celui qui contredit à la parole du Sauveur des hommes ; vôtre foi réveillée perce au travers des voiles, où la Divinité ſe cache ; vous croiez que Jeſus-Chriſt y eſt, & vous le croiez ſur ſa parole ; plûtôt que de manquer à la foi de ce Miſtere, vous renoncez à tous les préjugez. Or dites-moi, Chrêtiens, le même Dieu qui a dit, ceci eſt mon Corps, n'a-t'il pas dit, heureux ceux qui pleurent ? Eſt-il moins jaloux de la Morale qu'il eſt venu vous enſeigner, que de la ſainteté de ſes Miſteres ? Sa parole n'eſt-elle pas auſſi expreſſe, auſſi

formelle, auſſi infaillible ſur une verité que ſur l'autre ? Et cependant, ô prodige d'infidelité ! qui le croit parmi nous ? Le Prêtre qui lit au peuple les ſaints Evangiles ; le Solitaire dans un cloître, qui fait profeſſion de les ſuivre ; le Chrêtien dans le monde, je ne dis pas le mondain, mais le chrêtien, prêt à répandre ſon ſang, à expoſer ſa vie pour les veritez de la Foi, croit-il celle-là. Le plus zelé qui ſe diſtingue dans toutes les aſſemblées des bonnes œuvres, eſtime-t-il heureux les afligez, qu'il ſoulage ? envie-t-il leur ſort ? ou plutôt ne les conſidere-t-il pas comme des gens frapez de la main de Dieu ? aime-t-il les amis malheureux ? les regarde t-il du même œil aprés leur diſgrace ; ou plutôt n'a-t-il pas ſoin de les éviter, comme des gens dont le commerce eſt contagieux ?

Allez aprés cela, Ame infidelle, allez aux pieds de Jeſus-Chriſt vous conſoler dans vos peines : il n'a rien à vous dire que de terrible, que d'effraiant, que de deſeſperant pour vous. Que le monde vous conſole,

vous qui ſuivez ſes maximes ; Jeſus-Chriſt a ſes diſciples fidelles, dont il a ſoin ; il ſait adoucir par l'onction de ſa grace, la croix dont il les charge. Pour vous, Ame mondaine, il vous livre à toute la triſteſſe du ſiecle : il a prononcé que les perſonnes affligées étoient heureuſes ; il faut que l'oracle s'acompliſſe, dans ceux qui le croient : que la nature ſe revolte contre cet Arrêt ; il ſaura trouver le ſecret de l'executer en depit du monde.

Et voilà, Chrêtiens, le miracle de la Foi : elle va juſqu'à nous rendre heureux dans nos peines ; elle ſait tirer l'huile de la pierre, & faire naître la lumiere du ſein des tenebres. Non, Dieu n'eſt point aſſervi aux regles ordinaires ; il tire des cauſes ſubalternes des effets tout contraires à leur nature : il ſe ſert du feu pour rafraîchir les enfans dans la fournaiſe ; il ſe ſert du limon & de la bouë pour rendre la vûë ; il ſe ſert des croix & des averſitez pour rendre les ſiens heureux dans la vie. Combien en ſont venus juſqu'à aimer leur malheur ; juſ-

qu'à être jaloux de leurs propres disgraces ; jusqu'à en faire gloire ? Moïse maître de sa destinée, ne balance pas à choisir entre la servitude, & le Trône : il aime mieux vivre affligé avec le Peuple de Dieu, sous le joug d'un rude esclavage, que de regner un jour adopté par une Princesse infidele; il aime mieux souffrir toute la dureté des Egyptiens, que de goûter le plaisir passager d'un peché qui doit finir. Saint Paul baise ses fers; saint André embrasse sa croix ; S. Ignace le Martir invite les lions à le déchirer, les premiers Chrêtiens font retentir leurs prisons de Cantiques celestes, la joie entre dans ces lieux de tenebres où l'horreur habite ; on souffre avec plaisir l'exil & la proscription de ses biens ; on sort content des Tribunaux de la Justice, où l'on a été traité avec ignominie ; nos Chrêtiens, dit Tertullien, se glorifient de leurs persecutions, comme les Soldats de leurs blessures. Miracle encore une fois de la Religion Chrêtienne ! Je reconnois ici le doigt de Dieu ; il n'apartient qu'à vous, Seigneur, de faire des heureux

heureux par la voie des tribulations.

Mais c'eſt foibleſſe d'eſprit, dit un ſage mondain, c'eſt un tour d'imagination; ce ſont des viſions de gens que la devotion a gâtez. Glorieuſe foibleſſe! ſainte illuſion! ſage folie de la Croix! c'eſt cette foibleſſe, qui fait la force du Chrêtien; c'eſt cette ſainte folie de la Croix, qui lui donne une ſi haute ſageſſe; qui lui inſpire une moderation ſi rare, une patience ſi heroique: qui le rend humble ſous la main de Dieu, égal, doux, docile, ſoûmis aux ordres de la Providence: c'eſt elle qui étouffe les plaintes, les murmures, qui fixe ſes deſirs, qui lui fait goûter une paix profonde au milieu du trouble & des allarmes. Donnez-la moi, Seigneur, cette foibleſſe que le mondain dédaigne; je n'en rougirai point, non plus que S. Paul: *Gloriabor, ſed non confundor.* 2. Tim. cap. 1.

Ah! Chrêtiens, quand la Foi n'auroit point d'autre uſage que de nous ſoûtenir dans nos peines, ce ne peut être que l'œuvre de Dieu; c'eſt une preuve de ſa verité: le menſonge & l'illuſion pourroient-ils être le prin-

cipe de tant de vertus? O don de Dieu, lumiere deſcenduë du Ciel, ſience des Saints, éternelle Sageſſe, donnez-nous cette conſolation ſolide que le monde ne peut donner ! O Eſprit Conſolateur des ames affligées, ne me reprouvez point du nombre de vos enfans, qui verſent leurs larmes dans le ſein du Pere celeſte, du Dieu de toute conſolation ! que les hommes ſe taiſent, & ne ſe mêlent point de vouloir ſoulager ma douleur : *Conſolatores onerosi omnes vos eſtis:* Job. c. 16. Fâcheux conſolateurs, je ne veux point, ni de vôtre ſageſſe profane, ni de vos eſperances trompeuſes ; tout cela me laiſſe un fonds de chagrin, un poids ſur le cœur, une ſecrette amertume. Laiſſez-moi ſoupirer aux pieds du Dieu que j'adore : lui ſeul peut charmer mes ennuis : c'eſt pour lui que je ſouffre ; il le ſait, il le voit, c'eſt aſſez pour moi: *Scio cui credidi.* 2. Tim. c. 1.

Il y a long-tems que la raiſon orgueilleuſe, fiere, independante, fait des efforts inutiles pour s'élever au deſſus des diſgraces de la vie, elle retombe toujours par ſon propre poids

dans la triſteſſe & dans la deſolation. Ah ! Chrêtiens, ne prenons pas le change. Que peut la raiſon humaine ſans la Foi, qui doit être ſon apui ? C'eſt en vain qu'on emploie les plus beaux raiſonnemens du monde : tandis qu'on ne voit rien qui remplace le bien que l'on perd, on a toûjours ſujet d'être inconſolable.

Mais ſi l'homme affligé trouve ſa conſolation dans la Foi, Dieu au même-tems y trouve ſa gloire ; c'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelle idée nous donne-t-on de Dieu, me direz-vous ? d'un maître ſévere, qui nous aflige, & qui tire ſa gloire de nos humiliations. Cela s'accorde-t-il avec cette bonté par excellence, qui fait ſon caractere ? Oüi, Chrêtiens: Dieu nous aime, il eſt vrai, il ne hait rien, dit l'Ecriture, des ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains : il n'aime pas, dit-elle ailleurs, à voir ſouffrir les innocens : il ne veut la perte de perſonne : mais il eſt une ſorte de merite, que nous ne pouvons avoir ſans qu'il nous en coûte. Un

Prince peut combler de biens un favori : mais lui donnera-t-il la gloire des armes, la reputation d'être brave, ſi celui-ci ne ſignale ſa valeur ? Il faut pour cela que le Prince l'expoſe au peril, qu'il prodigue une vie qui lui eſt chere, qu'il le rende digne de ſon eſtime auſſi bien que de l'aprobation publique. Tel eſt nôtre Dieu : il nous aime encore une fois ; & pouvons-nous en douter, aprés ce qu'il a fait pour nous ? mais il eſt un merite qu'il ne peut nous donner, que par la voie des afflictions. Qu'il nous honore de ſes graces, qu'il nous comble de ſes bienfaits, voilà ſes faveurs ; mais qu'il nous éprouve par la tribulation voilà nôtre vrai merite. Otez aux Martirs leurs combats, vous leur ôtez la Couronne, dit ſaint Ambroiſe : *Tolle certamina, tuliſti coronas.* Il a fallu que Dieu les éprouvât, dit le Sage, pour montrer qu'ils étoient dignes de lui : *Tentavit eos, & invenit illos dignos ſe.* Sap. c. 3. Or c'eſt proprement par les afflictions, que Dieu connoît ſi l'homme eſt digne de ſon choix, & que le Fidele fait honneur au Maître

ſur la parole duquel il ſe repoſe. Comment cela? deux reflexions vous le feront connoître. Une ame affligée fait honneur au ſouverain domaine de Dieu par ſa ſoumiſſion ; une ame affligée honore la ſouveraine bonté de Dieu par ſon atachement : developons ces deux penſées.

Tout le monde convient que le ſacrifice eſt non ſeulement l'acte le plus excellent de la Religion ; mais qu'il lui eſt même ſi eſſentiel, que ſans ſacrifice elle ne pourroit ſubſiſter, puis que c'eſt par là qu'elle reconnoît l'autorité ſuprême du Toutpuiſſant. Qualité dont Dieu eſt ſi jaloux, qu'à la fin de chaque Loi portée dans le Deuteronome, il ajoûte ces paroles : *Ego Dominus*, je ſuis le Seigneur. Mais qualité que l'homme honore excellemment par le ſacrifice, lors qu'en détruiſant la victime, il reconnoît que Dieu a pouvoir de vie & de mort ſur tous les Etres de la nature. C'eſt pour cela qu'entre les ſacrifices, l'holocauſte eſt le plus parfait, parce qu'il ne reſte rien de la victime, & que tout eſt aneanti en la preſence du Createur

de toutes choſes, qui nous a tirez du neant, & qui peut nous y faire rentrer quand il lui plaira. Or il eſt à remarquer que dans le ſacrifice, l'homme ne ſubſtituë une victime en ſa place que parce que Dieu ne lui permet pas de s'immoler lui-même : ce qu'il doit être en état de faire, ſi le Seigneur l'ordonnoit, & ce qu'il fait d'une maniere excellente dans les afflictions, où par une Foi ſoûmiſe il devient lui-même la victime.

Ce n'eſt plus le ſang des animaux, qu'il ſacrifie : mais ſa ſanté, ſa gloire, ſa fortune, ſa vie, ſa perſonne en un mot : & c'eſt ici qu'il faut apliquer les paroles de l'Ecriture : *Melior eſt obedientia, quam victimæ :* 1.Reg. c.15. l'obeiſſance vaut mieux que les ſacrifices. En voici la raiſon, dit S.Gregoire : *per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur :* dans le ſacrifice, c'eſt une chair étrangere, mais par une ſoumiſſion reſpectueuſe aux ordres de Dieu dans les afflictions, c'eſt ſa volonté propre qu'on immole, avec des circonſtances qui font plus d'honneur à Dieu, que toutes les victimes du monde.

On a de la Foi dans un état où tous les ſens ſont revoltez : on adore la main qui nous châtie : on aprouve des ordres rigoureux en aparence : on étouffe la voix de la nature, qui veut éclater en murmures : on fait taire la raiſon, qui veut fournir des ſujets de plaintes, on l'oblige à ſacrifier tous ſes préjugez, à rendre hommage à Dieu, qu'elle n'entrevoit que dans les tenebres, & qu'elle croit ſur ſa parole ; *Scio cui credidi* : on eſt content de ſe voir humilié, & comme anéanti ſous ſa main paiſſante : on n'expire pas ſous le fer : mais helas ! il ſeroit ſouvent plus aiſé de mourir, que de vivre. Soumiſſion plus glorieuſe au Maître qui nous gouverne, que tous les autres ſacrifices.

Que David, aprés la défaite des ennemis d'Iſraël, immole cent victimes : qu'il faſſe retentir le Temple des Himnes qu'il a faites à l'honneur du Dieu des Armées : je n'en ſuis pas ſurpris : il lui eſt aiſé de paroître au pied des Autels environné de gloire, & de baiſer la main qui le couronne de lauriers. Mais que le même David

affligé, desolé, poursuivi par un fils rebelle qui veut le détruire, abandonné des siens, & reduit à chercher un azile contre la violence d'Absalon, se soumette en cet état aux ordres du Ciel; qu'il soit le seul qui justifie la conduite du Seigneur; qu'au lieu de murmures & de plaintes, la douleur ne puisse lui arracher que cet aveu si glorieux à Dieu: *Faciat quod bonum est coram se?* 2. Reg. c. 15. Il est maître absolu de mon trône & de ma vie; qu'il disposé de moi comme il voudra; qu'il ne consulte sur cela ni mes inclinations, ni mes interéts, ni ma gloire; mais qu'il fasse sans exception tout ce qui paroîtra meilleur à ses yeux: je consens à tout, sa volonté suffit pour me calmer; qu'il prononce seulement cette parole decisive de mon sort: vous ne me plaisez pas, & je suis prêt à décendre du Trône, où sa main m'a élevé; *Si dixerit mihi: non places; præsto sum.* Ibid. Je ne laisserai point à mes amis le soin de fermer une plaie si douloureuse: le même moment qui verra David malheureux, le verra soûmis.

Voilà encore une fois, Chrêtienne Compagnie, une ſoûmiſſion plus glorieuſe à Dieu, que tout le reſte. Que les autres faſſent couler dans le Temple le ſang des Taureaux: le ſaint Roi verſe des larmes reſpectueuſes devant Dieu. C'eſt ſon ſceptre, c'eſt la paſſion la plus capable de flatter une grande ame, c'eſt ſon cœur, c'eſt ſa raiſon, c'eſt David tout entier dont il fait un holocauſte: victime qui honore d'autant plus le Seigneur, qu'elle eſt plus noble. Dieu trouve dans un ſeul ſujet de quoi faire taire tous les murmures de l'Univers. Il nous ſied bien de nous plaindre à lui, tandis qu'il voit des têtes couronnées ſoumiſes, religieuſes, humbles, mettre leur Couronne aux pieds de l'Agneau, baiſer la main qui les humilie, & s'eſtimer heureuſes d'avoir un Empire à lui ſacrifier.

Dieu ne veut pas ſeulement être adoré comme Seigneur de toutes choſes, il veut être aimé comme bon par excellence, & plus l'amour eſt pur & deſintereſſé, plus il honore cette bonté ſouveraine, qui doit être

aimée pour elle même. C'eſt ce qu'il eſt aſſez difficile de connoître dans la proſperité : *Qui non eſt tentatus*, dit l'Eccleſiaſte, *quid ſcit ?* Ec.c.34. celui qui n'eſt point éprouvé par la tentation, peut il répondre de la diſpoſition de ſon cœur? Que ſait un homme heureux & comblé de biens, qui croit aimer Dieu, ſi ce n'eſt pas le bienfait qu'il aime, au lieu du bienfacteur ? C'eſt un énigme qui n'eſt pas facile à deviner, que le cœur de l'homme : *Pravum eſt cor hominum & inſcrutabile : quis cognoſcet illud ?* Jer. c.17. Or nous avons à ſervir un Dieu qui prend la qualité d'un Maître jaloux : *Dominus zelotes nomen ejus.* Ex c.34. Il veut ſonder ce cœur, tout impenetrable qu'il ſemble être ; il en veut démêler les ſentimens les plus ſecrets. Sachons-lui gré de ſa delicateſſe : il nous eſt glorieux qu'un Dieu ſoit jaloux de la poſſeſſion de nôtre cœur. Mais c'eſt par l'épreuve des afflictions qu'il veut s'en aſſûrer : c'eſt la pierre de touche. S'il nous trouve également fideles dans cet état, il eſt ſûr de nous : mais pour s'en éclaircir, il

commence par nous dépoüiller lui-même, de ce qu'il nous a donné de plus cher. Il en veut à la fortune, au bien, à la gloire, à la reputation, au plaiſir, à la ſanté, à la vie. Au reſte, il ne ſe cache point du mal qu'il nous fait : il ſe declare auteur de tout ce qui nous arrive ; & quoiqu'il emprunte quelquefois une main étrangere pour nous fraper, il veut bien que nous croyions que c'eſt lui qui nous porte tous les coups, dés là qu'il permet un mal qu'il peut empêcher : *Si erit malum in civitate, quod dominus non fecerit ?* Amos. c. 3.

Lors donc qu'il trouve dans ces cruelles conjonctures une ame fidele, qui non ſeulement ne l'abandonne pas, mais qui contre ſes propres interêts, & malgré l'averſion preſque inſurmontable que nous inſpire la nature pour ceux qui nous affligent, eſt conſtante à le ſervir ; qui s'attache à lui plus fortement que jamais, lors même qu'il ſemble tâcher de ſe rendre moins aimable ; peut-il alors douter qu'il ſoit recherché pour lui-même ? Quelle plus forte marque d'a-

mour peut donner une foible creature à l'Auteur de ſon être, que de perſeverer de la ſorte, lors qu'il lui eſt ſevere, dur en aparence, impitoiable, & qu'il ſemble ne l'avoir creée que pour la rendre malheureuſe ?

Voilà de quoi Dieu fait gloire devant le Demon, qui lui avoit reproché que la fidelité de Job étoit intereſſée : vous avez, dit-il, pris ſa maiſon ſous vôtre protection ; *Nonne tu valleſti eum, ac domum ejus ?* Job. c. 1. Il eſt riche en grains, en troupeaux, en pâturages, heureux en enfans, plein de vigueur & de ſanté, eſt-il ſurprenant qu'il s'attache à un maître qui le comble de ſes faveurs ? Mais étendez le bras, frapez-le, Seigneur, & vous verrez alors s'il eſt à vous. Dieu comme piqué d'émulation, livre pour un tems à la tentation le Juſte qu'il aime : il le trouve fidele juſqu'à en recevoir des benedictions, malgré les reproches d'une femme impie, qui raille de ſa ſimplicité ; & c'eſt alors que le Seigneur triomphe : il ſemble que ce ne ſoit pas Job, mais que ce ſoit Dieu lui-même

qui ait remporté la victoire. L'avez-vous veu, dit-il, mon ſerviteur ? a-t-il ſon pareil ſur la terre ? *Numquid conſideraſti ſervum meum Job, quod non ſit ei ſimilis in terra ?* Il ne pût s'empêcher de feliciter Abraham, aprés l'avoir éprouvé, juſqu'à lui faire lever le bras pour immoler ſon fils. *Nunc cognovi.* Ah ! je connois maintenant que vous m'aimez. Avantage que n'ont point les Princes de la terre : ils veulent quelquefois ſe flatter d'avoir des Sujets deſintereſſez, qui ne ſont attachez qu'à leurs perſonnes : mais qu'ils ceſſent de verſer des graces ſur eux, qu'ils les humilient, qu'ils les dépoüillent de leurs biens, de leurs emplois, & qu'ils trouvent en eux une fidelité qui ſoit à l'épreuve de ces diſgraces. Il n'apartient qu'à vous, ô mon Dieu, d'avoir des ſerviteurs de ce caractere, qui ne s'éloignent point de vous, quand vous les maltraitez : que dis-je ? qui ſoient alors plus attachez à vôtre ſervice, plus ſoigneux de vous plaire, plus zelez pour vôtre gloire, plus contens de vous que ceux-là mêmes que vous rendez heu-

reux ſur la terre, & qui devroient vous aimer le plus.

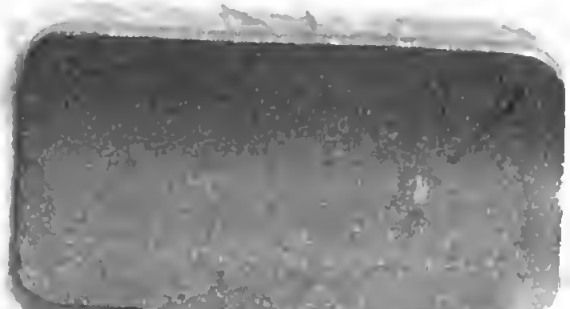
Mais il nous ſemble quelquefois que Dieu ſeroit plus glorifié, s'il donnoit du ſuccez aux perſonnes, dont l'exaltation eſt neceſſaire pour le bien de l'Egliſe; que c'eſt abandonner ſes interêts, que de negliger les leurs. Non, Chrêtiens; ce n'eſt point là l'eſprit de l'Evangile; laiſſons à Dieu le ſoin de ſa gloire, & prenons garde que nous ne ſoyions plus jaloux de la nôtre, que de la ſienne. Il connoît mieux que nous par quelle route il y doit aller: ce n'eſt ni à la puiſſance des Grands, ni à la valeur des Guerriers, ni à l'éloquence des Orateurs, ni à la ſageſſe des Philoſophes, ni à l'opulence des riches, que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt redevable de ſon établiſſement & de ſon progrez: c'eſt au ſang des Martirs; c'eſt à la patience des Chrêtiens; c'eſt par là que la Foi s'eſt établie, & j'oſe dire qu'elle ſe conſervera par là plus que par toute autre voie. Tandis que l'Egliſe aura des Chrêtiens fideles, patiens, humbles, ſoûmis, reſignez, courageux,

& conſtans dans les afflictons ; des hommes faits de la ſorte, feront plus d'honneur à la Religion, que des conquerans : Dieu n'a beſoin de perſonne.

Ce n'eſt pas après tout que quand la grandeur humaine eſt humiliée & aneantie devant ſes yeux, il ne s'en ſerve alors utilement pour ſa gloire. Il a mis en œuvre la valeur des Conſtantins, des Clovis, des Charlemagnes, & de tant de Heros Chrêtiens, qui n'ont pas dédaigné l'humilité de la Croix : & c'eſt même une conduite aſſez ordinaire à la Providence, de commencer par humilier ceux dont elle veut ſe ſervir pour de grandes choſes. Moiſe deſtiné à la delivrance du peuple de Dieu, vit la main qui devoit operer tant de merveilles couverte de lepre. Saint Paul, ce vaiſſeau choiſi de Dieu pour porter ſon Nom aux Gentils & aux Princes de la terre, eſt apellé à ce ſaint Miniſtere par des afflictions : je lui ferai voir, dit le Seigneur, combien il doit ſouffrir de choſes en mon Nom.

Et voilà, MADAME, ce qui releve l'eſperance des perſonnes qui ont le

veritable esprit de l'Evangile. Si VÔTRE MAJESTÉ n'avoit que les grandes qualitez que le monde admire; que cet air noble & majestueux, qui paroit fait pour l'Empire; qu'un esprit sublime, & délicat; qu'une ame assez sensible, & assez éclairée pour ne laisser rien échaper de ce qu'il y a de plus affligeant dans les disgraces, mais assez ferme & assez élevée pour les soûtenir toutes entieres : si VÔTRE MAJESTÉ, dis-je, n'avoit que ce merite distingué qui charme les hommes du Siecle, les gens de bien auroient peut-être lieu de craindre que tout cela ne fût pas recevable au jugement de Dieu. Mais comme les perfections naturelles qui éclatent en vôtre personne, sont jointes à une pieté qui en rehausse le lustre; que l'édifice de tant de vertus heroiques est fondé sur l'humilité chrêtienne, il n'est rien que nous ne devions esperer. Tout engage Dieu à vous rendre la Couronne que vous lui avez sacrifiée : vous regnerez dans ce monde & dans l'autre.

Fin du premier Tome.

Ant. 17242.67